This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

5E/60

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet Fr. II A. 1780

Vol. Fr. II A. 1780

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

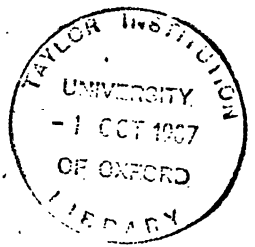
TOME PREMIER.

Seconde édition, revue, corrigée & augmentée.

Prix, 7 l. 10 s. les 5 volumes brochés.

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la barriere des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 OCT 1967
OF OXFORD
LIBRARY

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

ON m'a dit que mes ayeux conſidérés *dans* leur Province y avoient toujours joui d'une fortune honnête & d'un rang diſtingué. Mon pere, le Baron de Faublas, me tranſmit leur antique nobleſſe ſans altération ; ma mere mourut trop tôt. Je n'avois pas ſeize ans, quand ma ſœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, fut miſe au couvent à Paris. Le Baron qui l'y con-

duiſit, ſaiſit avec plaiſir cette occaſion de montrer la Capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avoit rien négligé juſqu'alors.

Ce fut en Octobre 1783, que nous entrâmes dans la Capitale par le fauxbourg St. Marceau. Je cherchois cette ville ſuperbe dont j'avois lu de ſi brillantes deſcriptions. Je voyois de laides chaumieres très-hautes, de longues rues très-étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfans preſque nuds; je voyois la population nombreuſe & l'horrible miſere. Je demandai à mon pere ſi c'étoit là Paris: il me répondit froidement, que ce n'étoit pas le plus beau quartier: que le lendemain nous aurions le tems d'en viſiter un autre. Il étoit preſque nuit; Adelaïde (c'eſt le nom de ma ſœur) entra dans ſon couvent, où elle étoit attendue. Mon pere deſcendit avec moi près

de l'Arſenal, chez M. Duportail, ſon intime ami, de qui je parlerai plus d'une fois dans la ſuite de ces Mémoires.

Le lendemain mon pere me tint parole; en un quart-d'heure une voiture rapide nous conduiſit à la place Louis XV. Là nous mîmes pied à terre, le ſpectacle qui frappa mes yeux les éblouit de ſa magnificence. A droite, *la Seine à regret fugitive;* ſur la rive de vaſtes châteaux; de ſuperbes palais à gauche; une promenade charmante derriere moi; en face un jardin majeſtueux. Nous avançâmes, je vis la demeure des Rois. Il eſt plus aiſé de ſe figurer ma comique ſtupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux attiroient mon attention, j'admirois la richeſſe des modes, l'éclat de la parure, l'élégance des manieres. Tout-à-coup je me rappellai ce quartier de la veille, & mon étonnement s'accrut; je ne com-

prenois pas comment il ſe pouvoit qu'une même enceinte renfermât des objets ſi différens. L'expérience ne m'avoit pas encore appris que par-tout les palais cachent des chaumieres, que le luxe produit la miſere, & que de la grande opulence d'un ſeul naît toujours l'extrême pauvreté de pluſieurs.

Nous employâmes pluſieurs ſemaines à viſiter ce que Paris a de plus remarquable. Le Baron me montroit une foule de monumens célebres chez l'étranger, preſque ignorés de ceux qui les poſſedent. Tant de chef-d'œuvres m'étonnerent d'abord, & bientôt ne m'inſpirerent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien, à quinze ans, ce que c'eſt que la gloire des arts & l'immortalité du génie? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'étoit au couvent d'Adelaïde que

je devois rencontrer l'objet adorable par qui mon exiſtence alloit commencer. Le Baron qui chériſſoit ma ſœur, alloit preſque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiſelles bien nées ſavent qu'au couvent on a de bonnes amies; beaucoup de belles dames aſſurent qu'il eſt rare d'en trouver ailleurs: quoi qu'il en ſoit, ma ſœur naturellement ſenſible eut bientôt choiſi la ſienne. Un jour elle nous parla de mademoiſelle Sophie de Pontis, & nous fit de cette jeune perſonne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon pere fut curieux de voir la bonne amie de ſa fille; je ne ſais quel doux preſſentiment fit palpiter mon cœur, lorſque le Baron pria Adelaïde d'aller chercher mademoiſelle de Pontis. Ma ſœur y courut, elle amena.... figurez-vous Vénus à quatorze ans! je voulus avancer, parler, ſaluer; je reſtai le regard

fixe, la bouche ouverte, les bras pendans. Mon pere s'apperçut de mon trouble & s'en amuſa : Du moins, vous ſaluerez, me dit-il. Mon trouble s'augmenta, je fis la révérence la plus gauche. Mademoiſelle, pourſuivit le Baron, je vous aſſure que ce jeune homme a eu un maître à danſer. Je fus tout-à-fait déconcerté. Le Baron fit à Sophie un compliment flatteur; elle y répondit modeſtement, & d'une voix altérée qui retentit juſqu'à mon cœur. J'ouvrois de grands yeux étonnés, je prêtois une oreille attentive; ma langue embaraſſée demeuroit toujours ſuſpendue. Mon pere, avant de ſortir, embraſſa ſa fille, & ſalua mademoiſelle de Pontis. Moi, dans un tranſport involontaire, je ſaluai ma ſœur, & j'allois embraſſer Sophie. La vieille gouvernante de cette demoiſelle, conſervant plus de préſence d'eſprit que moi, m'avertit de

ma mépriſe, le Baron me regarda d'un air étonné, le front de Sophie ſe couvrit d'une aimable rougeur, & pourtant un léger ſourire effleura ſes levres de roſe.

Nous revînmes chez M. Duportail; on ſe mit à table; je mangeai comme un amoureux de quinze ans; c'eſt-à-dire vîte, & long-tems. Après dîner je prétextai une indiſpoſition légere, & je me retirai dans mon appartement. Là, je me rappellai librement Sophie & tous ſes charmes. Que de graces! que de beauté! me diſois-je: ſa charmante figure eſt pleine d'eſprit, & ſon eſprit, j'en ſuis ſûr, répond à ſa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inſpiré je ne ſais quoi..... c'eſt de l'amour ſans doute. Ah, Sophie, c'eſt de l'amour, & pour la vie! Revenu de ce premier tranſport, je me ſouvins d'avoir vu dans pluſieurs romans

les effets prodigieux d'une rencontre imprévue ; le premier coup-d'œil d'une belle avoit ſuffi pour captiver les ſentimens d'un amant tendre, & l'amante elle-même, frappée d'un trait vainqueur, s'étoit ſentie entraînée par un penchant irréſiſtible. Cependant, j'avois lu de longues diſſertations dans leſquelles des Philoſophes profonds nioient le pouvoir de la ſympathie, qu'ils appelloient une chimere. Sophie, m'écriai-je, je ſens bien que je vous aime ; mais avez-vous partagé mon trouble & mes agitations ? L'air dont je m'étois préſenté n'étoit pas très-propre à m'inſpirer beaucoup de confiance ; mais ſa jolie voix d'abord altérée qu'elle avoit eu peine à raſſurer par degrés ! Ce doux ſourire par lequel elle avoit paru applaudir à ma mépriſe, & me conſoler de ma privation ! ... L'eſpérance entra dans mon cœur, il me parut très-

poſſible qu'en fait de tendreſſe la philoſophie radotât, & que les romans ſeuls euſſent raiſon.

Je m'étois approché par haſard de ma fenêtre, je vis le Baron & M. Duportail ſe promener à grands pas dans le jardin. Mon pere parloit avec feu, ſon ami ſourioit de tems en tems, tous deux par intervalle jettoient les yeux ſur mes croiſées ; je jugeai qu'il étoit queſtion de moi dans leur entretien, & que déja peut-être mon pere avoit ſoupçonné ma paſſion naiſſante. Cette idée m'inquiéta, beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon pere, que je croyois prochain. Quitter ma Sophie, ſans ſavoir quand je pourrois jouir du bonheur de la revoir ! mettre plus de cent lieues entr'elle & moi ! je n'y pus penſer ſans frémir. Mille réflexions douloureuſes m'occuperent toute la ſoirée, je ſoupai triſ

tement : j'ignorois encore les plaiſirs de l'amour, & déjà je reſſentois ſes inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit ſe paſſa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin dans l'eſpérance de voir ma Sophie le lendemain ; ſon image vint embellir mes ſonges, l'amour propice à mes vœux, daigna prolonger un ſi doux ſommeil. Il étoit tard quand je m'éveillai ; je n'appris pas ſans chagrin qu'on m'avoit laiſſé repoſer parce que mon pere étoit ſorti dès le matin, & ne devoit rentrer que le ſoir. Je me déſolois tout bas de ne pouvoir faire une viſite à ma ſœur, quand M. du Portail entra ; il me fit mille amitiés, & me demanda ſi j'étois content de la Capitale : je l'aſſurai que je ne craignois rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurois pas ce déplaiſir, que mon pere, jaloux de don-

ner une éducation très-soignée à l'unique héritier de son nom, & de veiller de très-près au bonheur d'une fille qu'il aimoit, avoit résolu de se fixer à Paris pendant quelques années, & que pour y vivre d'une maniere convenable à un homme de sa qualité, il alloit faire sa maison. Cette bonne nouvelle me causa une joie que je ne pus dissimuler; M. Duportail en modéra l'excès en m'apprenant qu'on avoit commencé par me choisir un honnête gouverneur & un fidele domestique. A l'instant même on annonça M. Person.

Je vis entrer un petit monsieur sec & blême, dont la mine justifioit pleinement la mauvaise humeur que m'avoit inspiré son titre. Il s'avança d'un air grave & composé, puis d'un ton lent & mielleux il commença : Monsieur, votre figure.... content du mot qu'il avoit dit, il s'arrêta cherchant le mot

qu'il alloit dire.... votre figure répond de votre perſonne. Je répliquai fort ſéchement à ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie, je ne trouvois d'autre reſſource que le plaiſir de m'occuper d'elle, & M. l'Abbé venoit m'enlever cette conſolation ! Je réſolus de le pouſſer à bout ; dès la premiere journée j'y réuſſis paſſablement.

Le ſoir, mon pere daigna me confirmer de ſa propre bouche les arrangemens qu'il ſe propoſoit ; il me ſignifia en même-tems, que déſormais je ne ſortirois plus qu'avec mon gouverneur : c'étoit m'avertir de l'intérêt que j'avois à le ménager ; ma ſituation devenoit critique, & mon amour irrité par les obſtacles ſembloit s'accroître avec ma gêne. J'avois fait d'aſſez bonnes études, mon gouverneur préſomptueux s'étoit chargé du pénible emploi de les perfectionner ; heureuſement j'eus lieu de m'appercevoir

m'appercevoir aux premieres leçons que le disciple valoit au moins l'instituteur : Monsieur l'Abbé, lui dis-je, vous êtes capable d'enseigner autant que je suis curieux d'apprendre. Pourquoi nous gêner mutuellement ? croyez-moi, laissons-là des livres sur lesquels nous pâlirions gratis ; allons voir ma sœur à son couvent, & si mademoiselle Sophie de Pontis vient au parloir, vous verrez comme elle est jolie. L'Abbé voulut se fâcher ; mais profitant de l'avantage que j'avois sur lui : Vous n'aimez pas l'exercice à ce que je vois, lui répliquai-je : hé bien restons ici ; mais ce soir je déclare à M. le Baron l'extrême desir que je me sens d'avancer dans mes études, & l'insuffisance absolue de celui qui s'est chargé de m'éclairer dans mes travaux : si vous niez, je demande un examen que mon pere lui-même nous fera subir. L'Abbé

fut atterré de la force de mes derniers argumens. Il fit une grimace épouvantable, prit sa petite canne & son humble chapeau ; nous volâmes au couvent.

Adelaïde vint au parloir, accompagnée seulement de sa gouvernante, qu'on appelloit Manon. Cette fille étoit un vieux domestique de ma mere, & nous avoit élevés, je la priai de nous laisser, elle m'obéit sans peine. Restoit le maudit petit gouverneur qu'il n'étoit pas possible d'éloigner. Ma sœur se plaignit qu'on eût laissé passer plusieurs jours sans la venir voir, elle m'étonna en m'apprenant que le Baron l'avoit négligée autant que moi : nous pensâmes qu'il falloit qu'il fût bien préoccupé de ses projets nouveaux pour avoir oublié sa chere fille ; mais vous, Faublas, me dit Adelaïde, qui vous a retenu ces jours-ci ? Boudez-vous votre sœur & sa bonne amie ? vous seriez un ingrat. Ma-

demoiſelle de Pontis eſt ſortie ; revenez nous voir demain, ſur-tout prenez garde aux mépriſes, & Sophie tâchera de faire votre paix avec ſa vieille gouvernante, qui ne vous a pas encore bien pardonné vos diſtractions. Je dis à ma ſœur qu'il falloit obtenir mon congé de M. l'Abbé, que la rage du travail poſſédoit ſans relâche. Adelaïde croyant que je parlois ſérieuſement, adreſſa à mon grave inſtituteur les plus vives inſtances que j'excitois par les miennes. Il ſoutint le perſifflage plus paiſiblement que je ne l'aurois cru, je remarquai même que lorſque je parlai de revenir, il m'obſerva qu'il étoit encore de bonne heure ; cette complaiſance me reconcilia tout-à-fait avec lui.

Mon pere m'attendoit chez M. Duportail, pour nous conduire dans un hôtel fort beau qu'il venoit de louer fauxbourg Saint-Germain. Je fus mis le

ſoir même en poſſeſſion de l'appartement qu'il m'y avoit marqué. Je trouvai là Jaſmin, ce domeſtique dont on m'avoit parlé. C'étoit un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup d'œil.

Boudez-vous votre ſœur & ſa bonne amie? vous ſeriez un ingrat, m'avoit dit Adelaïde. Je me répétai cent fois ce reproche, & le commentai de cent manieres différentes. Il avoit donc été queſtion de moi? on m'avoit donc attendu? j'avois donc été deſiré? Que la nuit me parut longue, que la matinée fut mortelle! quel tourment d'entendre ſonner les heures, & de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé!

Il arriva enfin le moment ſi deſiré! je vis ma ſœur, je vis Sophie non moins belle & plus jolie que la premiere fois. Il y avoit dans ſa ſimple parure je ne ſais quoi de plus adroit & de

plus séduisant. Dans cette seconde visite mes yeux détaillerent pour ainsi dire ses charmes, & plus d'une fois nos regards se rencontrerent pendant cet examen si doux. J'admirai sa longue chevelure noire qui contrastoit singuliérement avec sa peau fine, d'une blancheur éblouissante, sa taille élégante & légere que j'aurois embrassée de mes dix doigts; les graces enchantereſſes répandues sur toute sa personne; son pied mignon dont j'ignorois le favorable augure, & ses yeux surtout, ses beaux yeux qui sembloient me dire: ah! que nous aimerons l'heureux mortel qui saura nous plaire!

Je fis à mademoiselle de Pontis un compliment qui dut d'autant plus la flatter, qu'il étoit aisé de s'appercevoir que je ne l'avois pas préparé. La conversation fut d'abord générale, la gouvernante de Sophie s'en mêla; je vis

qu'on ménageoit la vieille, & qu'elle aimoit à cauſer, je trouvai charmans les ſots contes qu'elle nous fit. Cependant Perſon s'entretenoit avec ma ſœur, & moi, d'une voix baſſe & tremblante, je faiſois à ma Sophie cent queſtions & cent complimens. La vieille continuoit de raconter ſes belles hiſtoires que nous n'écoutions plus; elle s'apperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parloit à perſonne. Elle ſe leva bruſquement & me dit : Monſieur, vous me faites commencer une narration, & vous n'en écoutez pas la fin, cela eſt très-malhonnête. Sophie en me quittant me conſola par un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture, c'étoit celle du Baron. Il entra, Adelaïde ſe plaignit de la rareté de ſes viſites; il allégua d'un ton aſſez contraint les embarras d'un établiſſement nouveau. Il cauſa quelques mi-

nutes d'un air préoccupé, & ſe leva enſuite bruſquement avec quelques ſignes d'impatience ; il retournoit à l'hôtel & m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le ſuiſſe dit au Baron *qu'un gros Monſieur noir* l'attendoit depuis plus d'une heure, & qu'une *cholie tame* venoit d'arriver à l'inſtant. Mon pere parut auſſi joyeux que ſurpris, il monta avec empreſſement ; je voulus le ſuivre, il me pria d'entrer chez moi. Jaſmin, à qui je demandai s'il connoiſſoit le gros *Monſieur noir*, & la *cholie tame*, me répondit que non.

Curieux de pénétrer le myſtere, & piqué de ce que c'en étoit un pour moi, je me mis en ſentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnoit ſur la rue. Je n'y reſtai pas long-tems ſans voir ſortir un gros homme vêtu de noir qui parloit ſeul,

& paroiſſoit content. Un quart-d'heure après je vis une jeune dame s'élancer légérement dans ſa voiture : le Baron beaucoup moins ingambe voulut ſauter auſſi leſtement, il penſa ſe rompre le col : je fus effrayé ; mais les éclats de rire qui partoient de la voiture me raſſurerent pleinement. Je m'étonnai que mon pere naturellement colere ne donnât aucun ſigne d'humeur, il monta paiſiblement, mit la tête à la portiere, me vit à ma croiſée, & parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux domeſtiques de m'avertir qu'il ſortoit pour affaires, & que je pouvois me diſpenſer de l'attendre à ſouper. Je fis part de ma curioſité à Jaſmin, qui paroiſſoit mériter ma confiance ; il queſtionna ſans affectation les domeſtiques du Baron. Je ſus le même ſoir que mon pere fréquentoit les ſpectacles, & liſoit les papiers publics ; il venoit de prendre

une maîtreſſe à l'opéra, & un intendant dans les petites affiches ! j'en conclus qu'il falloit que le Baron fût bien riche pour ſe charger de ce double fardeau. Au reſte cette réflexion ne me toucha que foiblement. J'aimois, j'avois l'eſpérance de plaire ; au printems de la vie connoit-on d'autres biens ?

En peu de tems je rendis à ma ſœur des viſites fréquentes ; mademoiſelle de Pontis l'accompagnoit preſque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne ſe fâchoit plus, parce que je la laiſſois finir ſes hiſtoires, & que d'ailleurs Adelaïde avoit ſoin de lui faire de petits préſens. M. Perſon n'étoit plus cet inſtituteur ſévere poſſédé, comme tant d'autres confreres, de la rage d'enſeigner ce qu'il ignoroit. C'étoit, comme tant d'autres auſſi, un petit pédant couleur de roſe, toujours bien régulièrement coëffé, minutieux dans ſa

parure, relâché dans sa morale, développant avec les femmes une érudition profonde, affectant avec les hommes de n'effleurer que la superficie. Aussi doux & complaisant qu'il s'étoit montré d'abord intraitable & dur, il paroissoit n'avoir d'autres desirs que de prévenir les miens; & quand je parlois d'aller au couvent, je le trouvois aussi empressé que moi.

Cependant mon pere, livré aux plaisirs bruyans de la Capitale, recevoit beaucoup de monde chez lui. Je fus caressé du beau sexe, on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairiere sur-tout essaya sur moi le pouvoir de ses charmes; on se donna des airs enfantins, on épuisa les minauderies fines: je n'entendis seulement pas ce que ce manege signifioit. D'ailleurs je ne voyois dans le monde entier que Sophie, l'amour innocent

& pur m'enflammoit pour elle, & j'ignorois encore qu'il exiſtoit un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyois Sophie preſque tous les jours, l'habitude d'être enſemble étoit devenue pour nous un beſoin. On ſait que l'amour, quand il s'ignore lui-même ou quand il cherche à ſe déguiſer, invente des noms careſſans pour ſuppléer aux noms plus doux qu'il ſoupçonne & qu'il attend. Sophie m'appelloit ſon jeune couſin, j'appellois Sophie ma jolie couſine. La tendreſſe qui nous animoit brilloit dans nos moindres actions, nos regards l'exprimoient; ma bouche n'en avoit point encore haſardé l'aveu, & ma ſœur ne devinoit pas, ou gardoit le ſecret de ſa bonne amie. Aveuglément livré aux premieres impulſions de la nature, j'étois loin de ſoupçonner ſon but ſecret. Content de parler à Sophie, heureux de

l'entendre & de baiſer quelquefois ſa jolie main, je deſirois davantage; je n'aurois pu dire ce que je deſirois. Le moment approchoit où l'une des plus charmantes femmes de la Capitale alloit diſſiper les ténebres qui m'environnoient, & m'initier aux plus doux myſteres de Vénus.

Nous étions dans cette ſaiſon bruyante où regnent à la Ville les plaiſirs avec la folie; Momus avoit donné le ſignal de la danſe; on touchoit aux jours gras. Le jeune comte de Roſambert, depuis trois mois compagnon de mes exercices, & que mon pere combloit d'honnêtetés, me reprochoit depuis quelques jours la vie tranquille & retirée que je menois: devois-je à mon âge m'enterrer tout vivant dans la maiſon de mon pere, & borner mes promenades à de ſottes viſites chez des béguines, pour y voir, qui? ma ſœur! n'étoit-il pas tems de ſortir de

de mon enfance, que l'on vouloit prolonger éternellement, & ne devois-je pas me hâter d'entrer dans le monde, où, avec ma figure & mon esprit, je ne pouvois manquer d'être favorablement accueilli ? Tenez, ajouta-t-il, je veux demain vous conduire à un bal charmant où je vais régulièrement quatre fois par semaine, vous y verrez bonne compagnie. J'hésitois encore. Il est sage comme une fille, poursuivit le Comte ! hé ! mais craignez-vous que votre honneur ne coure quelques hasards ! habillez-vous en femme : sous des habits qu'on respecte, il sera bien à couvert. Je me mis à rire sans savoir pourquoi. En vérité, reprit-il, cela vous iroit au mieux ! vous avez une figure douce & fine, un léger duvet couvre à peine vos joues ; cela sera délicieux..... & puis..... tenez, je veux tourmenter certaine personne... Chevalier, habil-

lez vous en femme, nous nous amuſerons...: cela ſera charmant.... vous verrez, vous verrez!

L'idée de ce traveſtiſſement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie ſous les habits de ſon ſexe. Le lendemain un habile tailleur que le comte de Roſambert avoit fait avertir, m'apporta un habit d'amazone complet, tel que le portent les dames angloiſes quand elles montent à cheval. Un élégant coëffeur me donna le coup de peigne moëlleux, & poſa ſur ma tête virginale le petit chapeau de caſtor blanc. Je deſcendis chez mon pere; dès qu'il m'apperçut, il vint à moi d'un air d'inquiétude; puis s'arrêtant tout d'un coup: Bon, dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'étoit Adelaïde! Je lui obſervai qu'il me flattoit beaucoup. — Non, je vous ai pris pour Adelaïde, & je cherchois déjà quel motif l'avoit fait quitter

ſon couvent ſans ma permiſſion, pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reſte, gardez-vous d'être fier de ce petit avantage, une jolie figure eſt dans un homme le plus mince des mérites. M. Duportail étoit là : vous vous moquez, Baron, s'écria-t-il, ne ſavez-vous pas ?..... mon pere le regarda, il ſe tut.

Ce fut mon pere qui le premier témoigna le deſir d'aller au couvent, il m'y conduiſit. Adelaïde ne me reconnut qu'après quelques momens d'examen. Le Baron enchanté de l'extrême reſſemblance qu'il y avoit entre ma ſœur & moi, nous accabloit de careſſes, & nous embraſſoit tour-à-tour. Cependant Adelaïde ſe repentoit d'être venue ſeule au parloir ; que je ſuis fâchée, dit-elle, de n'avoir point amené ma bonne amie ! comme nous aurions joui de ſa ſurpriſe ! mon cher papa, permettez-vous que je l'aille chercher ?

le Baron y consentit. En rentrant, Adelaïde dit à Sophie : ma bonne amie, embrassez ma sœur. Sophie interdite m'examinoit, elle s'arrêta confondue, embrassez donc Mademoiselle, dit la vieille gouvernante, trompée par la métamorphose : Mademoiselle, embrassez donc ma fille, répéta le Baron, que la scene amusoit. Sophie rougit & s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitoit. Je ne sais quel secret instinct nous conduisit, je ne sais avec quelle adresse nous dérobâmes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observoient ; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étoient rencontrées.. mes levres avoient pressé les levres de Sophie ! ..... Lecteurs sensibles qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de Saint-Preux (1), jugez

(1) Dans la nouvelle Héloïse.

quel plaisir nous goûtâmes.... C'étoit aussi le premier baiser de l'amour.

A notre retour nous trouvâmes à l'hôtel M. de Rosambert qui m'attendoit. Le Baron sût bientôt de quoi il s'agissoit, & me permit plus aisément que je ne l'aurois cru, de passer la nuit entiere au bal. Sa voiture nous y conduisit. Je vais, me dit le Comte, vous présenter à une jeune dame qui m'estime beaucoup ; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle, & plus de six semaines que je la lui prouve. Ce langage étoit pour moi tout-à-fait énigmatique ; mais déjà je commençois à rougir de mon ignorance ; je souris d'un air fin, pour faire croire à Rosambert que je le comprenois. Comme je vais la tourmenter, continua-t-il, ayez l'air de m'aimer beaucoup, vous verrez quelle mine elle fera ! sur-tout ne vous avisez pas de lui dire

que vous n'êtes pas fille.... oh, nous allons la désoler !

Dès que nous parûmes dans l'assemblée, tous les regards se fixerent sur moi : j'en fus troublé, je sentis que je rougissois, je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'esprit que quelque partie de mon ajustement mal arrangée, ou que mon maintien emprunté m'avoient trahi, mais bientôt, à l'empressement général des hommes, au mécontentement universel des femmes, je jugeai que j'étois bien déguisé. Celle-ci me jettoit un regard dédaigneux, celle-là m'examinoit d'un petit air boudeur, on agitoit les éventails, on se parloit tout bas, on sourioit malignement ; je vis que je recevois l'accueil dont on honore, dans un cercle nombreux, une rivale trop jolie qu'on y voit pour la premiere fois.

Une très-belle femme entra, c'étoit la maîtreſſe du Comte ; il lui préſenta ſa parente qui ſortoit, diſoit-il, du couvent. La dame, (elle s'appelloit la marquiſe de B***) m'accueillit très-obligeamment, je pris place auprès d'elle, & les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le Comte, bien-aiſe d'exciter la jalouſie de ſa maîtreſſe, affectoit de me donner une préférence marquée. La Marquiſe apparemment piquée de ſa coquetterie, & bien réſolue de l'en punir, en lui diſſimulant le dépit qu'elle en reſſentoit, redoubla pour moi de politeſſe & d'amitié : Mademoiſelle, avez-vous du goût pour le couvent, me dit-elle ?—Je l'aimerois bien, Madame, s'il s'y trouvoit beaucoup de perſonnes qui vous reſſemblaſſent. La Marquiſe me témoigna par un ſourire combien ce compliment la flattoit, elle me fit pluſieurs autres queſtions,

parut enchantée de mes réponſes, m'accabla de ces petites careſſes que les femmes ſe prodiguent entr'elles, dit à Roſambert qu'il étoit trop heureux d'avoir une telle parente, & finit par me donner un baiſer tendre que je lui rendis poliment. Ce n'étoit pas ce que Roſambert vouloit, ni ce qu'il s'étoit promis. Déſolé de la vivacité de la Marquiſe, & plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevois ſes careſſes, il ſe pencha à ſon oreille, & lui découvrit le ſecret de mon déguiſement. Bon, quelle apparence! s'écria la Marquiſe, après m'avoir conſidéré quelques momens. Le Comte proteſta qu'il avoit dit la vérité. Elle me regarda de nouveau: quelle folie! cela ne ſe peut pas. Et le Comte renouvella ſes proteſtations. Quelle idée! reprit la Marquiſe en baiſſant la voix, ſavez-vous ce qu'il dit? Il ſoutient que vous

êtes un jeune homme déguisé, je répondis timidement & bien bas qu'il disoit la vérité. La Marquise me lança un regard tendre, me serra doucement la main, & feignant de m'avoir mal entendu : je le savois bien, dit-elle assez haut, cela n'avoit pas l'ombre de vraisemblance : puis s'adressant au Comte : mais, Monsieur, à quoi cette plaisanterie ressemble-t-elle? — Quoi! reprit celui-ci très-étonné, Mademoiselle prétend!..... — Comment si elle le prétend! mais voyez donc! un enfant si aimable! une aussi jolie personne! — Quoi! dit encore le Comte.. — Oh, Monsieur, finissez, reprit la Marquise avec une humeur très-marquée, vous me croyez folle ou vous êtes fou.

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avoit pas compris, je baissai la voix ; je vous demande pardon, Madame, je me suis peut-être mal expliqué ; je

ne ſuis pas ce que je parois être, le Comte vous a dit la vérité. Je ne vous crois pas plus que lui, répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi ; elle me ſerra la main. — Je vous aſſure, Madame.... — Taiſez-vous, vous êtes une friponne ; mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui ; & elle m'embraſſa de nouveau. Roſambert qui ne nous avoit pas entendus, demeura ſtupéfait. La jeuneſſe qui nous environnoit, paroiſſoit attendre avec autant de curioſité que d'impatience la fin & l'explication d'un dialogue auſſi obſcur pour elle ; mais le Comte retenu par la crainte de déplaire à ſa maîtreſſe en ſe couvrant lui-même de ridicule, ſe flattant d'ailleurs que je finirois bientôt le quiproquo, ſe mordoit les levres & n'oſoit plus dire un ſeul mot. Heureuſement la Marquiſe vit entrer la comteſſe

de *** ſon amie : je ne ſais ce qu'elle lui dit à l'oreille; mais auſſi-tôt la Comteſſe s'attacha à Roſambert & ne le quitta plus.

Cependant le bal étoit commencé, je figurois dans une contre-danſe, le haſard voulut que la Comteſſe & Roſambert ſe trouvaſſent aſſis derriere la place que j'occupois. La jeune dame lui diſoit : non, non, tout cela eſt inutile, je me ſuis emparé de vous pour toute la ſoirée, je ne vous cede à perſonne. Plus jalouſe qu'un ſultan, je ne vous laiſſe parler à qui que ce ſoit, vous ne danſerez pas ou vous danſerez avec moi, & ſi vous penſez tout ce que vous me dites d'obligeant, je vous défends de dire un mot, un ſeul mot à la Marquiſe ni à votre jeune parente. — Ma jeune parente? interrompit le Comte, ſi vous ſaviez .... — Je ne veux rien ſavoir, je prétends

ſeulement que vous reſtiez là. Hé ! mais, ajouta-t-elle légérement, j'ai peut-être des projets ſur vous, allez vous faire le cruel ? Je n'en entendis pas davantage, la contre-danſe finiſſoit. La Marquiſe ne m'avoit pas perdu de vue un moment ; je voulus me repoſer, je trouvai une place auprès d'elle, nous commençâmes, reprîmes, quitâmes & reprîmes vingt fois une converſation fort animée, ſouvent interrompue par ſes careſſes, & dans laquelle je vis bien qu'il falloit lui laiſſer une erreur qui paroiſſoit lui plaire.

Le Comte ne ceſſoit de nous obſerver avec une inquiétude très-marquée ; la Marquiſe ne paroiſſoit pas s'en appercevoir : mon intention, me dit-elle enfin, n'eſt pas de paſſer ici la nuit entière, & ſi vous m'en croyez, vous ménagerez votre ſanté. Acceptez chez moi une collation légere, il eſt plus de minuit,

minuit, M. le Marquis ne tardera pas à me venir joindre ; nous irons souper chez moi, ensuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reste, ajouta-t-elle d'un air négligé, c'est un singulier homme que M. de B***. Il lui prend de tems en tems des caprices de tendresse pour moi ; il a des accès de jalousie fort ridicules, des airs d'attention dont je le dispenserois volontiers ; quant à la fidélité qu'il me jure, je n'y crois pas plus que je ne m'en soucie, cependant je ne serois pas fâchée de la mettre à l'épreuve ; il va vous voir, il vous trouvera charmante. Vous ne recommencerez pas alors ce petit conte de votre déguisement, c'est une jolie plaisanterie, mais nous l'avons épuisée ; aussi, loin de la répéter devant M. de B***, vous voudrez bien, s'il ne vous répugne pas de m'obliger un peu, vous voudrez bien lui faire quelques avances. Je demandai

à la Marquise ce que c'étoit que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma question, & puis me regardant d'un air attendri : écoutez, me dit-elle, vous êtes femme, cela est clair, ainsi toutes les caresses que je vous ai faites ce soir ne sont que des amitiés ; mais si vous étiez effectivement un jeune homme déguisé, & que le croyant je vous eusse traité de la même maniere, cela s'appelleroit des avances, & des avances très-fortes. Je lui promis de faire des avances au Marquis—Fort bien, souriez à ses propos, regardez-le d'un certain air, mais ne vous avisez pas de lui serrer la main comme je vous fais, & de l'embrasser comme je vous embrasse ; cela ne seroit ni décent ni vraisemblable.

Nous en étions là quand le Marquis arriva. Il me parut jeune encore, il étoit assez bien fait, mais d'une taille fort petite, & ses manieres ressembloient à sa taille ; sa figure avoit de la

gaîté ; mais de cette gaîté qui fait qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inſpire. Voici mademoiſelle Duportail, lui dit la Marquiſe (je m'étois donné ce nom) c'eſt une jeune parente du Comte, vous me remercierez de vous l'avoir fait connoître, elle veut bien venir ſouper avec nous. Le Marquis trouva que j'avois *la phyſionomie heureuſe*, il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des complimens outrés. Je ſuis très-content, me dit-il, d'un air peſant qu'il croyoit fin, que vous me faſſiez l'honneur de ſouper chez moi, Mademoiſelle, vous êtes jolie, très-jolie, & ce que je vous dis là eſt certain, car je me connois en phyſionomie. Je répondis par le plus agréable ſourire : ma chere enfant, me diſoit la Marquiſe de l'autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire ; au reſte, je

vous débarrasserai du Marquis dès qu'il vous ennuiera : elle me serra la main; le Marquis la vit. Oh, que je voudrois, dit-il, tenir une de ces petites mains-là dans les miennes! je lui lançai une œillade meurtriere : partons, Mesdames, partons, s'écria-t-il d'un air léger & conquérant. Il sortit pour appeller ses gens.

Le Comte qui l'entendit vint à nous, quelques efforts que la Comtesse eût fait pour le retenir. Il me dit d'un ton sérieusement ironique : Monsieur se trouve sans doute fort bien sous ses habits galans, il ne compte pas apparemment désabuser la Marquise? Je répondis sur le même ton, mais en baissant la voix : mon cher parent, voudriez-vous sitôt détruire votre ouvrage? Il s'adressa à la Marquise : Madame, je me crois en conscience obligé de vous avertir encore une fois que ce n'est point mademoiselle Duportail

qui aura le bonheur de ſouper chez vous; mais bien le chevalier de Faublas, mon très-jeune & très-fidele ami. Et moi, Monſieur, lui répondit-on, je vous déclare que vous avez trop compté ſur ma patience ou ſur ma crédulité. Ayez la bonté de ceſſer cet impertinent badinage, ou décidez-vous à ne me revoir jamais. — Je me ſens le courage de prendre l'un & l'autre parti, Madame, je ſerois déſolé de troubler vos plaiſirs par mes indiſcrétions, ou de les gêner par mes importunités.

Le Marquis rentroit au moment même, il frappa ſur l'épaule de Roſambert, & le retenant par le bras: quoi! tu ne ſoupes pas avec nous? tu nous laiſſe ta parente? ſais-tu qu'elle eſt jolie ta parente! ſais-tu que ſa phyſionomie promet! Il baiſſa la voix: mais, entre nous, je crois la petite perſonne un peu vive! — Oh oui, très-jolie

& très-vive, reprit le Comte avec un fourire amer, elle reſſemble à bien d'autres; & puis comme s'il eût preſſenti le ſort prochain de ce bon mari, je vous ſouhaite une bonne nuit, lui dit-il. Quoi! penſes-tu, reprit le Marquis, que je garde ta parente pour?... écoute donc, ſi elle le vouloit bien! je vous ſouhaite une bonne nuit, répéta le Comte, & il ſortit en éclatant de rire. La Marquiſe ſoutint que M. de Roſambert devenoit fou; je trouvai qu'il étoit fort malhonnête: Pas du tout, me dit confidemment le Marquis, il vous aime à la rage, il a vu que je vous faiſois ma cour, il eſt jaloux.

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du Marquis; on ſervit auſſi-tôt, je fus placé entre la Marquiſe & ſon galant époux qui ne ceſſoit de me dire ce qu'il croyoit de très-jolies choſes. Trop occupé d'abord à ſatisfaire l'appétit tout-à-fait mâle que la danſe

m'avoit donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis ſans ménagement à toutes les ſottiſes qu'il lui plut de me débiter, & ſes mauvais bons-mots lui valurent mille complimens dont il fut enchanté. La Marquiſe qui m'avoit toujours conſidéré avec la plus grande attention, & dont les regards s'animoient viſiblement, s'empara d'une de mes mains ; curieux de voir juſqu'où s'étendroit le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au Marquis. Il la ſaiſit avec un tranſport inexprimable. La Marquiſe plongée dans des réflexions profondes, ſembloit méditer quelque projet important ; je la voyois ſucceſſivement rougir & trembler, & ſans dire un ſeul mot, elle preſſoit légérement ma main droite engagée dans les ſiennes. Ma main gauche

étoit dans une prison moins douce ; le Marquis la serroit de manière à me faire crier. Charmé de sa bonne fortune, tout fier de son bonheur, tout étonné de l'adresse avec laquelle il trompoit sa femme en sa présence même, il poussoit de tems en tems de longs soupirs dont j'étois étourdi, & des éclats de rire dont le plafond retentissoit ; ensuite craignant de se trahir, cherchant à étouffer ce rire éclatant que la Marquise auroit pu remarquer, peut-être aussi croyant me faire une gentillesse, il me mordoit les doigts.

La belle Marquise sortit enfin de sa rêverie pour me dire : Mademoiselle Duportail, il est tard, vous deviez passer la nuit entiere au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, restez chez moi ; j'offrirois à toute autre un appartement d'amie, vous pouvez disposer du mien ;

je dois, ajouta-t-elle d'un ton careſſant, vous ſervir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre à coucher que la mienne, je vais lui faire dreſſer un lit près du mien..... Et pourquoi donc faire dreſſer un lit, interrompit le Marquis, on eſt fort bien deux dans le vôtre; quand je vais vous y trouver, moi, eſt-ce que je vous gêne? j'y dors tout d'un ſomme, & vous auſſi. En finiſſant, il me donna amoureuſement par-deſſous la table un grand coup de genou qui me froiſſa la peau : je répondis à cette galanterie ſur le champ, de la même maniere & ſi vigoureuſement qu'il lui échappa un grand cri. La Marquiſe ſe leva d'un air alarmé: ce n'eſt rien, lui dit-il, ma jambe a accroché la table. J'étouffois de rire, la Marquiſe n'y tint pas plus que moi, & ſon cher époux, ſans ſavoir pourquoi,

de-chambre passa près de moi au mo-ment où je venois d'ôter mon dernier jupon. Je tremblai qu'elle n'entrouvrît les rideaux, je me précipitai dans le lit, émerveillé de la singuliere aventure qui m'avoit conduit là, mais ne soupçonnant pas encore qu'on pût avoir, en couchant deux, d'autres desirs que de causer ensemble, avant de s'endormir. La Marquise ne tarda pas à me suivre; la voix de son mari se fit entendre: ces dames me permettront bien d'assister leur coucher? Quoi! déjà au lit! il voulut m'embrasser, la Marquise se fâcha sérieusement, il ferma lui-même les rideaux, & nous rendant le souhait que lui avoit fait le Comte, il nous sortit de la porte: une bonne nuit.

Un silence profond régna quelques instans. Dormez-vous déjà, belle enfant? me dit la Marquise d'une voix altérée. — Oh non, je ne dors pas! elle se précipita

pita dans mes bras, & me preſſa contre ſon ſein. Dieux ! s'écria-t-elle avec une ſurpriſe bien naturellement jouée, ſi elle étoit feinte, c'eſt un homme ! & puis me repouſſant avec promptitude : quoi ! Monſieur, il eſt poſſible ?.... Madame, je vous l'ai dit, répliquai-je en tremblant. — Vous l'avez dit, Monſieur, mais cel[redacted] croyable ? il s'agiſſoit bien de dire [redacted] falloit pas reſter chez moi. . . . ou du moins il ne falloit pas empêcher qu'on vous dreſſât un autre lit..... — Madame ce n'eſt pas moi ! c'eſt M. le Marquis. — Mais, Monſieur, parlez donc plus bas. . . . Monſieur, il ne falloit pas reſter chez moi, il falloit vous en aller. — Hé bien, Madame, je m'en vais !.. elle me retint par le bras : vous vous en allez ! où cela, Monſieur ! & quoi faire ? réveiller mes femmes ! riſquer un eſclandre ! .... peut-être montrer à

tous mes gens qu'un homme eſt entré dans mon lit ; qu'on me manque à ce point ?.. — Madame, je vous demande pardon, ne vous fâchez pas, je m'en vais me jetter dans un fauteuil. — Oui, dans un fauteuil ! oui.... ſans doute il le faut ! ... ma[illegible] voyez la belle reſſource ! (en me ret[illegible] toujours par le bras). Fatigué [illegible]ſt ! par le froid qu'il fait ! s[illegible]mer ! détruire ſa ſanté ! ... vous mériteriez que je vous traitaſſe avec cette rigueur... allons reſtez-là ; mais promettez d'être ſage. — Pourvu que vous me pardonniez, Madame... — Non, je ne vous pardonne pas ! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme ſa main eſt déjà froide ! & par pitié elle la poſa ſur ſon col d'ivoire. Guidée par la nature & par l'amour, cette heureuſe main deſcendit un peu ; je ne ſavois quelle agitation

faiſoit bouillonner mon ſang. Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met ! reprit la Marquiſe d'un ton plus doux. — Ah, pardonnez-moi donc, ma chere maman ... — Oui, votre chere maman ! vous avez bien des égards pour votre maman ! petit libertin que vous êtes ! ſes bras qui m'avoient repouſſé d'abord m'attiroient doucement. Bientôt nous nous trouvâmes ſi près l'un de l'autre, que nos levres ſe rencontrerent, j'eus la hardieſſe d'imprimer ſur les ſiennes un baiſer brûlant. Faublas, eſt-ce là ce que vous m'avez promis ? me dit-elle d'une voix preſque éteinte. Sa main s'égara, un feu dévorant circuloit dans mes veines... Ah, Madame, pardonnez-moi, je me meurs ! Ah, mon cher Faublas... mon ami ! ... je reſtois ſans mouvement. La Marquiſe eut pitié de mon embarras qui ne pouvoit lui déplaire.....

elle aida ma timide inexpérience .... Je reçus avez autant d'étonnement que de plaiſir, une charmante leçon que je répétai plus d'une fois.

Nous employâmes pluſieurs heures dans ce doux exercice; je commençois à m'endormir ſur le ſein de ma belle maîtreſſe, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvroit doucement, on entroit, on s'avançoit ſur la pointe du pied ; j'étois ſans armes dans une maiſon que je ne connoiſſois point, je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La Marquiſe qui devina ce que c'étoit, me dit tout bas de prendre ſa place & de lui céder la mienne ; j'obéis promptement : à peine m'étois-je tapi ſur le bord du lit, qu'on entr'ouvrit les rideaux du côté que je venois de quitter. Qui vient me réveiller ainſi, dit la Marquiſe ? on héſita quelques inſtans, enſuite on s'expliqua ſans lui répondre. Et

quelle eſt cette fantaiſie, continua-t-elle ? Quoi ! Monſieur, vous choiſiſſez auſſi mal votre tems, ſans attention pour moi, ſans reſpect pour l'innocence d'une jeune perſonne qui peut-être ne dort pas, ou qui pourroit ſe réveiller ! Vous n'êtes guere raiſonnable, je vous prie de vous retirer. Le Marquis inſiſtoit, en balbutiant à ſa femme de comiques excuſes : Non Monſieur, lui dit-elle, je ne le veux point, cela ne ſera point, je vous aſſure que cela ne ſera point, je vous ſupplie de vous retirer : elle ſe jetta hors du lit, le prit par le bras & le mit à la porte.

Ma belle maîtreſſe revint à moi en riant : ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble, me dit-elle ? voyez ce que j'ai refuſé à cauſe de vous. Je ſentis que je lui devois un dédommagement, je l'offris avec ardeur, on l'accepta avec reconnoiſſance ; une femme

de vingt-cinq ans eſt ſi complaiſante quand elle aime ! la Nature a tant de reſſources dans un novice de ſeize ans !

Cependant tout eſt borné chez les foibles humains, je ne tardai pas à m'endormir profondément ; quand je me réveillai, le jour pénétroit dans l'appartement, malgré les rideaux : je ſongeai à mon pere.... hélas, je me ſouvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux, la Marquiſe s'en apperçut. Déjà capable de quelque diſſimulation, j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvois ; elle m'embraſſa tendrement, je la vis ſi belle ! l'occaſion étoit ſi preſſante !.... Quelques heures de ſommeil avoient ranimé mes forces.... L'ivreſſe du plaiſir diſſipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin ſonger à nous ſéparer. La Marquiſe me ſervit de femme-de-chambre ; elle étoit ſi adroite, que ma

toilette eût été bientôt faite, ſi nous avions pu ſauver les diſtractions. Quand nous crûmes qu'il ne manquoit plus rien à mon ajuſtement, la Marquiſe ſonna ſes femmes. Le Marquis attendoit depuis plus d'une heure qu'il fît jour chez Madame. Il me complimenta ſur ma diligence : je ſuis sûr, me dit-il, que vous avez paſſé une excellente nuit ; & ſans me donner le tems de répondre : elle paroît fatiguée pourtant : elle a les yeux battus ! voilà ce que c'eſt que cette danſe ! on s'en donne par-deſſus les yeux, & le lendemain on n'en peut plus ! je le dis tous les jours à la Marquiſe qui n'en tient compte : allons, il faut réparer les forces de cette charmante enfant, après cela, nous la reconduirons chez elle.

Ce *nous la reconduirons* étoit très-propre à m'inquiéter. Je témoignai au Marquis qu'il ſuffiroit que la Marquiſe

prît cette peine ; il inſiſta. La Marquiſe ſe joignit à moi pour lui faire perdre cette idée ; il nous répondit que Monſieur Duportail ne pouvoit trouver mauvais qu'il lui ramenât ſa fille, puiſque la Marquiſe ſeroit avec nous, qu'il étoit curieux de connoître l'heureux pere d'une auſſi aimable enfant. Quelques efforts que nous fiſſions, nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençois à craindre que cette aventure, qui avoit eu de ſi heureux commencemens, ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du Marquis la véritable adreſſe de M. Duportail : Chez M. Duportail, près de l'Arſenal, lui dis-je. La Marquiſe ſentoit mon embarras & le partageoit ; aucun expédient ne s'étoit encore préſenté à mon eſprit, quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu pere.

Il étoit chez lui, on lui dit que le marquis & la marquise de B*** lui ramenoient sa fille. Ma fille ! s'écria-t-il, avec la plus vive agitation, ma fille ! il accourut vers nous. Sans lui donner le tems de dire un seul mot, je me jettai à son col, oui, lui dis-je, vous êtes veuf & vous avez une fille. Parlez plus bas encore, reprit-il avec vivacité, parlez plus bas, qui vous l'a dit ? — Eh mon Dieu ! ne m'entendez-vous pas ? C'est moi qui suis votre fille. Gardez-vous de dire *non* devant le Marquis. M. Duportail plus tranquille, mais non moins étonné, sembloit attendre qu'on s'expliquât. Monsieur, lui dit la Marquise, Mademoiselle Duportail a passé une partie de la nuit au bal, & l'autre partie chez moi. Êtes-vous fâché, Monsieur, lui dit le Marquis qui remarquoit son étonnement, que Mademoiselle ait passé une partie de la nuit chez moi ?

vous auriez tort, car elle a couché dans l'appartement de Madame, dans son lit même, avec elle ; on ne pouvoit la mettre mieux. Êtes-vous fâché que je l'aie accompagnée jusqu'ici, j'avoue que ces dames ne le vouloient pas, c'est moi.... Je suis très-sensible, répondit enfin M. Duportail, tout-à-fait revenu de sa première surprise, & d'ailleurs bien instruit par les discours du Marquis, je suis très-sensible aux bontés que vous avez eues pour ma fille ; mais je dois vous déclater devant elle, (il me regarda, je tremblois) que je suis fort étonné qu'elle ait été au bal déguisée de cette façon là. Comment ! déguisée ? Monsieur, interrompit la Marquise. — Oui madame, un habit d'amazone ! cela convient-il à ma fille ? ou du moins ne devoit-elle pas me demander mon avis & ma permission ?

Ravi de l'ingénieuse tournure que

mon nouveau père avoit prise, j'affectai de paroître humiliée. Ah ! je croyois que le papa le savoit, dit le Marquis ; Monsieur il faut pardonner cette petite faute. Mademoiselle votre fille a la physionomie la plus heureuse, je vous le dis & je m'y connois ! mademoiselle votre fille !.. c'est une charmante personne, elle a enchanté tout le monde, ma femme sur-tout ; oh ! tenez, ma femme en est folle. Il est vrai, Monsieur, dit la Marquise, avec un sang-froid admirable, que Mademoiselle m'a inspiré toute l'amitié qu'elle mérite.

Je me croyois sauvé, lorsque mon véritable père, le Baron de Faublas, qui ne se faisoit jamais annoncer chez son ami, entra tout-à-coup. Ah ! Ah ! dit-il, en m'appercevant... M. Duportail, courut à lui les bras ouverts ; mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que Monsieur le Marquis & Madame

la marquise de B*** me ramenent ! Votre fille ! interrompit mon pere. — Hé oui, ma fille ! vous ne la reconnoissez pas sous cet habit ridicule : Mademoiselle, ajouta-t-il avec colere, passez dans votre appartement, & que personne ne vous surprenne plus dans cet équipage indécent !

Je fis, sans dire mot, une révérence à M. de B***, qui paroissoit me plaindre, & une à la Marquise, qui me voyoit à peine, car au nom de mon pere, elle avoit été si troublée, que je craignis qu'elle ne se trouvât mal. Je me retirai dans la piece voisine & je prêtai l'oreille. Votre fille ! répéta encore le Baron, — Eh ! oui, ma fille ! qui s'est avisée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. Monsieur le Marquis vous dira le reste. Et effectivement M. le Marquis répéta à mon pere tout ce qu'il avoit dit à M. Du-

portail,

portail, il lui affirma que j'avois couché dans l'appartement de ſa femme, dans ſon lit même, avec elle. Elle eſt fort heureuſe, dit mon pere, en regardant la Marquiſe.... Fort heureuſe, répéta-t-il, qu'une ſi grande imprudence n'ait pas eu des ſuites fâcheuſes. Eh! quelle ſi grande imprudence a donc commiſe cette chere enfant, répliqua la Marquiſe que j'avois vu déconcertée, mais dont les forces s'étoient ranimées promptement. Quoi! parce qu'elle a pris un habit d'amazone! Sans doute, interrompit le Marquis, ce n'eſt qu'une vétille! & vous, Monſieur, (en s'adreſſant à mon pere, d'un ton fâché) permettez-moi de vous dire qu'au-lieu de vous permettre, ſur le compte de la jeune perſonne, des réflexions qui peuvent lui nuire, vous feriez bien mieux de vous joindre à nous pour obtenir que ſon pere lui

pardonne. Madame, dit M. Duportail à la Marquiſe, je le lui pardonne à cauſe de vous, (en s'adreſſant au Marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus. En habit d'amazone, ſoit, répondit celui-ci; mais j'eſpere que vous nous la renverrez avec ſes habits ordinaires; nous ſerions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. Aſſurément, dit la Marquiſe en ſe levant, & ſi Monſieur ſon pere veut nous rendre un véritable ſervice, il l'accompagnera. M. Duportail reconduiſit la Marquiſe juſqu'à ſa voiture, en lui prodiguant les remercimens qu'il étoit préſumé lui devoir.

Leur départ me ſoulagea d'un peſant fardeau. Voilà une bien ſinguliere aventure, dit M. Duportail en rentrant: Très-ſinguliere, répondit mon pere, la Marquiſe eſt une fort belle femme, le petit drôle eſt bien heureux. Savez-vous, répliqua ſon ami, qu'il a preſque

pénétré mon ſecret ? quand on m'a annoncé ma fille, j'ai cru que ma fille m'étoit rendue, & quelques mots échappés m'ont trahi. — Eh bien, il y a un remede à cela, Faublas eſt plus raiſonnable qu'on ne l'eſt ordinairement à ſon âge; pour qu'il fût prodigieuſement avancé, il ne lui manquoit que quelques lumieres qu'il a ſans doute acquiſes cette nuit : il a l'ame noble & le cœur excellent; un ſecret qu'on devine ne nous lie pas, comme vous ſavez, mais un honnête homme ſe croiroit déshonoré, s'il trahiſſoit celui qu'un ami lui a confié; apprenez le vôtre à mon fils; point de demi-confidence, je vous réponds de ſa diſcrétion. — Mais, des ſecrets de cette importance !..... il eſt ſi jeune !..... — Si jeune ! mon ami, un Gentilhomme l'eſt-il jamais, quand il s'agit de l'honneur ! mon fils, déjà dans ſon adoleſ-

cence, ignoreroit un des devoirs les plus ſacrés de l'homme qui penſe! un enfant que j'ai élevé auroit beſoin de l'expérience de ſon pere, pour ne pas faire une baſſeſſe!... — Mon ami, je me rends. — Mon cher Duportail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'eſpere d'ailleurs que cette confidence, devenue preſque néceſſaire, ne ſera pas tout-à-fait inutile. Vous ſavez que j'ai fait quelques ſacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à ſa naiſſance & proportionnée aux eſpérances qu'il me fait concevoir; qu'il reſte encore un an dans cette Capitale pour s'y perfectionner dans ſes exercices, cela ſuffit je crois; enſuite il voyagera, & je ne ſerois pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. Baron, interrompit Monſieur Duportail, le détour dont votre amitié ſe ſert, eſt auſſi ingénieux que délicat; je ſens toute l'honnêteté de

votre propoſition qui m'eſt très-agréable, je vous l'avoue. Ainſi, reprit le Baron, vous voudriez bien donner à Faublas une lettre pour le bon ſerviteur qui vous reſte dans ce pays-là ; Boleſſas & mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski, ne déſeſpérez pas encore de votre fortune ; ſi votre fille exiſte, il n'eſt pas impoſſible qu'elle vous ſoit rendue. Si le Roi de Pologne..... Mon pere parla plus bas, & tira ſon ami à l'autre bout de l'appartement : ils y cauſerent plus d'une demi-heure : après quoi, tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étois placé, j'entendis le Baron qui diſoit : je ne veux pas lui demander les détails de ſon aventure, probablement ils ſont aſſez plaiſans, je ne les entendrois pas avec l'air de ſévérité qui conviendroit ; ſans doute, il vous contera de point en point ſon

je me ſouvins auſſi que le Baron m'avoit dit : *je vous défends de ſortir avec cet habit.* D'ailleurs comment me préſenter chez la Marquiſe, ſans être au moins accompagnée d'une femme-de-chambre ; il ne falloit pas ſonger au Comte, qui ſans doute n'étoit pas tenté de m'y conduire ; & le Marquis ne trouveroit-il pas ſingulier qu'une jeune perſonne ſortît toute ſeule ? Impatient de revoir ma belle maîtreſſe, mais retenu par la crainte de déplaire à mon pere, je ne ſavois à quoi me réſoudre. Jaſmin vint me dire qu'une femme d'un certain âge envoyée par Mademoiſelle Juſtine demandoit à me parler. — Je ne ſais quelle eſt cette Demoiſelle Juſtine ; mais faites entrer. Mademoiſelle Juſtine m'a chargée de vous préſenter ſes reſpects, me dit la femme, & de vous remettre ce paquet & cette lettre. Avant d'ouvrir le

paquet, je pris la lettre dont l'adreſſe étoit ſimplement à *Mademoiſelle Duportail.* J'ouvris avec empreſſement & je lûs :

« Donnez-moi de vos nouvelles, ma » chere enfant, avez-vous paſſé une » bonne nuit? Vous aviez beſoin de » repos, je crains fort que les fatigues » du bal & la ſcene déſagréable que » M. votre pere vous a faite, n'aient » altéré votre ſanté. Je ſuis déſolée que » vous avez été grondée à cauſe de » moi, croyez que cette ſcene trop » longue m'a fait ſouffrir autant que » vous. M. le Marquis parle de retour- » ner au bal, ce ſoir; je ne m'y ſens pas » diſpoſée, & je crois que vous n'en » avez pas plus d'envie que moi. Cepen- » dant, comme il faut qu'une maman » ait de la complaiſance pour ſa fille, » ſur-tout quand elle en a une auſſi ai- » mable que vous; nous irons au bal,

» ſi vous le voulez. Je n'ai point ou-
» blié que l'habit d'amazone vous eſt
» interdit, & j'ai penſé que peut-être
» vous n'aviez point d'autre habit de
» bal, parce que ce n'eſt point un
» meuble de couvent, c'eſt pour cela
» que je vous envoie l'un des miens:
» nous ſommes à-peu-près de la même
» taille, je crois qu'il vous ira bien.

» Juſtine m'a dit que vous aviez be-
» ſoin d'une femme-de-chambre; celle
» qui vous remettra ma lettre, eſt ſa-
» ge, *intelligente & adroite*, vous pouvez
» la prendre à votre ſervice, & lui
» donner *toute votre confiance*, je vous
» réponds d'elle.

» Je ne vous invite point à dîner avec
» moi, je ſais que M. Duportail dîne
» rarement ſans ſa fille; mais ſi vous
» aimez votre chere maman autant
» qu'elle vous aime, vous viendrez dans
» la ſoirée, le plutôt que vous pourrez.

» M. le Marquis ne dîne point chez » lui ; venez de bonne heure, mon » enfant, je ſerai ſeule toute l'après- » dînée, vous me ferez compagnie. » Croyez que perſonne ne vous aime » autant que votre chère maman. La » marquiſe de B***.

» *P. S.* Je n'ai point la force de » vous mander toutes les folies que le » Marquis veut que je vous écrive de » ſa part. Au reſte, grondez-le bien » quand vous le verrez, il vouloit ce » matin envoyer en ſon nom, chez » M. Duportail. J'ai eu toutes les peines » du monde à lui faire comprendre que » cela n'étoit pas raiſonnable, & qu'il » étoit plus décent que ce fût moi qui » vous écriviſſe ».

Je fus enchanté de cette lettre : Monſieur, me dit la femme intelligente qui me l'apportoit ; Juſtine eſt la femme-de-chambre de Madame la marquiſe

de B***, & ſi Mademoiſelle le veut bien, je ſerai la ſienne aujourd'hui & demain. Au reſte, Monſieur ou Mademoiſelle peut également ſe fier à moi; quand Mademoiſelle Juſtine & Madame Dutour ſe mêlent d'une intrigue, elles ne la gâtent pas, c'eſt pour cela qu'on m'a choiſie. Fort bien, lui dis-je, Madame Dutour, je vois que vous êtes inſtruite, vous m'accompagnerez tantôt chez la Marquiſe. J'offris à ma duegne un double louis qu'elle accepta. Ce n'eſt pas qu'on ne m'ait déjà bien payée, me dit-elle; mais Monſieur doit ſavoir que les gens de ma profeſſion reçoivent toujours des deux côtés.

Dès que le Baron eut dîné, il partit pour l'Opéra, ſuivant ſa coutume. Mon coëffeur étoit averti, un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Madame Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal

que

que Madame de B*** m'envoyoit & qui m'alloit merveilleuſement bien ; ma reſſemblance avec Adelaïde devenoit plus frappante ; mon Gouverneur ému redoubloit pour moi d'attention & de ſoins. Je pris des gants, un éventail, un gros bouquet ; je volai au rendez-vous que la Marquiſe m'avoit donné.

Je la trouvai dans ſon boudoir, mollement couchée ſur une ottomane : un déshabillé galant paroit ſes charmes au-lieu de les cacher. Elle ſe leva dès qu'elle m'apperçut : qu'elle eſt jolie dans cet équipage, Mademoiſelle Duportail ! que cette robe lui ſied bien ! Et dès que la porte ſe fut fermée, que vous êtes charmant, mon cher Faublas ! que votre exactitude me flatte ! mon cœur me diſoit bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici, malgré vos deux peres. Je ne lui répondis que par mes vives careſſes, & la forçant de reprendre

l'attitude qu'elle avoit quittée pour me recevoir; je lui prouvois déjà que ſes leçons n'étoient pas oubliées, lorſque nous entendîmes du bruit dans la piece voiſine. Tremblant d'être ſurpris dans une ſituation qui n'étoit pas équivoque, je me relevai bruſquement, & grâce à mes habits très-commodes, je n'eus beſoin que de changer de poſture, pour que mon déſordre fût réparé. La Marquiſe, ſans paroître troublée, ne rétablit que ce qui preſſoit le plus : tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit, c'étoit le Marquis. Je comprenois bien, lui dit-elle, Monſieur, qu'il n'y avoit que vous qui puſſiez entrer ainſi chez moi ſans vous faire annoncer; mais je croyois qu'au moins vous frapperiez à cette porte avant de l'ouvrir; cette chere enfant avoit des inquiétudes ſecretes à confier à ſa maman; un moment plutôt vous la

ſurpreniez !... on n'entre pas ainſi chez des femmes ! Bon ! reprit le Marquis, je la ſurprenois !.... Hé bien ! je ne l'ai point ſurpriſe, ainſi il n'y a pas tant de mal à tout cela ; d'ailleurs, je ſuis bien sûr que cette chere enfant me le pardonne, elle eſt plus indulgente que vous. Mais convenez que ſon pere a bien raiſon de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone, elle eſt à croquer comme la voilà !

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous avoit déjà tant amuſés ; il trouva que j'étois parfaitement bien remiſe, que j'avois les yeux brillans, le teint fort animé & même quelque choſe d'extraordinaire & d'un très-bon augure dans la *phyſionomie*. Enſuite il nous dit : Belles Dames, vous allez au bal aujourd'hui ? La Marquiſe répondit que non.—Vous vous moquez

de moi, je ſuis revenu tout exprès pour vous y conduire—Je vous aſſure que je n'irai pas.—Hé! pourquoi donc? ce matin vous diſiez.... — Je diſois que j'y pourrois aller, par complaiſance pour Mademoiſelle Duportail; mais elle ne s'en ſoucie pas, elle craint de retrouver là le Comte de Roſambert, qui s'eſt fort mal comporté la derniere fois. J'interrompis la Marquiſe: certainement ſon procédé avec moi eſt aſſez malhonnête, pour que déſormais je craigne de le rencontrer, autant que je me plaiſois autrefois à me trouver avec lui. Vous avez raiſon, me dit le Marquis, le Comte eſt un de ces petits merveilleux qui croyent qu'une femme n'a des yeux que pour eux; il eſt bon que ces Meſſieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien.... Je compris ſon idée, & pour juſtifier ſes propos,

je lui lançai à la dérobée un coup-d'œil expreſſif ..... Et qui valent peut-être mieux, ajouta-il auſſi-tôt en renforçant ſa voix, en s'élevant ſur la pointe du pied, & en prenant ſon élan, pour faire une lourde pirouette qu'il acheva très-malheureuſement. Sa tête alla frapper contre la boiſerie trop dure, qui ne lui épargna une chûte peſante, qu'en lui faiſant au front une large meurtriſſure. Honteux de ſon malheur, mais voulant le diſſimuler, il parut inſenſible à la douleur qu'il reſſentoit. Charmante enfant, me dit-il, avec plus de ſang-froid, mais en faiſant de tems en tems de laides grimaces qui le trahiſſoient, vous avez raiſon d'éviter le Comte; mais n'ayez pas peur de le rencontrer ce ſoir, il y a bal maſqué; la Marquiſe a juſtement deux dominos, elle vous en prêtera un, elle prendra l'autre; nous irons au bal,

vous reviendrez souper avec nous : & si vous n'avez pas été trop mal couchée avant-hier.... Ho ! oui, cela sera charmant ! m'écriai-je, avec plus de vivacité que de prudence, allons au bal. Avec mes dominos que le Comte connoît ? interrompit la Marquise plus réfléchie que moi. — Et oui, Madame, avec vos dominos ! il faut donner à cette enfant le plaisir du bal masqué, elle n'a jamais vu cela ; le Comte ne vous reconnoîtra pas, il n'y sera peut-être pas même. La Marquise paroissoit incertaine, je la voyois balancer entre le desir de me garder encore la nuit prochaine, & la crainte d'aller, en présence du Marquis, s'offrir aux sarcasmes du Comte. Pour moi, reprit d'un ton mystérieux le commode mari, je vous y conduirai bien ; mais j'ai quelques affaires, je ne pourrai pas rester avec vous ; je vous laisserai là, pour

revenir à minuit vous chercher. Cette raiſon du Marquis, plus que toutes ſes inſtances, détermina la Marquiſe ; elle refuſa quelque tems encore, mais d'un ton qui m'annonçoit aſſez qu'il falloit la preſſer, & qu'elle alloit conſentir.

Cependant la confuſion que le Marquis s'étoit faite, devenoit plus apparente, & ſa boſſe groſſiſſoit à vue d'œil. Je lui demandai d'un air étonné ce qu'il avoit au front ; il y porta la main : Ce n'eſt rien, me dit-il avec un rire forcé, quand on eſt marié, on eſt expoſé à ces accidens-là. Je me ſouvins du ſupplice qu'il m'avoit fait éprouver, quand ma main étoit dans les ſiennes ; & réſolut de me venger, je tirai de ma bourſe une piece de monnoie, je la lui appliquai ſur le front, & me voilà ſerrant de toutes mes forces pour applatir la boſſe. Le patient preſſoit ſes flancs de ſes poingt-fermés, grin-

ment, on nous fit danſer : mes yeux furent d'abord agréablement flattés de la nouveauté du ſpectacle. Les habits élégans, les riches parures, la ſingularité des coſtumes groteſques, la laideur même des traveſtiſſemens baroques, la bizarre repréſentation de tous ces viſages cartonnés & peints, le mêlange des couleurs, le murmure de cent voix confondues, la multitude des objets, leur mouvement perpétuel qui varioit ſans ceſſe le tableau en l'animant, tout ſe réunit pour ſurprendre mon attention bientôt laſſée. Quelques nouveaux maſques étant entrés, la contre-danſe fut interrompue, & la Marquiſe profitant du moment, ſe mêla dans la foule ; je la ſuivis en ſilence, curieux d'examiner la ſcene en détail. Je ne tardai pas à m'appercevoir que chacun des acteurs s'occupoit beaucoup à ne rien faire, & bavardoit prodigieuſement

ſans rien dire. On ſe cherchoit avec empreſſement, on s'obſervoit avec inquiétude, on ſe joignoit avec familiarité, on ſe quittoit ſans ſavoir pourquoi; l'inſtant d'après on ſe reprenoit de même en ricanant. L'un vous étourdiſſoit du bruyant éclat de ſa voix clapiſſante; l'autre, d'un ton nazillard, bredouilloit cent platitudes qu'à peine il comprenoit lui-même: celui-ci balbutioit un bon mot groſſier qu'il accompagnoit de geſtes ridicules, celui-là faiſoit une queſtion ſotte, à laquelle on répondoit par une plus ſotte plaiſanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés, qui certainement auroient acheté bien chérement l'avantage d'échapper aux propos malins, aux regards perſécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés, dont apparemment l'objet principal avoit été de paſſer la nuit au bal, de quelque maniere que ce fût,

& qui n'y reſtoient ſans doute que pour ſe ménager la petite conſolation d'aſſurer le lendemain, qu'ils s'étoient beaucoup amuſés la veille. Voilà donc ce que c'eſt qu'un bal maſqué, dis-je à la Marquiſe? Ce n'eſt donc que cela? Je ne ſuis pas étonné qu'ici de braves gens puiſſent être baffoués par des faquins, & des gens d'eſprit miſtifiés par des ſots? je ne reſterois sûrement pas, ſi je n'étois point avec vous. Taiſez-vous, me répondit-elle, nous ſommes ſuivis, & peut-être reconnus: ne voyez-vous pas le maſque qui s'attache à nos pas? je crains bien que ce ne ſoit le Comte; ſortons de la foule, & ne vous étonnez pas.

C'étoit en effet M. de Roſambert, nous n'eûmes pas de peine à le reconnoître; car ne prenant pas même celle de déguiſer ſa voix, il eut ſeulement l'attention de parler aſſez bas, pour

pour qu'il n'y eût que la Marquiſe & moi qui puſſions l'en endre. Comment ſe portent Madame la Marquiſe & ſa belle amie, nous demanda-t-il avec un intérêt affecté? Je n'oſois répondre. La Marquiſe ſentant qu'il ſeroit inutile d'eſſayer de lui faire croire qu'il ſe trompoit, aima mieux ſoutenir une converſation délicate, qu'elle auroit peut-être heureuſement terminée par ſon adreſſe, ſi le Comte eût été moins inſtruit. Quoi! c'eſt vous, M. le Comte, vous m'avez reconnue! cela m'étonne! je croyois que vous aviez juré de ne plus me voir & de ne me parler jamais. — Il eſt vrai que je vous l'avois promis, Madame, & je ſais combien cette aſſurance que je vous ai donnée, vous a miſe à votre aiſe. — Je ne vous entends pas, & vous m'entendez mal; ſi je ne voulois pas vous voir, qui me forceroit à vous parler? Pourquoi ſerois-je

venue ici chercher votre rencontre? — Chercher ma rencontre, Madame! quoique l'aveu ſoit très-flatteur, je conviens que j'aurois eu peut-être la ſottiſe de le croire ſincere, ſi cette chere enfant que voilà.... Monſieur, interrompit la Marquiſe, n'avez-vous pas amené la Comteſſe?.... Elle eſt très-aimable, la Comteſſe!... qu'en dites-vous? — Je dis, Madame, qu'elle eſt ſur-tout très-officieuſe!... La Marquiſe l'interrompit encore, en jouant le dépit; elle eſt très-aimable la Comteſſe!.... Monſieur, vous auriez dû l'amener. — Oui Madame! & vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi, qu'elle a ſi généreuſement accepté, ſi complaiſamment rempli? — Quoi! c'eſt peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la ſoirée, de vous engager à me faire une mauvaiſe querelle, à me répéter cent fois une

mauſſade plaiſanterie, à me pouſſer à bout enfin de maniere que je ſois forcée de vous dire des choſes déſagréables, que vous n'avez pas manqué de prendre à la lettre, & dont je me ſeroit peut-être, repentie, ſi vous étiez venu hier, comme je l'eſpérois, ſolliciter votre pardon. — Mon pardon ! vous me l'auriez accordé, Madame ! Ah, que vous êtes généreuſe ! Mais ſoyez tranquille, je n'abuſerai pas de tant de bontés, je craindrois trop de vous embarraſſer beaucoup, & de faire auſſi bien de la peine à ma jeune parente, qui nous écoute ſi attentivement, & qui a de ſi bonnes raiſons pour ne rien dire. Hé ! Monſieur, lui répliqu'ai-je auſſi-tôt, que pourrois-je vous dire ? — Rien, rien que je ne ſache ou que je ne devine. — Je conviens, Monſieur de Roſambert, que vous ſavez quelque choſe que Madame ne ſait pas ; mais, ajoutai-je en

affectant de lui parler bas, ayez donc un peu plus de discrétion ; la Marquise n'a pas voulu vous croire avant-hier ; que vous coûte-il de lui laisser, seulement encore aujourd'hui, une erreur qui ne laisse pas d'être piquante ? Fort bien, s'écria-t-il, la tournure n'est pas mal-adroite ! Vous si novice avant-hier ! aujourd'hui si *manégé !* il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons ! Que dites-vous donc, Monsieur, reprit la Marquise un peu piquée. — Je dis, Madame, que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures ; mais je n'en suis pas étonné, on sait comment l'esprit vient aux filles. — Vous nous faites donc la grâce de convenir enfin que Mademoiselle Duportail est de son sexe ! — Je ne m'aviserai plus de le nier, Madame, je sens combien il seroit cruel pour vous d'être détrompée. Perdre une bonne amie, &

ne trouver à ſa place qu'un jeune ſerviteur! la douleur ſeroit trop amere. Ce que vous dites là, eſt tout-à-fait raiſonnable, répliqua la Marquiſe avec une impatience mal déguiſée; mais le ton dont vous le dites eſt ſi ſingulier! expliquez-vous, Monſieur: cette enfant que vous m'avez préſentée vous-même comme votre parente, eſt-elle (en parlant très-bas) Mademoiſelle Duportail, ou M. de Faublas? Vous me forcez à vous faire une queſtion bien extraordinaire; mais enfin, dites ſérieuſement ce qu'il en eſt. — Ce qu'il en eſt, Madame, je pouvois haſarder de le dire avant-hier! mais aujourd'hui, c'eſt à moi à vous le demander. Moi, répondit-elle ſans ſe déconcerter, je n'ai là-deſſus aucune eſpece de doute. Son air, ſes traits, ſon maintien, ſes diſcours, tout me dit qu'elle eſt Mademoiſelle Duportail; & d'ailleurs j'en

ai des preuves que je n'ai pas cherchées. — Des preuves ! — Oui, Monsieur, des preuves. Elle a soupé chez moi avant hier... — Je le sais bien, Madame, & même elle étoit encore chez vous hier, à dix heures du matin. — A dix heures du matin, soit ; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle. — Chez elle ! fauxbourg Saint-Germain. — Non, près de l'Arsenal, & M. son pere... — Son pere ! le Baron de Faublas ? — Mais point du tout ! M. Duportail. M. Duportail nous a beaucoup remerciés, le Marquis & moi, de lui avoir ramené sa fille ! — Le Marquis & vous, Madame ? Quoi ! le Marquis vous a accompagné chez M. Duportail ? — Oui, Monsieur, qu'y-a-t-il de si étonnant à cela ? — Et M. Duportail a remercié le Marquis ? — Oui, Monsieur.

Ici le Comte partit d'un éclat de rire. Ha ! le bon mari ! s'écria-t-il tout haut,

l'aventure eſt excellente, ha! l'honnête homme de mari! il ſe préparoit à nous quitter. Je crus qu'il falloit, pour l'intérêt de la Marquiſe, & pour le mien propre, eſſayer de modérer ſon exceſſive gaîté. Monſieur, lui dis-je en baiſſant la voix, ne pourroit-on pas avoir avec vous une explication plus ſérieuſe? Il me regarda en riant : une explication ſérieuſe entre nous ce ſoir, ma chere parente? (il ſouleva un peu mon maſque) : Non, vous êtes trop jolie, je vous laiſſe *aimer & plaire*; d'ailleurs, il eſt juſte que je profite aujourd'hui de mes avantages; l'explication ſera pour demain, ſi vous le voulez bien. — Pour demain, Monſieur, à quelle heure? & dans quel endroit? — L'heure? je ne ſaurois vous la fixer, cela dépendra des circonſtances. N'allez-vous pas ſouper chez la Marquiſe? demain il ſera peut-être midi quand

le très-commode Marquis vous reconduira chez le très-complaisant M. Duportail ; vous serez probablement fatigué, je ne veux point user d'un tel avantage, il faudra vous laisser le tems de vous reposer, je passerai chez vous dans la soirée : je ne vous dis point adieu, j'aurai le plaisir de vous revoir une fois encore, avant que l'heure du berger sonne pour vous. Il nous salua, & sortit de la salle.

La Marquise fut très-contente de son départ. Il nous a porté de rudes coups, me dit-elle ; mais nous ne pouvions gueres nous défendre mieux. Je lui observai que le Comte avoit eu l'attention de baisser la voix, chaque fois qu'il lui avoit lancé quelque vive épigramme ; & qu'ayant seulement l'intention de nous tourmenter beaucoup, il avoit paru du moins ne la vouloir pas compromettre jusqu'à un certain point.

Je ne m'y fie pas, me répondit-elle ; il ſait que vous avez paſſé la nuit chez moi, il eſt piqué, le retour qu'il vous annonce n'eſt pas d'un bon augure ; ſans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons, ne l'attendons pas, n'attendons pas le Marquis.

Nous nous diſpoſions à ſortir, lorſque deux maſques nous arrêterent. L'un des deux dit à la Marquiſe, je te connois, beau maſque. Bon ſoir, Monſieur de Faublas, me dit l'autre. Je ne répondis point. Bon ſoir Monſieur de Faublas, répéta-t-il. Je ſentis qu'il falloit recueillir mes forces & payer d'audace : tu n'as pas l'art de deviner, beau maſque, tu te trompes de nom & de ſexe — C'eſt que l'un & l'autre ſont fort incertains. — Tu deviens fou, beau maſque. — Point du tout, les uns te baptiſent Faublas, & te ſoutiennent beau garçon ; les autres vous nomment Duportail, & jurent

que vous êtes très-jolie fille. — Duportail ou Faublas, lui répliquai-je fort interdit, que t'importe ? — Diſtinguons, beau maſque. Si vous êtes une jolie Demoiſelle, il m'importe à moi : Si tu es un beau garçon, il importe à la jolie Dame que voilà, (en montrant la Marquiſe). Je demeurai ſtupéfait. Il reprit : Répondez-moi, Mademoiſelle Duportail ; parle donc Monſieur de Faublas. — Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau maſque. — Ah, ſi je ne conſidere que mon intérêt perſonnel & les apparences, vous êtes Mademoiſelle Duportail ; mais ſi j'en crois la chronique ſcandaleuſe, tu es M. de Faublas.

La Marquiſe ne perdoit pas un mot de ce dialogue ; mais déjà trop preſſée par l'inconnu qui l'avoit attaquée, elle ne pouvoit me ſecourir. Je ne ſais ſi mon trouble ne m'alloit pas trahir, lorſ-

qu'il s'éleva dans la ſalle une grande rumeur : on ſe précipitoit vers la porte ; les maſques ſe preſſoient en foule autour d'un maſque qui venoit d'entrer ; ceux-ci le montroient au doigt, ceux-là pouſſoient de longs éclats de rire, & tous enſemble crioient : *c'eſt M. le Marquis de B*** qui s'eſt fait une boſſe au front !* dès que les deux démons qui nous perſécutoient, eurent entendu ces joyeuſes exclamations, ils nous quitterent pour aller groſſir le nombre des rieurs. Enfin les voilà partis ! me dit ma belle Maîtreſſe un peu étonnée ; mais parmi ces cris redoublés, n'entendez-vous pas le nom du Marquis ? Je parie que c'eſt un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari ?

Cependant le tumulte alloit toujours croiſſant, nous approchâmes, nous entendîmes des voix confuſes qui diſoient : Bon ſoir, M. le Marquis de B***,

qu'avez-vous donc au front, Monsieur le Marquis? depuis quand cette bosse vous est-elle venue? Et bientôt dans les transports de leur turbulente gaité, tous les masques répétoient : *C'est M. le Marquis de B*** qui s'est fait une bosse au front !* A force de coudoyer nos voisins, nous parvînmes à joindre le masque tant baffoué : ce n'étoit ni le domino jaune du Marquis, ni sa petite taille, & cependant c'étoit le Marquis lui-même ! nous vîmes qu'on avoit attaché entre ses deux épaules un petit morceau de papier, sur lequel étoient tracés en caracteres bien lisibles, ces mots dont nos oreilles étoient remplies : *C'est M. le Marquis de B*** qui s'est fait une bosse au front.* Il nous reconnut tout d'un coup; je ne comprends rien à ceci, nous dit-il tout hors de lui, allons nous-en. Toujours poursuivi par les huées dérisoires d'une folle jeunesse,

toujours

toujours porté par les flots tumultueux de la foule empreſſée, il eut autant de peine à regagner la porte, qu'il en avoit éprouvée, pour pénétrer juſqu'au milieu de la ſalle.

Nous le ſuivîmes de près. Parbleu ! nous dit le Marquis ſi confondu, qu'il n'avoit pas la force de prendre ſa place dans la voiture, je ne comprends rien à cela, jamais je ne me ſuis ſi bien déguiſé, & tout le monde m'a reconnu ! La Marquiſe lui demanda quel avoit été ſon deſſein. Je voulois, lui répondit-il, vous ſurprendre agréablement ; dès que je vous ai vues dans la ſalle du bal, je ſuis retourné à l'hôtel, où j'ai fait part de mes projets à Juſtine, votre femme-de-chambre, & à celle de cette charmante enfant, car je les ai trouvées enſemble. J'ai pris un domino nouveau, je me ſuis fait apporter des ſouliers dont les talons très-hauts, devoient, en me gran-

diſſant beaucoup, me rendre méconnoiſſable ; Juſtine a préſidé à ma toilette : (tandis qu'il parloit, la Marquiſe détachoit habilement l'étiquette perfide, & la fouroit dans ſa poche,) demandez à Juſtine, elle vous dira que je n'ai jamais été ſi bien déguiſé, car elle me l'a répété cent fois, & cependant tout le monde m'a reconnu !

La Marquiſe & moi nous devinâmes aiſément que nos femmes-de-chambre nous avoient bien ſervis ; mais, reprit le Marquis, après un moment de réflexion, comment ont-ils vu que j'avois une boſſe au front ? Aviez-vous conté mon accident ? — A perſonne, je vous aſſure. — Cela eſt bien ſingulier, ma figure eſt couverte d'un maſque, & l'on voit ma boſſe : je me déguiſe beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, & tout le monde me reconnoît Le Marquis ne ceſſoit de témoigner ſon étonnement par des

exclamations ſemblables, tandis que la Marquiſe & moi, nous nous félicitions tout bas de l'heureuſe adreſſe de nos femmes, qui nous avoient épargné ſi comiquement les ſcenes fâcheuſes, auxquelles nous auroient expoſés le déguiſement de ſon mari, & la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement, lorſqu'en arrivant à l'hôtel, nous apprîmes que le Comte nous y attendoit, depuis quelques minutes. Il vint à nous d'un air gai : J'étois ſûr, Meſdames, que vous ne reſteriez pas long-tems à ce bal : c'eſt une aſſez triſte choſe, qu'un bal maſqué ! ceux qui ne nous connoiſſent pas, nous y ennuient ; ceux qui nous connoiſſent, nous y tourmentent ! Oh, interrompit le Marquis, je n'ai pas eu le tems de m'y ennuyer, moi ! tu vois comme je ſuis déguiſé ? — Hé bien ! — Hé bien, dès que je ſuis

entré, tout le monde m'a reconnu. — Comment, tout le monde? — Oui, oui, tout le monde; ils m'ont d'abord entouré, *Hé bon ſoir, M. le Marquis de B***, & d'où vous vient cette boſſe au front, M. le Marquis?* & ils me ſerroient, & ils me pouſſoient! & des rires! & des geſtes! & un bruit! je crois que j'en reſterai ſourd : je veux être pendu, ſi jamais j'y retourne! mais comment ont-ils ſu que j'avois cette boſſe au front? — Parbleu! elle ſe voit d'une lieue! — Mais mon maſque? — Cela ne fait rien! Tenez, moi, j'ai été reconnu auſſi. Bon! reprit le Marquis d'un air conſolé. Oui, continua le Comte, mon aventure eſt aſſez drôle; j'ai rencontré là une fort jolie Dame, qui m'eſtimoit beaucoup, mais beaucoup, la ſemaine paſſée! J'entends, j'entends, dit le Marquis. — Cette ſemaine elle m'a éconduit d'une maniere fr

plaiſante !... Imaginez que j'ai été au bal avec un de mes amis, qui s'étoit fort joliment déguiſé. La Marquiſe effrayée l'interrompit: Monſieur le Comte ſoupe ſans doute avec nous? lui dit-elle, de l'air du monde le plus flatteur.— Si cela ne vous embarraſſe pas trop, Madame... Quoi! interrompit le Marquis, vas-tu faire des façons avec nous? crois-moi, eſſaye plutôt de faire ta paix avec ta jeune parente, qui t'en veut beaucoup. Moi! Monſieur, point du tout! j'ai toujours penſé que M. de Roſambert étoit homme d'honneur; je le crois trop galant homme pour abuſer des circonſtances... Il ne faut abuſer de rien, me répondit le Comte; mais il faut uſer de tout. Qu'eſt-ce que c'eſt que des circonſtances? s'écria le Marquis, qu'entend-elle par des circonſtances? Quelles circonſtances y a-t-il?... Roſambert tu me diras cela, mais conte-nous donc ton hiſtoire.—

Volontiers, Meſſieurs, interrompit encore la Marquiſe, on vous a déjà dit que le ſouper étoit ſervi. Oui, oui, allons ſouper, répondit le Marquis, tu nous conteras ton malheur à table. La Marquiſe alors s'approcha de ſon mari, & lui dit à mi-voix : y ſongez-vous bien, Monſieur, de vouloir qu'on raconte une hiſtoire galante, devant cette enfant ? Bon, bon, lui répondit-il, à ſon âge on n'eſt pas ſi novice ; & s'adreſſant au Comte : Roſambert tu nous conteras ton aventure ; mais tu gazeras tout cela de maniere que cette enfant..... tu m'entends bien ?

La Marquiſe nous plaça de maniere que le Comte étoit entre elle & moi, & que je me trouvois, moi, entre le Comte & le Marquis. Un regard prompt de ma belle Maîtreſſe m'avertit d'apporter à notre ſituation critique, l'attention la plus ſcrupuleuſe, de ne parler

qu'avec ménagement, d'agir avec la plus grande circonſpection. Le Marquis mangeoit beaucoup & parloit davantage ; je ne répondois que par monoſyllabes, aux douces phraſes qu'il m'adreſſoit. Le Comte enchériſſoit ſur les éloges du Marquis ; il me prodiguoit, d'un ton railleur, les complimens les plus outrés, aſſuroit malignement que perſonne au monde n'étoit plus aimable que ſa jeune parente, demandoit au Marquis ce qu'il en penſoit, & préludant avec la Marquiſe par de légeres épigrammes, il proteſtoit qu'elle ſeule, juſqu'à préſent, ſavoit préciſément combien Mademoiſelle Duportail méritoit d'être aimée. La Marquiſe également adroite & prompte, répondoit vîte & toujours bien ; meſurant la défenſe à l'attaque, elle éludoit ſans affectation ou ſe défendoit ſans aigreur : déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvoit eſ-

pérer de vaincre, aux queſtions preſſantes elle oppoſoit les aveux équivoques, elle atténuoit les allégations fortes par les négations mitigées; & repouſſoit les ſarcaſmes plus amers qu'embarraſſans, par les recriminations plus fines que méchantes : très-intéreſſée à pénétrer les ſecrets deſſeins du Comte, dont la vengeance étoit ſi facile, elle l'examinoit ſouvent d'un œil obſervateur : puis eſſayant de le fléchir en l'intéreſſant, elle l'accabloit de politeſſes & d'attentions, prétextoit une forte migraine, traînoit languiſſamment les doux accens de ſa voix preſqu'éteinte, & de ſes regards ſupplians ſollicitoit ſa grâce qu'elle ne pouvoit obtenir.

Dès que les domeſtiques eurent ſervi le deſſert & ſe furent retirés, le Comte commença une attaque plus chaude, qui nous jetta, la Marquiſe & moi, dans une mortelle anxiété.

LE COMTE.

Je vous diſois, Monſieur le Marquis, qu'une jeune Dame m'honoroit la ſemaine paſſée d'une attention toute particulière....

LA MARQUISE.

(*Tout bas.*) (*haut*)

Quelle fatuité... Encore une bonne fortune ! la matiere eſt ſi uſée !

LE COMTE.

Non, Madame, une infidélité ſubite, avec des circonſtances nouvelles qui vous amuſeront.....

LA MARQUISE.

Point du tout, Monſieur, je vous aſſure.

LE MARQUIS.

Bon ! les femmes diſent toujours qu'une hiſtoire galante les ennuie! Roſambert conte-nous la tienne.

LE COMTE.

Cette dame étoit au bal..... je ne ſais plus quel jour.... (*à la Marquiſe.*) Madame, aidez-moi donc, vous y étiez auſſi....

LA MARQUISE, (*vivement.*)

Le jour! Monſieur, hé! qu'importe le jour? Penſez-vous d'ailleurs que j'aie remarqué?....

LE MARQUIS.

Paſſons, paſſons, le jour n'y fait rien.

LE COMTE.

Hé bien, j'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'étoit déguiſé le plus joliment du monde, & que perſonne ne reconnut.

LE MARQUIS.

Que perſonne ne reconnut, il étoit bien habile, celui-là! quel habit avoit-il donc?

LA MARQUISE, (*très-vivement.*)

Un habit de caractere, apparemment?

LE COMTE.

Un habit de caractere! .... mais, non.... (*en regardant la Marquiſe.*) Cependant je le veux bien, ſi vous le voulez; un habit de caractere, ſoit; perſonne ne le reconnut; perſonne, excepté la dame en queſtion, qui devina que c'étoit un fort beau garçon.

(*Ici la Marquiſe ſonna un domeſtique, le retint quelque tems ſous différens prétextes; le Marquis impatient le renvoya; le Comte reprit.*)

La dame charmée de ſa découverte.. Mais je ne veux plus rien dire, parce que le Marquis la connoît.

LE MARQUIS, (*riant.*)

Cela ſe peut. D'abord, j'en connois beaucoup! mais cela ne fait rien, continue.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte on donnoit hier une piece nouvelle ?

LE COMTE.

Oui, Madame ; mais permettez-moi de finir mon histoire.

LA MARQUISE.

Point du tout ; je veux savoir ce que vous pensez de la piece.

LE COMTE.

Permettez, Madame....

LE MARQUIS.

Hé, Madame, laissez-le donc nous raconter !.....

LE COMTE.

Pour abréger, vous saurez que mon jeune ami plut beaucoup à la Dame ; que ma présence ne tarda pas à la gêner,

ner, & le moyen qu'elle imagina pour se débarrasser de moi....

LA MARQUISE.

C'est un Roman, que cette histoire-là!

LE COMTE.

Un Roman, Madame! ah, tout-à-l'heure, si l'on m'y force, je convaincrai les plus incrédules. Le moyen qu'elle imagina fut de me détacher une jeune Comtesse, son intime amie, femme très-adroite, très-obligeante, qui s'empara de moi tellement.....

LE MARQUIS.

Comment, on t'a donc bien joué?

LE COMTE.

Pas mal, pas mal; mais beaucoup moins que le Mari qui arriva.....

LE MARQUIS.

Il y a un mari!... tant mieux!....

j'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connois tant ! Hé bien, le mari arriva..... Qu'avez-vous donc, Madame ?

LA MARQUISE.

Un mal de tête affreux !.... je ſuis au ſupplice... (*au Comte.*) Monſieur, remettez de grâce à un autre jour le récit de cette aventure.

LE MARQUIS.

Hé! non, conte, conte donc, cela la diſſipera.

LE COMTE.

Oui, je finis en deux mots.

Mlle. DUPORTAIL, (*au Marquis, tout bas.*)

Monſieur de Roſambert aime beaucoup à jaſer, & ment quelquefois paſſablement.

LE MARQUIS.

Je ſais bien, je ſais bien, mais cette hiſtoire eſt drôle, il y a un mari, je parie qu'on l'a attrapé comme un ſot.

LE COMTE, (*ſans écouter le Marquiſe qui veut lui parler.*)

Le mari arriva, & ce qu'il y eut d'étonnant, c'eſt qu'en voyant la figure douce, fine, agréable, fraîche du jeune homme, ſi joliment déguiſé, le mari crut que c'étoit une femme....

LE MARQUIS.

Bon!.... oh, celui-là eſt excellent! on ne m'auroit pas attrapé comme cela, moi, je me connois trop bien en phyſionomie!

Mlle. DUPORTAIL.

Mais cela eſt incroyable!

LA MARQUISE.

Impoſſible, M. de Roſambert nous

fuit des contes..... qu'il devroit bien finir, car je me ſens fort incommodée.

LE COMTE.

Il le crut ſi bien, qu'il lui prodigua les complimens, les petits ſoins, & même il en vint juſqu'à lui prendre la main & la lui ſerrer doucement... (*au Marquis*) tenez, à-peu-près comme vous faites à préſent à ma couſine.

LE MARQUIS *étonné, quitta promptement ma main qu'il tenoit en effet.*

Il l'a fait exprès, me dit-il, je crois qu'il voudroit que la Marquiſe s'apperçût de notre intelligence. Qu'il eſt jaloux! qu'il eſt méchant! Et menteur; lui répliquai-je, menteur!.... comme un Avocat! (*Le Comte toujours ſourd aux inſtances que la Marquiſe avoit eu le tems de renouveller, reprit :*)

Tandis que le bon mari, d'un côté, épuiſoit les lieux communs de la vieille

galanterie, & preſſoit la main chérie.. la Dame non moins vive, mais plus heureuſe.....

LA MARQUISE.

Hé ! Monſieur, quelles femmes avez-vous donc connues ?..... Vous nous peignez celle-là ſous des couleurs !... Ne ſe peut-il pas, que trompée comme ſon mari, par les apparences ?.....

LE COMTE.

Cela eût été très-poſſible ; mais je crois que cela n'étoit pas. Au reſte, vous allez en juger vous-même, écoutez juſqu'au bout.

LA MARQUISE.

Monſieur, s'il faut abſolument que vous racontiez cette hiſtoire, je vous prie au moins de ſonger que vous devez quelques ménagemens (*en regardant Mademoiſelle Duportail*) à certaines perſonnes qui vous écoutent.

LE MARQUIS.

Roſambert, Madame a raiſon ; gaze un peu cela, à cauſe de cette enfant (*en montrant Mademoiſelle Duportail.*)

LE COMTE.

Oui... oui !.. la Dame fort émue..

LA MARQUISE.

Monſieur, de grâce, abrégez des détails qui ne ſont pas..... honnêtes.

Mlle. DUPORTAIL, (*d'un ton fort bruſque.*)

Il eſt minuit, Monſieur.

LE COMTE, (*fort durement.*)

Je le ſais bien, Mademoiſelle, & ſi cette converſation vous ennuie, je ne dirai qu'un mot... pour l'achever.

LE MARQUIS, (*à Mademoiſelle Duportail.*)

Il eſt très-piqué contre vous. Les amitiés que vous me faites !.... il eſt jaloux comme un tigre !

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte, à propos pendant que j'y penſe, avez-vous obtenu du Miniſtre ?....

LE COMTE.

Oui, Madame, j'ai obtenu tout ce que je voulois; mais laiſſez-moi.....

LE MARQUIS.

Ah, ah, qu'eſt-ce que tu ſollicitois donc ?

LE COMTE.

Une petite penſion de 10000 l. pour le jeune vicomte de G***, mon parent; il y a déjà pluſieurs jours..... Pour revenir à mon aventure...

LE MARQUIS.

Oui, oui, revenons-y.

LA MARQUISE.

Il doit être bien content de vous, le Vicomte?

LE COMTE.

La Dame fort émue....

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte, répondez-moi donc.

LE COMTE.

Oui, Madame, il est très-content... La Dame fort émue....

LA MARQUISE.

Et son cher oncle le Commandeur?

LE COMTE.

En eſt fort aiſe auſſi, Madame, mais vous vous intéreſſez prodigieuſement...

LA MARQUISE.

Oui ! tout ce qui regarde mes amis me touche ſenſiblement ; & cette affaire me tourmentoit à cauſe de vous ; ſi vous m'en aviez parlé plutôt, j'aurois pu vous y ſervir....

LE COMTE.

Madame, je ſuis très-ſenſible.... mais permettez-moi....

LA MARQUISE.

A-t-il en effet rendu quelque ſervice à l'état, le Vicomte ?

ROSAMBERT (*en riant.*)

Oui, Madame ! ſans lui, le Duc de *** n'avoit pas d'héritier : la maiſon s'éteignoit.

LA MARQUISE.

Mais si l'on récompense aussi magnifiquement tous ceux qui servent l'état de cette maniere, je ne m'étonne plus de l'embarras où est le trésor royal....

ROSAMBERT.

Très-bien, Madame ! cependant permettez....

LA MARQUISE.

Enfin, n'importe : si jamais pareille occasion se présente, employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

LE COMTE.

Madame, je vous rends grâce.... permettez qu'enfin je reprenne le récit de mon aventure.

LA MARQUISE.

Oh, si vous vous adressiez à d'au-

tres, je ne vous le pardonnerois pas, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Allons, voilà qui eſt dit : laiſſez-le donc finir ſon hiſtoire.

LE COMTE.

La Dame fort émue prodiguoit au jeune Adonis.....

LA MARQUISE.

Quelle migraine j'ai !

LE COMTE.

Prodiguoit au jeune Adonis....

LA MARQUISE, *tirant le Marquis à part & lui parlant à mi-voix.*

Monſieur, je vous le répete, il n'eſt pas décent de conter devant cette enfant.....

LE MARQUIS.

Bon, bon, elle en ſait plus qu'on

ne croit! la petite perſonne eſt futée! allez, je me connois en phyſionomie!

LE COMTE.

Monſieur le Marquis, je ne pourrai jamais finir ce récit, on m'interrompt à tout moment; mais je vais rentrer chez moi, & demain matin je vous enverrai tous les détails par écrit.

LA MARQUISE.

Bonne plaiſanterie!

LE COMTE, (*au Marquis.*)

Non, je vous l'enverrai, parole d'honneur, & je mettrai les lettres initiales de chaque nom.... à moins qu'on ne me laiſſe finir ce ſoir.

LE MARQUIS.

Hé bien, allons donc, finis.

LA

LA MARQUISE.

A la bonne heure, finiſſez; mais ſongez.....

LE COMTE.

La Dame fort émue, prodiguoit au jeune Adonis les confidences flatteuſes, les doux propos, les petits baiſers tendres..... c'étoit vraiment une ſcène à voir..... on ne peut la peindre..... mais on pourroit la jouer..... tenez, jouons-la.

LE MARQUIS.

Tu badines!

LA MARQUISE.

Quelle folie!

Mlle. DUPORTAIL.

Quelle idée!

LE COMTE.

Jouons-la ; Madame ſera la Dame en queſtion, moi je ſuis le pauvre amant baſſoué.... Ah ! c'eſt qu'il nous manquera une Comteſſe !.... (*à la Marquiſe.*) Mais Madame a des talens précieux, elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

LA MARQUISE, (*avec une colere contrainte.*)

Monſieur....

LE COMTE.

Je vous demande pardon, Madame, ce n'eſt qu'une ſuppoſition.

LE MARQUIS.

Mais ſans doute, il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE, (*d'une voix éteinte & les larmes aux yeux.*)

Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre, Monſieur.... mais c'eſt qu'il eſt bien cruel que je me plaigne depuis une heure d'être fort mal, ſans qu'on daigne y faire la moindre attention. (*Au Comte en tremblant.*) Peut-on, Monſieur, ſans vous offenſer, vous obſerver qu'il eſt tard, & que j'ai beſoin de repos.

LE COMTE, (*un peu touché.*)

Je ſerois déſolé de vous importuner, Madame.

LA MARQUISE.

Vous ne m'importunez pas, Monſieur; mais je vous répete que je ſuis malade, & fort malade.

LE MARQUIS.

Hé! mais, comment ferons-nous? où couchera Mademoiſelle Duportail?

LA MARQUISE, (*vivement.*)

En vérité, Monſieur, il ſemble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel!

Effrayé de la tournure que l'entretien venoit de prendre, je m'approchai du Comte : Charmante enfant, me dit-il tout bas, laiſſez-moi; tout ce que vous me direz, ne vaut pas ce que je ſuis curieux de ſavoir au juſte, & ce que je vais apprendre tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Il y a des apparences, Madame; mais cette enfant n'aura-t-elle pas peur toute ſeule?

LE COMTE, (*avec vivacité.*)

Pas plus que la derniere fois.

LE MARQUIS, (*brusquement en montrant la Marquise.*)

Mais la derniere fois elle a couché avec Madame!

LE COMTE.

Ah!

LA MARQUISE, (*troublée, balbutie.*)

Elle a couché dans mon appartement..... & moi....

LE MARQUIS.

Elle a couché dans votre lit, avec vous. Je le sais bien, puisque j'ai moi-même fermé les rideaux; ne vous en souvenez-vous pas?

(*La Marquise confondue ne répondit pas; le Marquis continua en affectant de parler bas.*)

Ne vous souvenez-vous pas que je suis venu dans la nuit?....

(*La Marquise porta la main à son front, jetta un cri de douleur & s'évanouit.*)

Je n'ai jamais pu découvrir si cet évanouissement étoit bien naturel ; mais je sais que, dès que le Marquis nous eut quittés pour aller, dans son appartement, chercher lui-même une eau qu'il disoit souveraine en pareil cas, la Marquise reprit ses sens, rassura promptement Justine & la Dutour accourues pour la secourir, leur ordonna de nous laisser, & que s'adressant au Comte : Monsieur, lui dit-elle, avez vous donc juré de me perdre ? — Non, Madame, j'ai voulu m'instruire de quelques détails que j'ignorois, vous prouver qu'on ne me joue pas impunément, & vous forcer de convenir que si je suis capable de me venger.... — De vous venger ? interrompit-elle : & de quoi ? — Je sais pourtant, continua-t-il,

maître de mon reſſentiment, ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant, Madame, vous voilà tranquille, à une condition cependant. Je ſens, ajouta-t-il, en nous regardant malignement, je ſens que je vais vous affliger tous deux ; vous vous étiez promis une nuit heureuſe, heureuſe autant que celle d'avant-hier ; mais vous, Monſieur, vous m'avez trop peu ménagé, pour que je m'intéreſſe au ſuccès de vos projets galans ; & vous, Madame, vous n'eſpérez pas, ſans doute, que miniſtre complaiſant de vos plaiſirs..... Moi, Monſieur ! s'écria-t-elle, je n'eſpere rien de vous ; mais je croyois auſſi n'en avoir rien à craindre : &, quelle que ſoit ma conduite, d'où vous viendroit donc, je vous en ſupplie, le droit que vous vous attribuez de l'éclairer ? — Roſambert ne répondit à cette queſtion

que par un ſourire amer ; que miniſtre complaiſant de vos plaiſirs, pourſuivit-il, je puiſſe voir, comme un mari..... Chargez-vous de choiſir l'épithete... je puiſſe voir M. de Faublas paſſer dans vos bras en ma préſence même. — M. de Faublas dans mes bras ! — Ou Mademoiſelle Duportail dans votre lit ! n'eſt-ce pas la même choſe ? Hé ! mais, Madame, je croyois que là-deſſus nous étions d'accord ? Croyez-moi, le tems eſt cher, ne le perdons pas à diſputer plus long-tems ſur les mots, compoſons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner ; que je la reconduiſe chez ſon pere tout-à-l'heure, à cette condition je me tais.

Le Marquis entra, tenant un flacon. Je ſuis très-ſenſible à vos ſoins, lui dit la Marquiſe ; mais vous voyez

que je ſuis un peu moins mal, je voudrois être tout-à-fait bien, afin de pouvoir garder Mademoiſelle Duportail. Comment! s'écria le Marquis. — Je ſuis toujours fort incommodée, il eſt impoſſible que cette chere enfant paſſe la nuit chez moi. — Hé bien, Madame, n'y a-t-il pas, comme vous le diſiez tout à l'heure, un appartement dans cet hôtel? — Oui, Monſieur; mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends; cette enfant auroit peur.... D'ailleurs, la laiſſer ainſi toute ſeule! .... je ne le ſouffrirai pas. — Elle ne ſera pas ſeule, Madame, ſa femme-de-chambre eſt ici. — Sa femme-de-chambre... ſa femme-de-chambre! .... Hé bien, Monſieur, puiſqu'il faut tout vous dire, Monſieur Duportail ne veut pas que Mademoiſelle ſa fille couche ici — Qui vous l'a dit, Madame? — Monſieur le Comte vient

de m'annoncer seulement tout-à-l'heure que M. Duportail l'a prié de passer ici pour lui ramener sa fille. — Pourquoi donc ne nous as-tu pas dit cela tout de suite, toi ? — Mais... répondit Rosambert en riant, c'est que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le souper. M. Duportail envoie chercher sa fille ! reprit le Marquis. Croit-il qu'elle est mal ici ? Pourquoi d'ailleurs te charger de cette commission ? il nous doit une visite & des remercîmens ; quand il seroit venu lui-même !.. je le verrai. Je veux savoir quelles raisons... Je le verrai.

Je fis une profonde révérence à la Marquise ; elle se leva & vint à moi pour m'embrasser. M. de Rosambert se jetta entre elle & moi : Madame, vous êtes si incommodée ! ne vous dérangez pas ; & la prenant doucement par le bras, il la força de s'asseoir ;

enſuite il prit ma main d'un air galant, & le Marquis ne vit, qu'avec le regret le plus vif, Mademoiſelle Duportail & la Dutour, s'éloigner dans la voiture du Comte.

Au détour de la premiere rue, M. de Roſambert ordonna à ſon cocher d'arrêter. Je connois ce viſage là, me dit-il, en regardant ma prétendue femme-de-chambre, je ne crois pas que le miniſtere de cette brave femme vous ſoit agréable chez M. de Faublas; ainſi nous nous diſpenſerons de la promener juſques-là. La Dutour deſcendit ſans répliquer un ſeul mot, & nous continuâmes notre route. Je fis remarquer au Comte que nous étions libres enfin; qu'il avoit trop abuſé de l'embarras de ma poſition, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de m'accorder une prompte ſatisfaction. Je ne vois ce ſoir que Mademoiſelle Duportail, me répondit-il;

demain, ſi le Chevalier de Faublas a quelque choſe à me dire, il me trouvera chez moi. Nous ferons enſemble un déjeûner de garçon; je dirai librement à mon ami ce que je penſe de ſa conduite, & s'il eſt raiſonnable, j'eſpere le convaincre ſans peine qu'il ne doit pas être ſi mécontent de la mienne. Cependant nous arrivâmes à la porte de l'hôtel: ce fut M. Perſon lui-même qui me l'ouvrit; il m'apprit que le Baron avoit attendu mon retour avec plus d'inquiétude que de colere, & que, déſeſpérant enfin de me revoir ce ſoir, il ne s'étoit couché qu'après avoir recommandé vingt fois à Jaſmin d'aller, dès qu'il ſeroit jour, me chercher au bal, ou chez le Marquis de B ***.

Je me retirai dans mon appartement, où rappellant à mon eſprit les divers événemens de cette journée ſi peu tranquille, je fus moins étonné d'avoir pu

la

la paſſer toute entiere ſans m'occuper de ma Sophie ; & comme pour réparer ce long oubli, je répétai vingt fois ſon nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la Marquiſe vint auſſi quelquefois ſur mes levres ; j'avoue que d'abord il me parut dur d'être réduit à pouſſer d'inutiles ſoupirs dans mon lit ſolitaire ; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le ſacrifice de mes plaiſirs, quelque involontaire qu'il eût été, & je m'endormis preſque conſolé du célibat, auquel la vengeance du Comte m'avoit condamné.

J'allai, dès qu'il fit jour, préſenter mes devoirs au Baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : Faublas, vous n'êtes plus un enfant, je vous laiſſe une honnête liberté j'eſpere que vous n'en abuſerez pas ; j'eſpere que vous ne paſſerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel ; ſongez que je ſuis

pere & que ſi mon fils m'aime, il doit craindre de m'inquiéter.

Je me hâtai de me rendre chez M. de Roſambert, qui déjà m'attendoit. Dès qu'il m'apperçut, il vint à moi en riant, & ſans me laiſſer le tems de dire un ſeul mot, il ſe jetta à mon col : que je vous embraſſe ! mon cher Faublas, votre aventure eſt délicieuſe, plus je m'en occupe, & plus elle m'amuſe. Je l'interrompis bruſquement : je ne ſuis pas venu pour recevoir vos complimens... Le Comte me pria d'un ton plus ſérieux de m'aſſeoir : vous pourriez, me dit-il m'en vouloir encore ! je vous reverrois dans les mêmes diſpoſitions ! allons donc, mon jeune ami, vous êtes fou. Quoi ! une ingrate beauté vous favoriſe & me délaiſſe : c'eſt moi qu'on ſacrifie ; c'eſt à vous qu'on m'immole, & vous vous fâchez ! Je ne punis que par une inquiétude

momentanée les galantes tromperies du couple adroit qui me joue, & c'eſt par le ſang de ſon ami, que M. de Faublas prétend venger les petites tribulations de Mademoiſelle Duportail ! Je vous jure que cela ne ſera pas. Mon cher Faublas, j'ai ſur vous l'avantage de ſix années d'expérience ; je ſais très-bien qu'à ſeize ans on ne connoît que ſa maîtreſſe & ſon épée ; mais à vingt-deux, un homme du monde ne ſe bat plus pour une femme.

Je donnai quelques ſignes d'étonnement qu'il remarqua. Croyez-vous au véritable amour ? ajouta-t-il auſſi-tôt, c'eſt encore une des illuſions de l'adoleſcence, je vous en avertis. Moi, je n'ai vu par-tout que la galanterie. Qu'eſt-ce d'ailleurs que votre aventure ? une bonne fortune, & rien de plus : & d'une hiſtoire comique, nous ferions une tragédie ! Nous nous égorgerions pour

une belle Dame qui me quitte aujourd'hui, & qui demain vous plantera-là. Ah, Chevalier, gardez votre courage pour une occaſion plus importante ; on ne peut déſormais ſoupçonner le mien ; il eſt trop vrai que le fatal concours des circonſtances nous force quelquefois à verſer le ſang d'un ami ; puiſſe l'honneur, l'inflexible honneur, ne vous réduire jamais à cette horrible extrémité !... Mon cher Faublas, j'avois à-peu-près votre âge, quand la Marquiſe de Roſambert, dont je ſuis le fils unique, achevoit ſa trente-troiſieme année; elle étoit ſi fraîche encore, qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans ; dans le monde on l'appelloit ma ſœur aînée. Avec les agrémens de la jeuneſſe, elle avoit conſervé ſes goûts, elle aimoit les aſſemblées nombreuſes & les plaiſirs bruyans. Une nuit que je l'avois conduite au bal de

l'Opéra, on l'y insulta publiquement. J'accourus aux cris de la Marquise, qui venoit d'ôter son masque : déjà l'insolent inconnu l'avoit supplié d'excuser sa mépriſe, & se perdoit dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de se démasquer ; je reconnus le jeune Saint-Clair, Saint-Clair, compagnon de mon enfance, & de tous mes amis le plus cher : *Je ne croyois pas que ce fût la Marquise de Rosambert!* Voilà tout ce qu'il me dit, c'étoit beaucoup sans doute... hélas! un murmure général nous fit comprendre que ce n'étoit pas assez : l'honneur vouloit du sang ; nous nous battîmes. Saint-Clair succomba, je tombai sans connoissance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de six semaines, une horrible fievre brûla mon sang & troubla ma raison. Dans mon délire affreux, je ne voyois que Saint-Clair, sa plaie saignoit sous mes yeux,

les convulsions de la mort agitoient ses membres tremblans, & cependant il me regardoit d'un air attendri, d'une voix éteinte il m'adressoit de touchans adieux ; dans ses derniers momens il ne paroissoit sensible qu'à la douleur de quitter le barbare qui venoit de l'immoler. Long-tems cette affreuse image me poursuivit, long-tems on trembla pour ma vie ; enfin la nature secondée des efforts de l'art, opéra ma guérison ? mais je recouvrai ma raison sans perdre mes remords. Le tems qui console de tout, a séché mes pleurs ; mais jamais, jamais le souvenir de cet affreux combat ne s'effacera de ma mémoire... Chevalier, je ne me verrois qu'avec peine obligé de me battre avec un inconnu, jugez si j'irai, sans raison, exposer ma vie pour menacer la vôtre... Ah ! si jamais l'inflexible honneur nous y forçoit, mon

cher Faublas, je vous le jure, votre victoire ne ſeroit ni pénible, ni glorieuſe; j'ai trop éprouvé qu'en pareil cas, celui qui meurt n'eſt pas le plus malheureux.

Roſambert me tendit les bras, je l'embraſſai de bon cœur, ſon trouble ſe diſſipa peu-à-peu : Déjeûnons, me dit-il; & reprenant ſa premiere gaieté : Vous veniez me faire une querelle, ingrat, quand vous me devez mille remercîmens. — Mille remercîmens. — Sans doute, n'eſt-ce pas moi qui vous ai fait connoître la Marquiſe? Il eſt vrai que je ne prévoyois pas le malin tour qu'on me joueroit : j'aurois pu preſſentir une infidélité; mais deviner qu'elle auroit lieu ſi promptement, avec des circonſtances ſi ſingulières! (il ſe mit à rire.) Oh, mais plus j'y penſe, plus je crois devoir vous féliciter. Elle eſt délicieuſe, votre aventure! & puis vous

entrez dans le monde par la belle porte ! la Marquiſe eſt jeune, belle, pleine d'eſprit ! conſidérée à la ville, bien venue à la Cour, intriguante en diable, elle jouit d'un crédit immenſe, & ſert ſes amis chaudement. Je témoignai au Comte que je n'emploierois jamais de tels moyens pour aller à la fortune. Et vous avez tort, me répondit-il : combien de gens d'un vrai mérite ne ſe ſont pourtant avancés que par-là ; mais laiſſons cela, ne me donnerez-vous pas quelques détails ſur cette nuit joyeuſe de laquelle vous vous étiez bien trouvé ſans doute, puiſque, ſans moi, vous auriez fait le lendemain ?

Je ne me fis pas preſſer : Ah, la ruſée Marquiſe, s'écria le Comte, après m'avoir entendu, ah, la fine Dame, comme elle a filé ſon bonheur ! & ſon honnête époux, le cher Marquis, le plus doux, le plus crédule,

le plus complaisant des commodes maris, dont la France abonde ! en vérité, il me feroit croire que certains hommes ont été mis dans ce bas monde tout exprès, pour servir à l'amusement de leur prochain. Mais sa femme ! sa femme !.... — Est très-aimable. — Je le sais bien, je le savois même avant vous ; & nous nous serions coupé la gorge à cause d'elle ! Ah ! — Je conviens, Rosambert, que nous aurions mal fait. — Très-mal fait, & puis c'est qu'une telle incartade auroit été d'un exemple fort dangereux. — Comment ? — Tenez, Faublas, dans le cercle borné de chacune des sociétés particulieres qui composent ce que la bonne compagnie appelle le *Monde*, il y a nombre d'intrigues qui se croisent, une foule d'intérêts qui se contrarient. Tel est le mari de celle-ci, qui est l'amant de celle-là ; tel est aujourd'hui sacrifié,

qui demain vous immole : les hommes ſont entreprenans, ils attaquent ſans ceſſe ; les femmes ſont foibles, elles cedent toujours. Il réſulte de là, que le célibat devient un état fort doux, que le joug du mariage paroît moins inſupportable, la jeuneſſe s'amuſe, l'état ſe peuple, & tout le monde eſt content. Hé bien, ſi la jalouſie alloit répandre aujourd'hui ſon noir poiſon, ſi les maris qu'on attrape s'armoient pour réparer l'honneur de leurs fragiles moitiés, ſi les amans qu'on délaiſſe s'égorgeoient pour ſe diſputer un cœur volage, vous verriez une déſolation générale ; la ville & la Cour deviendroient un vaſte champ de carnage. Combien de femmes crues ſages ſeroient tout-à-coup veuves ! que de beaux enfans, réputés légitimes, pleureroient leurs peres ! que de charmans bâtards végéteroient abandonnés ! la génération

préſente paſſeroit après avoir fait, mais avant d'avoir élevé ſa poſtérité. — Quel tableau vous faites! Roſambert, vous peignez la galanterie; mais l'amour tendre & reſpectueux... — N'exiſte plus; il ennuyoit les femmes! les femmes l'ont tué. — Vous n'eſtimez donc gueres les femmes? — Moi! je les aime... comme elles veulent être aimées. Ah, lui répliquai-je, avec la plus grande vivacité, je vous pardonne vos blaſphêmes, vous ne connoiſſez pas ma Sophie! Il me demanda l'explication de ces derniers mots; mais je la lui refuſai avec cette diſcrétion qui, ſur-tout dans ſa naiſſance, accompagne le véritable amour.

Cependant nous déjeûnions comme on dîne, le vin de Champagne n'étoit pas épargné, & l'on ſait que Bacchus eſt le pere de la gaieté. Il me parut que le Comte, s'il eſtimoit peu les

femmes, les aimoit beaucoup, & ſe plaiſoit à parler d'elles. Plein du ſyſtême qu'il ſoutenoit, il l'appuyoit du ſcandaleux récit des anecdotes galantes du jour. Roſambert m'embarraſſoit ſans me perſuader, à chaque exemple qu'il me donnoit, je répondois toujours qu'une exception, loin de détruire la regle, la prouvoit. Mais vous ne ſavez donc pas, me dit-il avec chaleur, vous ne ſavez donc pas à quel point la bonne moitié des individus de ce ſexe tant honoré, porte chaque jour l'entier oubli de cette modeſtie naturelle, de cette pudeur innée que vous lui ſuppoſez. Il ſe leva avec vivacité & riant de toutes ſes forces : parbleu ! tenez... vous n'avez pas diſpoſé de votre journée ?... venez avec moi, venez.... je vais de ce pas, vous préſenter à une belle Dame.... nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres... elles

elles ſont jolies ; vous ſerez le maître de les eſtimer toutes, & tant qu'il vous plaira.

Tous deux, en pointe de vin, nous montâmes dans un honnête fiacre, qui s'arrêta devant une maiſon d'aſſez belle apparence ; mais les airs cavaliers de la Maîtreſſe du logis, le ton leſte dont le Comte la traitoit, l'accueil non moins leſte dont elle m'honora, tout me fit ſoupçonner que j'étois engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu, quand la brave dame, de qui le Comte paroiſſoit très-connu, & qui vouloit, diſoit-elle poliment, me déniaiſer, m'eut montré toutes les curioſités de ſa maiſon.

M. de Roſambert, prenoit la peine de m'expliquer tout, lui-même : voilà, me dit-il, le cabinet de bain, c'eſt ici que ſe blanchiſſent & ſe parfument les gentilles recrues que la ville & les

campagnes fourniſſent journellement à cette active entremetteuſe. Dans cette armoire vous voyez pluſieurs flacons d'une eau très-aſtringente dont le grand mérite eſt de réparer toute eſpece de brêche faite à ce que les vierges appellent leur vertu. Beaucoup de Demoiſelles bien nées s'en ſervent diſcrétement, & vont enſuite, la première nuit des noces, offrir au mortel heureux qui les épouſe, un honneur tout neuf. A côté, remarquez *l'eſſence à l'uſage des monſtres*, elle produit un effet tout contraire, auſſi ne s'en ſert-on jamais! hélas, il eſt paſſé le tems des miniatures! & dans tout Paris, je gage, on ne trouveroit plus une ſeule petite femme qui eût beſoin de cette eau là. En revanche, ſi celle que vous voyez dans ces flacons plus grands eſt auſſi bonne qu'on le prétend, il s'en fera bientôt une prodigieuſe conſommation; vous ver-

rez accourir chez le docteur *Guibert de Préval*, une foule de clercs de Procureurs, quelques Robins, beaucoup de grands Seigneurs, une partie de nos Militaires, & preſque tous nos Abbés ; c'eſt *le fameux ſpécifique.*

Vous ſavez, Faublas, ce que c'eſt qu'un cabinet de toilette ; celui-ci n'a rien de remarquable : paſſons.

C'eſt ici la ſalle de bal, on n'y danſe pas, mais on s'y déguiſe. Vous prenez cela pour une armoire ? c'eſt une porte de communication, elle rend dans une maiſon qui a ſon entrée dans une autre rue. Une femme de qualité a-t-elle de ſecrets beſoins qu'elle ſoit preſſée de ſatisfaire ? Elle entre par-là, ſe déguiſe en ſuivante, montre ſes appas ſous la bure, & reçoit les vigoureux embraſſemens d'un ruſtre groſſier déguiſé en prélat, ou d'un gros prélat ſi naturellement traveſti qu'on

le prend pour un ruſtre : ainſi l'on ſe rend mutuellement ſervice, & comme perſonne ne ſe reconnoit, on n'a d'obligation à perſonne.

Maintenant entrons dans *l'infirmerie* ; que le mot ne vous alarme pas. Ouvrez, ſi bon vous ſemble, ces brochures licencieuſes, conſidérez ces peintures obſcenes : elles furent miſes ici pour rallumer l'imagination de ces vieux débauchés que la mort a frappés d'avance dans l'endroit le plus ſenſible ; & c'eſt encore avec ces petits faiſceaux de genêt parfumés qu'on les reſſuſcite. Vous concevez qu'un pareil moyen ſeroit trop violent pour le beau ſexe, auſſi lui a-t-on réſervé ces paſtilles : elles ſont tellement irritantes, qu'une femme qui en a mangé, prend d'abord ce qu'on appelle la rage d'amour. Au reſte, on ne les emploie ordinairement que contre quelques jolies vil-

lageoiſes, froides par tempérament, & vertueuſes de bonne foi. Nos honnêtes femmes qui ont du monde & de l'éducation, ne réſiſtent jamais aſſez pour qu'on ſoit réduit à les attaquer avec ces armes-là.

Venez, venez, approchez-vous; parmi les plantes curieuſes du Jardin du Roi, n'avez-vous pas remarqué celle-ci? c'eſt cela que bien de pauvres filles ont appellée leur conſolateur. Vous n'imaginez pas à combien de dévotes Madame en a fourni.

Cette derniere piece ſe nomme le ſallon de Vulcain. Il n'y a rien de remarquable que cet infernal fauteuil. Une malheureuſe qu'on y jette, s'y trouve renverſée ſur le dos, ſes bras reſtent ouverts, ſes jambes s'écartent moliement: on la viole, ſans qu'elle puiſſe oppoſer la moindre réſiſtance. Vous frémiſſez, Faublas, & pour cette

fois vous avez raison. Je suis jeune, ardent, libertin, peu scrupuleux, si vous voulez ; mais en vérité je crois que je ne pourrois jamais me résoudre à asseoir de force une pauvre vierge dans ce fauteuil-là.

Le Comte ajouta : si nous étions venus plutôt, on nous auroit donné deux petites Bourgeoises, mais faute de mieux, voyons le serrail. C'étoit ainsi qu'il appelloit la salle où se trouvoient rassemblées beaucoup de Nymphes, qui toutes passèrent devant nous, en briguant l'honneur du mouchoir. Rosambert prit la plus jolie, j'eus la singuliere fantaisie de choisir la plus laide.

En attendant, me dit le Comte ; qu'on ait servi le dîner que j'ai demandé, nous pouvons, chacun de notre côté, commencer avec notre belle un bout de conversation ; à table nous forme-

rons la partie quarrée. Né curieux, je me ſentis l'envie d'examiner un peu en détail la Nymphe que je m'étois choiſie ; il me parut important de ſavoir, quelle différence il y avoit entre une belle Marquiſe & une laide Courtiſanne. Le ſujet étoit peu digne de mon attention : la recherche m'amuſa d'abord uniquement par les objets de comparaiſon qu'elle m'offrit ; inſenſiblement j'y pris feu, & machinalement je ſongeai à pouſſer l'examen, auſſi loin qu'il pouvoit aller. La Nymphe s'apperçut de mes heureuſes diſpoſitions ; & ne me laiſſant pas le tems de réfléchir davantage, elle m'invita à tenter l'attaque, & ſe prépara fiérement à la ſoutenir ; mais tout-à-coup, ſans que jeuſſe beſoin d'expliquer mes intentions pacifiques, la guerriere expérimentée vit qu'il n'y auroit pas entre nous la plus légere eſcarmouche. Elle ſe releva non-

chalamment, & me regardant avec attention : tant mieux, dit-elle, ç'auroit été dommage ! Il eſt impoſſible de ſe figurer combien je fus frappé du ſens très-clair que préſentoient ces mots : ç'auroit été dommage ! Je n'examinai pas ce que Roſambert deviendroit, je m'enfuis de cette infâme maiſon, en jurant que je n'y retournerois de ma vie.

Le Comte étoit chez moi le lendemain à dix heures du matin ; il venoit ſavoir quelle terreur panique m'avoit ſaiſi, & m'aſſura que mon aventure s'étant répandue dans cette maiſon, avoit ſinguliérement diverti tous ceux qui s'y trouvoient. — Quoi ! Roſambert, cette fille me dit : ç'auroit été dommage, & vous appellez ma terreur, une terreur panique. — Oh, cela eſt différent ! la Nymphe a un peu tronqué l'aventure.... elle ſe gardoit bien de nous apprendre... le ç'auroit été dom-

mage change entiérement l'hiſtoire... Il eſt d'un bon genre, le ç'auroit été dommage !.... Hé bien, Faublas, cette femme qui vous félicite froidement d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitoit à courir, l'eſtimez-vous ? — Vous me faites-là une plaiſante queſtion, Roſambert ; hé ! que pourriez-vous conclure de ma réponſe, contre ſon ſexe en général ? — Vous eſquivez ! mon ami, vous êtes donc incorrigible ? Hé bien, eſtimez, eſtimez, puiſque vous le voulez abſolument ; moi, je vais me coucher. — Comment ! vous coucher ? d'où venez-vous donc ! — Que voulez-vous ! dans le monde il faut s'amuſer de tout. J'ai trouvé là le Commandeur de ***, le petit Chevalier de M***, l'Abbé de D***, nous avons fait toute la ſoirée & toute la nuit un vacarme ! une orgie ! cela étoit délicieux ! mais je vais me coucher.

Dans ce ſiecle de lumiere & de philoſophie, la férocité des courages s'eſt beaucoup adoucie. Combien l'heureuſe révolution qui s'eſt faite à cet égard dans les eſprits, a déjà épargné de ſang à la Nation, & de larmes aux pères de famille! Quant aux femmes, il paroît en effet que le Comte ne les eſtime point; ſi ce n'eſt que par air & à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui, qu'il affecte pour elles ce profond mépris, que peut-être il n'a pas, je le plains; je le plains davantage, s'il n'a jamais connu que des femmes méſeſtimables. Faublas, croyez-en mon expérience, plus longue que celle du Comte, qui croit à vingt-deux ans avoir beaucoup vu; croyez-en mon jugement plus exercé, mes obſervations plus réfléchies; ſi l'on rencontre dans le monde quelques femmes ſans pudeur, on y voit beaucoup

plus de jeunes gens ſans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits Meſſieurs-là : il exiſte des femmes dont les chaſtes attraits doivent inſpirer l'amour tendre & pur, dont le cœur délicat eſt fait pour le ſentir, qui s'attirent nos hommages par leur caractere aimable, & nos reſpects par leurs douces vertus. On rencontre moins rarement qu'on ne le dit, des amantes généreuſes, des épouſes ſages, d'excellentes meres de familles : il y en a mon ami, qui verſeroient leur ſang pour le bonheur de leurs maris & de leurs enfans ; j'en ai connu, qui réuniſſant aux paiſibles vertus de leur ſexe, les vertus plus mâles du nôtre, ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement, les leçons difficiles d'un courage infatigable & d'une patience à toute épreuve. Votre Marquiſe n'eſt

point une héroïne, ajouta-t-il en souriant, c'est une femme bien jeune, bien imprudente.... Mon ami, ayez plus de raison qu'elle, terminez cette aventure dangereuse; quelque soit la crédulité du mari, il ne faut qu'un événement imprévu pour la détruire : promettez-moi de ne plus retourner chez Madame de B***. J'hésitois. M. Duportail me pressa; d'ailleurs, en faisant l'éloge des femmes, il m'avoit rappellé ma Sophie : je finis par promettre tout ce qu'il voulut. Maintenant, me dit-il, j'ai des secrets importans à vous révéler; quand vous m'aurez entendu, vous sentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable discrétion.

Fin du Tome premier.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME DEUXIEME.

Seconde édition, revue, corrigée & augmentée.

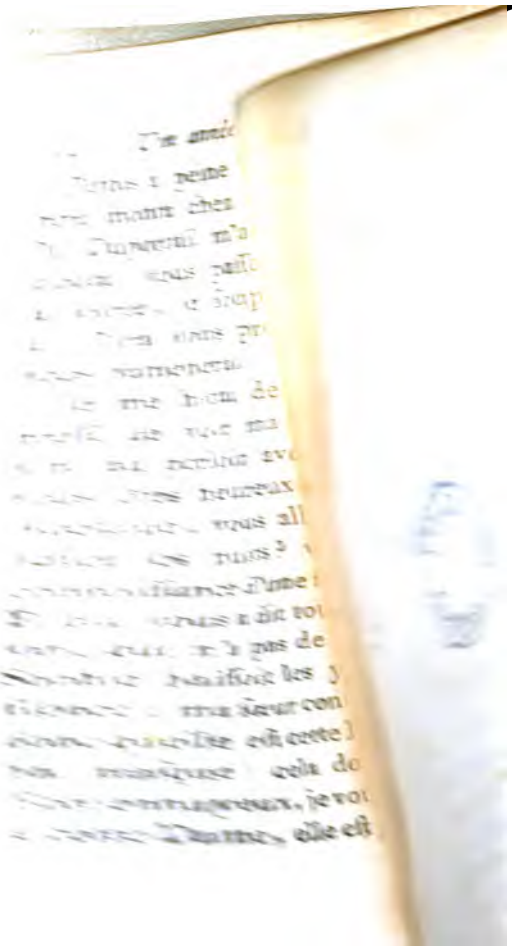
A LONDRES;

Et se trouve à Paris,

Chez Bailly, Libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la barrière des Sergents.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.



ANNÉE
A VIE
EVALIER
AUBLAS.

re offre un exemple
ciſſitudes de la fortu-
ement très-commode,
auſſi très-dangereux,
nom à ſouteuir, &
conſerver. Unique
mille illuſtre, dont
ans la nuit des tems,

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Mon Hiſtoire offre un exemple effrayant des viciſſitudes de la fortune. Il eſt ordinairement très-commode, mais quelquefois auſſi très-dangereux, d'avoir un ancien nom à ſoutenir, & de grands biens à conſerver. Unique rejetton d'une famille illuſtre, dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems,

je devrois occuper dans mon pays les premieres charges de l'Etat, & je me vois condamné à languir à jamais ſous un ciel étranger, dans une oiſive obſcurité. Le nom des Lovzinski eſt honorablement inſcrit dans les faſtes de la Pologne, & ce nom va périr en moi! Je ſais que l'auſtere philoſophie rejette ou mépriſe les titres vains & les richeſſes corruptrices; peut-être me conſolerois-je, ſi je n'avois perdu que cela; mais, mon jeune ami, je pleure une épouſe adorée, je cherche une fille chérie, & je ne reverrai jamais ma patrie! Quel courage aſſez endurci pourrois-je oppoſer à de pareilles douleurs?

Mon pere Lovzinski, encore plus diſtingué par ſes vertus que par ſon rang, jouiſſoit à la Cour de cette conſidération, qui ſuit toujours la faveur du Prince, & que le mérite perſonnel obtient quelquefois. Il donnoit à l'édu-

cation de mes deux ſœurs, l'attention d'un pere tendre ; il s'occupoit ſurtout de la mienne, avec le zele d'un vieux Gentilhomme jaloux de l'honneur de ſa maiſon, dont j'étois l'unique eſpoir ; avec l'activité d'un bon citoyen qui ne deſiroit rien tant que de laiſſer à l'Etat un ſucceſſeur digne de lui.

Je faiſois mes exercices à Varſovie ; là ſe diſtinguoit entre nous, par les qualités les plus aimables, le jeune M. de P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce & noble, il joignoit les agrémens d'un eſprit heureuſement cultivé ; l'adreſſe peu commune qu'il déployoit dans nos jeux guerriers, la modeſtie plus rare avec laquelle il paroiſſoit vouloir cacher ſon mérite à ſes propres yeux, pour exalter le mérite moins recommandable de ſes rivaux preſque toujours vaincus ; l'urbanité

de ſes mœurs, la douceur de ſon caractere, fixoient l'attention, commandoient l'eſtime & le rendoient cher à cette brillante jeuneſſe qui partageoit nos travaux & nos plaiſirs. Dire que ce fut la reſſemblance des caracteres & la ſympathie des humeurs qui commencerent ma liaiſon avec M. de P***, ce ſeroit me louer beaucoup ; quoi qu'il en ſoit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il eſt heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, & l'ambition qui ſacrifie tout aux idées de fortune & de gloire dont elle eſt poſſédée, & l'amour dont le pouvoir ſuprême abſorbe & concentre toutes nos facultés ſur un ſeul objet ; cet âge des plaiſirs innocens & de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, ſuit librement les impulſions de ſa ſenſibilité naiſſante, & ſe donne ſans

partage à l'objet de ſes affections déſintéreſſées. Alors, mon cher Faublas, alors l'amitié n'eſt pas un vain nom. Confident de tous les ſecrets de Monſieur de P***, je n'entreprenois rien dont je ne l'inſtruiſiſſe d'abord, ſes conſeils régloient ma conduite, les miens déterminoient ſes réſolutions, & par cette douce réciprocité, notre adoleſcence n'avoit point de plaiſirs qui ne fuſſent partagés, point de peines qui ne ſe trouvaſſent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal, où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varſovie, me fit ſes tendres adieux. Nous nous promîmes de nous conſerver, dans tous les tems, ce vif attachement qui avoit fait le bonheur de notre adoleſcence; je jurai témérairement que les paſſions d'un autre âge ne l'altéreroient jamais. Quel vuide immenſe laiſſa dans mon cœur

de ſes mœurs, la douceur de ſon caractere, fixoient l'attention, commandoient l'eſtime & le rendoient cher à cette brillante jeuneſſe qui partageoit nos travaux & nos plaiſirs. Dire que ce fut la reſſemblance des caracteres & la ſympathie des humeurs qui commencerent ma liaiſon avec M. de P***, ce ſeroit me louer beaucoup ; quoi qu'il en ſoit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il eſt heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, & l'ambition qui ſacrifie tout aux idées de fortune & de gloire dont elle eſt poſſédée, & l'amour dont le pouvoir ſuprême abſorbe & concentre toutes nos facultés ſur un ſeul objet ; cet âge des plaiſirs innocens & de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, ſuit librement les impulſions de ſa ſenſibilité naiſſante, & ſe donne ſans

partage à l'objet de ſes affections déſintéreſſées. Alors, mon cher Faublas, alors l'amitié n'eſt pas un vain nom. Confident de tous les ſecrets de Monſieur de P***, je n'entreprenois rien dont je ne l'inſtruiſiſſe d'abord, ſes conſeils régloient ma conduite, les miens déterminoient ſes réſolutions, & par cette douce réciprocité, notre adoleſcence n'avoit point de plaiſirs qui ne fuſſent partagés, point de peines qui ne ſe trouvaſſent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal, où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varſovie, me fit ſes tendres adieux. Nous nous promîmes de nous conſerver, dans tous les tems, ce vif attachement qui avoit fait le bonheur de notre adoleſcence; je jurai témérairement que les paſſions d'un autre âge ne l'altéreroient jamais. Quel vuide immenſe laiſſa dans mon cœur

Héros à qui Rome idolâtre & reconnoiſſante éleva des autels, Pulauski eût ſacrifié tous ſes biens à la proſpérité de ſon pays, il eût verſé juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour ſa défenſe, il eût même immolé ſa fille unique, ſa chere Lodoiska.

Lodoiska! qu'elle étoit belle! que je l'aimai! ſon nom chéri eſt toujours ſur mes levres, ſon image adorée vit encore dans mon cœur.

Mon ami, dès que je l'eus vue, je ne vis plus qu'elle, j'abandonnai mes études, l'amitié fut entiérement oubiée, je conſacrai tous mes momens à Lodoiska. Mon pere & le ſien n'avoient pu long-tems ignorer mon amour; ils ne m'en parloient pas, ils l'approuvoient donc? Cette idée me parut aſſez fondée pour que je me livraſſe ſans inquiétude au doux penchant qui m'entrainoit; je pris mes meſures de

maniere que je voyois preſque tous les jours Lodoiska, ou chez elle, ou chez mes ſœurs qu'elle aimoit beaucoup; deux années ſe paſſerent ainſi.

Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart, & me dit : Ton pere & moi nous avions fondé ſur toi de grandes eſpérances, que ta conduite avoit d'abord juſtifiées : je t'ai vu long-tems employer ta jeuneſſe à des travaux auſſi honorables qu'utiles. Aujourd'hui.... (il vit que j'allois l'interrompre, & m'en empêcha.) Que vas-tu me dire? crois tu m'apprendre quelque choſe que j'ignore? crois-tu que j'avois beſoin d'être chaque jour témoin de tes tranſports, pour ſentir combien ma Lodoiska mérite d'être aimée? C'eſt parce que je ſais auſſi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme, apprends qu'il ne ſuffit pas que des foibleſſes

ſoient légitimes pour être excuſées ; que celles d'un bon Citoyen doivent tourner toutes au profit de ſa patrie ; que l'amour, l'amour même ne ſeroit, comme toutes les viles paſſions, que mépriſable ou dangereux, s'il n'offroit aux cœurs généreux, un motif de plus qui les excite puiſſamment à l'honneur. Ecoute : notre Monarque valétudinaire ſemble toucher à ſa fin ; ſa ſanté chaque jour plus chancelante, a réveillé l'ambition de nos voiſins ; ils ſe préparent ſans doute à ſemer parmi nous les diviſions, ils comptent, en forçant nos ſuffrages, nous donner un Roi de leur choix. Des troupes étrangeres ont oſé ſe montrer ſur les frontieres de la Pologne : déjà deux mille Gentilshommes ſe raſſemblent pour réprimer leur inſolente audace ; va te joindre à cette brave jeuneſſe, va, & ſur-tout à la fin de la campagne, re-

viens couvert du ſang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

Je n'héſitai pas un moment; mon pere approuva mes réſolutions; mais il ne parut conſentir qu'avec peine à mon départ précipité, il me tint long-tems preſſé contre ſon ſein, une tendre ſollicitude étoit peinte dans ſes regards; il ne m'adreſſa que de triſtes adieux, le trouble de ſon cœur paſſa dans le mien, nos pleurs ſe confondirent ſur ſon viſage vénérable. Pulauski, préſent à cette ſcene touchante, nous reprocha ſtoïquement ce qu'il appelloit une foibleſſe. Seche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoiska; ce n'eſt qu'à de foibles amans qui ſe ſéparent pour ſix mois qu'il convient d'en répandre. Il inſtruiſit ſa fille en ma préſence même, & de mon départ & des motifs qui me déterminoient. Lo-

doiska pâlit, ſoupira, regarda ſon pere en rougiſſant, & m'aſſura d'une voix tremblante, que ſes vœux hâteroient mon retour, & que ſon bonheur étoit dans mes mains. Encouragé de cette ſorte, quels dangers pouvois-je craindre? Je partis; mais dans le cours de cette campagne, il ne ſe paſſa rien qui mérite d'être rapporté; les ennemis, auſſi ſoigneux que nous d'éviter une action qui eût pu produire entre les deux nations une guerre ouverte, ſe contenterent de nous fatiguer par des marches fréquentes: nous nous bornâmes à les ſuivre & à les obſerver; ils nous rencontroient par-tout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaiſe ſaiſon, ils parurent ſe retirer chez eux pour y prendre leurs quartiers d'hiver, & notre petite armée, preſque toute compoſée de gentilshommes, ſe ſépara.

Je

Je revenois à Varſovie, plein d'impatience & de joie; je croyois que l'hymen & l'amour alloient me donner Lodoiska..... hélas! je n'avois plus de pere! J'appris en entrant dans la Capitale, que la veille même, Lovzinski étoit mort d'une apoplexie. Ainſi, je n'eus pas même la douloureuſe conſolation de recevoir les derniers ſoupirs du plus tendre des peres; je ne pus que me trainer ſur ſa tombe que j'arroſai de mes pleurs.

Ce n'eſt point, me dit Pulauski, peu touché de ma douleur profonde; ce n'eſt point par des larmes ſtériles, qu'on honore la mémoire d'un pere tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros citoyen qui l'auroit utilement ſervie dans la circonſtance critique à laquelle nous touchons. Epuiſé par une maladie longue, notre Monarque n'a pas quinze jours à vivre,

& du choix de ſon ſucceſſeur, dépendent le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton pere te tranſmet, le plus beau ſans doute eſt celui d'aſſiſter aux Etats, où tu vas le repréſenter ; c'eſt là qu'il doit revivre en toi ; c'eſt là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne conſiſte qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un ſoldat n'eſt qu'une vertu commune ; mais ceux-là ne ſont pas des hommes ordinaires, qui, conſervant dans les occaſions preſſantes un courage tranquille, & déployant une activité pénétrante, découvrent les projets du Puiſſant qui cabale, déconcertent les ſourdes intrigues, affrontent les factions hardies ; qui toujours fermes, incorruptibles & juſtes, ne donnent leur ſuffrage qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne conſiderent que le bien de leur pays ; que l'or & les pro-

meſſes ne peuvent ſéduire, que les prieres ne ſauroient fléchir, que les menaces n'étonnent pas. Voilà les vertus qui diſtinguoient ton pere, voilà l'héritage vraiment précieux que tu dois t'empreſſer à recueillir. Le jour où nos Etats s'aſſemblent pour l'élection d'un Roi, eſt l'époque certaine à laquelle ſe manifeſtent les prétentions de pluſieurs concitoyens, plus occupés de leur intérêt perſonnel, que jaloux de la proſpérité de leur patrie, & les deſſeins pernicieux des puiſſances voiſines, dont la cruelle politique détruit nos forces en les diviſant. Mon ami, je me trompe, où le moment fatal approche, qui va fixer à jamais les deſtins de mon pays menacés; ſes ennemis conſpirent ſa ruine, ils ont préparé dans le ſilence une révolution qu'ils ne conſommeront pas, tant que mon bras pourra ſoutenir une épée. Veuille le Dieu protecteur de mon

pays, lui épargner les horreurs d'une guerre civile ! Mais cette extrémité, quelque affreuse qu'elle soit, deviendra peut-être nécessaire ; je me flatte qu'au moins ce ne sera qu'une crise violente, après laquelle cet Etat régénéré reprendra son antique splendeur. Tu seconderas mes efforts, Lovzinski, les foibles intérêts de l'amour doivent tous disparoître devant des intérêts plus sacrés : je ne puis te donner ma fille dans ces momens de deuil, où la patrie est en danger ; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoiska.

Pulauski ne parla pas en vain, je sentis quels devoirs plus essentiels j'avois désormais à remplir ; mais les soins importans dont je m'occupois, n'offrirent à ma douleur que d'insuffisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir : la tristesse de mes sœurs, leur amitié com-

patiſſante, les careſſes plus réſervées, mais non moins douces de mon amante, firent ſur mon cœur ému, plus d'impreſſion que les conſeils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoiska vivement touchée de ma perte irréparable, auſſi affligée que moi des événemens cruels qui différoient notre union; & mes chagrins ainſi partagés, ſe trouverent ſenſiblement adoucis.

Cependant le Roi mourut, & la diete fut convoquée. Le jour même qu'elle devoit s'ouvrir, à l'inſtant où j'allois m'y rendre, un inconnu ſe préſente dans mon Palais, & demande à me parler ſans témoins. Dès que mes gens ſe ſont retirés, il entre avec précipitation, ſe jette dans mes bras, & m'embraſſe tendrement. C'étois M. de P***; dix années écoulées depuis notre ſéparation ne l'avoient pas tellement changé, que je ne puſſe le re-

connoître ; je lui témoignai la ſurpriſe & la joie que me cauſoit ſon retour inattendu. Vous ſerez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en ſaurez la cauſe. J'arrive à l'inſtant & vais me rendre à l'aſſemblée des Etats ; eſt-ce trop préſumer de votre amitié, que de compter ſur votre voix ? — Sur ma voix ! & pour qui ? — Pour moi, mon ami. Il vit mon étonnement : Oui, pour moi, continua-t-il avec vivacité ; il n'eſt pas tems de vous raconter quelle heureuſe révolution s'eſt faite dans ma fortune & me permet de nourrir de ſi hautes eſpérances ; qu'il vous ſuffiſe maintenant de ſavoir, que du moins mon ambition eſt juſtifiée par le plus grand nombre des ſuffrages, & qu'en vain deux foibles rivaux ſe préparent à me diſputer la Couronne à laquelle je prétends. Lovzinski, pourſuivit-il, en m'embraſſant encore, ſi vous n'étiez

pas mon ami, ſi je vous eſtimois moins, peut-être m'efforcerois-je de vous éblouir par de grandes promeſſes, peut-être vous montrerois-je quelle faveur vous attend, que d'honorables diſtinctions vous ſont réſervées, quelle noble & vaſte carriere va déſormais vous être ouverte; mais je n'ai pas beſoin de vous ſéduire, & je vais vous perſuader. Je le vois avec douleur, & vous le ſavez comme moi; depuis pluſieurs années notre Pologne affoiblie ne doit ſon ſalut qu'à la méſintelligence des trois puiſſances qui l'environnent, & le deſir de s'enrichir de nos dépouilles, peut réunir en un moment nos ennemis diviſés. Empêchons, s'il ſe peut, ce triumvirat funeſte, dont le démembrement de nos provinces deviendroit l'infaillible ſuite. Sans doute, en des tems plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des

Elections ; il faut aujourd'hui céder à la néceſſité qui nous preſſe. La Ruſſie protégera néceſſairement un Roi qui ſera ſon ouvrage : en recevant celui qu'elle a choiſi, vous prévenez la triple alliance qui rendroit notre perte inévitable, & vous vous aſſurez un allié puiſſant que nous oppoſerons, avec ſuccès, aux deux ennemis qui nous reſtent. Voilà les raiſons qui m'ont déterminé ; je n'abandonne une partie de nos droits que pour conſerver nos droits les plus précieux ; je ne veux monter ſur un trône chancelant, que pour l'affermir par une ſaine politique ; je n'altere enfin la conſtitution de cet Etat que pour ſauver l'Etat entier.

Nous nous rendîmes à la Diete, j'y votai pour M. de P***, il obtint en effet le plus grand nombre des ſuffrages ; mais Pulauski, Zaremba & quelques autres ſe déclarerent pour le prince C**;

on ne put rien décider, dans le tumulte de cette premiere assemblée.

Quand nous en sortîmes, M. de P*** revint à moi, il m'invita à le suivre dans le palais que des Emissaires secrets lui avoient déjà préparé dans la Capitale (1). Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures; alors se renouvellerent entre nous les protestations d'une amité toujours durable; alors j'instruisis M. de P*** de mes liaisons intimes avec Pulauski, & de mon amour pour Lodoiska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande, il m'apprit quels événemens avoient préparé sa grandeur prochaine, il m'expliqua ses desseins secrets, & je

(1) La Diete pour l'élection des Rois de Pologne, se tient à une demi-lieue de Varsovie, en pleine campagne, de l'autre côté de la Vistule, près du village de Vola.

le quittai, convaincu qu'il étoit moins occupé du desir de s'élever, que de celui de rendre à la Pologne son antique prospérité.

Ainsi disposé, je volai chez mon futur beau-pere, que je brûlois de ramener au parti de mon ami. Pulauski se promenoit à grands pas dans l'appartement de sa fille, qui paroissoit aussi agitée que lui. Le voilà, dit-il à Lodoiska, dès qu'il me vit paroître; le voilà cet homme que j'estimois & que vous aimiez! il nous sacrifie tous deux à son aveugle amitié. Je voulus répondre, il poursuivit : Vous avez été lié dès l'enfance avec M. de P***, une faction puissante le porte sur le trône, vous le saviez, vous saviez ses desseins; ce matin à la Diete, vous avez voté pour lui, vous m'avez trompé; mais croyez-vous qu'on me trompe impunément? Je le priai de m'entendre; il se

contraignit pour garder un ſilence farouche; je lui appris comment Monſieur de P*** que j'avois négligé depuis long-tems, m'avoit ſurpris par ſon retour imprévu. Lodoiska paroiſſoit charmée d'entendre ma juſtification. On ne m'abuſe pas comme une femme crédule, me dit Pulauski, mais n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avois eu avec M. de P*** avant de me rendre à l'aſſemblée des Etats. Et voilà vos projets! s'écria-t-il, M. de P*** ne voit d'autre remede aux maux de ſes concitoyens, que leur eſclavage! il le propoſe, un Lovzinski l'approuve! & l'on me mépriſe aſſez pour tenter de me faire entrer dans cet infâme complot! moi! je verrois ſous le nom d'un Polonois, les Ruſſes commander dans nos provinces! les Ruſſes, répéta-t-il avec fureur, ils régneroient dans mon pays! (il vint à

moi avec la plus grande impétuosité.) Perfide ! tu m'as trompé, & tu trahis ta Patrie ! sors de ce palais à l'instant, ou crains que je ne t'en fasse arracher.

Je vous l'avoue, Faublas, un affront si cruel & si peu mérité me mit hors de moi-même : dans le premier transport de ma colere, je portai la main sur mon épée ; plus prompt que l'éclair, Pulauski tira la sienne. Sa fille, sa fille éperdue, se précipita sur moi : Lovzinski, qu'allez-vous faire ? Aux accens de sa voix si chere, je repris ma raison égarée ; mais je sentis qu'un seul instant venoit de m'enlever Lodoiska pour toujours. Elle m'avoit quitté pour se jetter dans les bras de son pere ; le cruel vit ma douleur amere & se plut à l'augmenter : va ! traître, me dit-il, va ! tu la vois pour la derniere fois.

Je retournai chez moi désespéré ; les noms odieux que Pulauski m'avoit prodigués

digués, revenoient ſans ceſſe à ma penſée : les intérêts de la Pologne & ceux de M. de P*** me paroiſſoient ſi étroitement liés, que je ne concevois pas comment je pouvois trahir mes concitoyens en ſervant mon ami ; cependant il falloit l'abandonner ou renoncer à Lodoiska : que réſoudre ? quel parti prendre ? je paſſai la nuit toute entiere dans cette cruelle incertitude, & quand le jour parut, j'allai chez Pulauski, ſans ſavoir encore à quoi je pourrois me déterminer.

Un domeſtique reſté ſeul dans le palais, me dit que ſon Maître étoit parti au commencement de la nuit avec Lodoiska, après avoir congédié tous ſes gens. Vous jugez de mon déſeſpoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domeſtique où Pulauski étoit allé. Je l'ignore abſolument, me répondit-il ; tout ce que je puis vous dire, c'eſt

qu'hier au ſoir, vous ſortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de ſa fille. Encore effrayé de la ſcene terrible qui venoit de ſe paſſer entre vous, j'oſai m'approcher & prêter l'oreille. Lodoiska pleuroit, ſon pere furieux l'accabloit d'injures, lui donnoit ſa malédiction, & je l'entendis qui lui diſoit : qui peut aimer un traître, peut l'être auſſi ; ingrate, je vais vous conduire dans une maiſon ſûre, où vous ſerez déſormais à l'abri de la ſéduction.

Pouvois-je encore douter de mon malheur ? J'appellai Boleſlas, un de mes ſerviteurs les plus fideles : je lui ordonnai de placer autour du Palais de Pulauski, des eſpions vigilans, qui puſſent me rendre compte de tout ce qui s'y ſeroit paſſé ; de faire ſuivre Pulauski par-tout, s'il rentroit avant moi dans la Capitale ; & ne déſeſpérant pas

de le rencontrer encore dans ſes terres les plus prochaines, je me mis moi-même à ſa pourſuite.

Je parcourus tous les domaines de Pulauski, je demandai Lodoiska à tous les Voyageurs que je rencontrai ; ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varſovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée Ruſſe campée preſque ſous ſes murs, ſur les bords de la *Viſtule*.

Il étoit nuit quand je rentrai dans la Capitale ; les palais des Grands étoient illuminés, un peuple immenſe rempliſſoit les rues, j'entendis les chants d'allégreſſe, je vis le vin couler à grands flots dans les places publiques ; tout m'annonça que la Pologne avoit un Roi.

Boleſlas m'attendoit avec impatience. Pulauski, me dit-il, eſt revenu ſeul

dès le ſecond jour; il n'eſt ſorti de chez lui que pour ſe rendre à la Diete, où, malgré ſes efforts, l'aſcendant de la Ruſſie s'eſt manifeſté chaque jour de plus en plus. Dans la derniere aſſemblée tenue ce matin, M. de P*** réuniſſoit preſque toutes les voix, il alloit être élu; Pulauski a prononcé le fatal *Véto :* à l'inſtant vingt ſabres ont été tirés. Le fier Palatin de ***, que Pulauski avoit peu ménagé dans l'aſſemblée précédente, s'eſt élancé le premier, & lui a porté ſur la tête, un coup terrible : Zaramba & quelques autres ont volé à la défenſe de leur ami; mais tous leurs efforts n'auroient pu le ſauver, ſi M. de P*** lui-même ne s'étoit rangé parmi eux, en criant qu'il immoleroit de ſa main, celui qui oſeroit approcher. Les aſſaillans ſe ſont retirés; cependant Pulauski perdoit ſon ſang & ſes forces, il s'eſt évanoui, on

l'a emporté. Zaremba eſt ſorti en jurant de le venger ; reſtés maîtres des délibérations, les nombreux partiſans de M. de P*** l'ont ſur-le-champ proclamé Roi. Pulauski rapporté dans ſon palais, a bientôt repris connoiſſance. Les chirurgiens appellés pour voir ſa bleſſure, ont déclaré qu'elle n'étoit pas mortelle ; alors, quoiqu'il reſſentît de grandes douleurs, quoique pluſieurs de ſes amis s'oppoſaſſent à ſon deſſein, il s'eſt fait porter dans ſa voiture. Il étoit à peine midi quand il eſt ſorti de Varſovie, accompagné de Mazeppa & de quelques mécontens. On le ſuit, & ſans doute ou viendra ſous peu de jours vous apprendre le lieu qu'il aura choiſi pour ſa retraite.

On ne pouvoit gueres m'annoncer de plus mauvaiſes nouvelles. Mon ami étoit ſur le Trône ; mais ma réconciliation avec Pulauski paroiſſoit déſor-

mais impoſſible, & vraiſemblablement j'avois perdu Lodoiska pour toujours. Je connoiſſois aſſez ſon pere pour craindre qu'il ne prît des réſolutions extrêmes; le préſent m'effrayoit, je n'oſai porter mes regards ſur l'avénir, & mes chagrins m'accablerent au point, que je n'allai pas même féliciter le nouveau Roi.

Celui de mes gens que Boleſlas avoit détaché à la pourſuite de Pulauski, revint le quatrieme jour, il l'avoit ſuivi juſqu'à 15 lieues de la Capitale : là, Zaremba voyant toujours un inconnu à quelque diſtance de ſa chaiſe de poſte, avoit conçu des ſoupçons. Un peu plus loin, quatre de ſes gens, cachés derriere une maſure, avoient ſurpris mon courier, & l'avoient conduit à Pulauski. Celui-ci, le piſtolet à la main, l'avoit forcé d'avouer à qui il appartenoit : je te renverrai à Lovzinki,

lui avoit-il dit, annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juſte vengeance : à ces mots on avoit bandé les yeux à mon Courier, il ne pouvoit dire où on l'avoit conduit & renfermé ; mais au bout de trois jours, on l'étoit venu chercher : on avoit encore pris la précaution de lui bander les yeux & de le promener pendant pluſieurs heures ; enfin la voiture s'étoit arrêtée ; on l'en avoit fait deſcendre. A peine il mettoit pied à terre, que ſes gardes s'étoient éloignés au grand galop ; il avoit détaché ſon bandeau, & s'étoit retrouvé préciſement à l'endroit, où d'abord on l'avoit arrêté.

Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétude ; les menaces de Pulauski m'effrayoient beaucoup moins pour moi que pour Lodoiska, qui reſtoit en ſon pouvoir : il pouvoit, dans ſa fureur, ſe porter contre elle aux der-

nieres extrémités ; je réſolus de m'expoſer à tout pour découvrir la retraite du pere, & la priſon de la fille. Le lendemain j'inſtruiſis mes ſœurs de mon deſſein, & je quittai la Capitale : le ſeul Boleſlas m'accompagnoit, je me donnai par-tout pour ſon frere. Nous parcourûmes toute la Pologne ; je vis alors que l'événement ne juſtifioit que trop les craintes de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le ſerment de fidélité pour le nouveau Roi, les Ruſſes répandus dans nos provinces, commettoient mille exactions dans les villes & déſoloient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines, déſeſpéré de ne pouvoir retrouver Lodoiska, vivement touché des malheurs de ma Patrie, pleurant à la fois ſur elle & ſur moi, j'allois retourner à Varſovie, pour apprendre moi-même au nouveau Roi, à quels

excès des étrangers se portoient dans ses Etats, lorsqu'une rencontre qui sembloit devoir être pour moi très-fâcheuse, me força de prendre un parti tout différent.

Les Turcs venoient de déclarer la guerre à la Russie, & les Tartares du Budziac & de la Crimée, faisoient de fréquentes incursions dans la Volhynie où je me trouvois alors. Quatre de ces brigands nous attaquerent à la sortie d'un bois, près d'Ostropol. J'avois très-imprudemment négligé de charger mes pistolets; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse & de bonheur, que bientôt deux d'entre eux tombèrent griévement blessés. Boleslas occupoit le troisieme, le quatrieme me combattoit avec vigueur, il me fit à la cuisse une légere blessure, & reçut en même tems un coup terrible qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit à l'instant dé-

barraſſé de ſon ennemi qui, au bruit de la chûte de ſon camarade, prit la fuite. Celui que j'avois renverſé le dernier, me dit en mauvais Polonois : un auſſi brave homme que toi, doit être généreux, je te demande la vie ; ami, au-lieu de m'achever, ſecours-moi, crois-moi, viens m'aider à me relever, bande ma plaie. Il demandoit quartier d'un ton ſi noble & ſi nouveau, que je ne balançai pas. Je deſcendis de cheval ; Boleſlas & moi nous le relevâmes, nous bandâmes ſa plaie. Tu fais bien, brave homme, me diſoit le Tartare, tu fais bien. Comme il parloit, nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de pouſſière ; plus de trois cens Tartares accouroient à nous ventre à terre. Ne crains rien, me dit celui que j'avois épargné, je ſuis le chef de cette troupe. Effectivement, d'un ſigne il arrêta ſes ſoldats prêts à me maſſacrer,

il leur dit dans leur langue quelques mots que je ne compris pas; ils ouvrirent leurs rangs pour laiſſer paſſer Boleſlas & moi. Brave homme, me dit encore leur Capitaine, n'avois-je pas raiſon de te dire que tu faiſois bien? tu m'as laiſſé la vie, je ſauve la tienne, il eſt quelquefois bon d'épargner un ennemi, & même un voleur. Ecoute, mon ami, en t'attaquant j'ai fait mon métier, tu as fait ton devoir en m'étrillant bien, je te pardonne, tu me pardonnes, embraſſons-nous. Il ajouta: le jour commence à baiſſer, je ne te conſeille pas de voyager dans ces cantons cette nuit; ces gens-là vont aller chacun à ſon poſte, & je ne pourrois te répondre d'eux. Tu vois ce château ſur la hauteur à droite, il appartient à un certain comte Dourlinski, à qui nous en voulons beaucoup, parce qu'il eſt fort riche: va lui demander un

aſyle, dis-lui que tu as bleſſé Titſikan, que Titſikan te pourſuit, il me connoît de nom, je lui ai déjà fait paſſer quelques mauvaiſes journées ; au reſte, compte que pendant que tu ſeras chez lui, ſa maiſon ſera reſpectée ; garde-toi ſur-tout d'en ſortir avant trois jours, & d'y reſter plus de huit : adieu.

Ce fut avec un vrai plaiſir que nous prîmes congé de Titſikan & de ſa compagnie. Les avis du Tartare étoient des ordres ; je dis à Boleſlas : gagnons promptement ce château qu'il nous a montré, auſſi-bien je connois ce Dourlinski de nom. Pulauski m'a quelquefois parlé de lui, il n'ignore peut-être pas où Pulauski s'eſt retiré ; il n'eſt pas impoſſible qu'avec un peu d'adreſſe, nous le ſachions de lui. Je dirai à tout haſard que c'eſt Pulauski qui nous envoie ; cette recommandation vaudra bien celle de Titſikan : toi, Boleſlas, n'oublie pas

que

que je ſuis ton frere, & ne me découvre pas.

Nous arrivâmes aux foſſés du château; les gens de Dourlinski nous demanderent qui nous étions; je répondis que nous venions pour parler à leur Maître, de la part de Pulauski; que des brigands nous avoient attaqués & nous pourſuivoient. Le pont-levis fut baiſſé, nous entrâmes; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski, mais que le lendemain ſur les dix heures, il pourroit nous donner audience. On nous demanda nos armes que nous rendîmes ſans difficulté. Boleſlas viſita ma bleſſure, les chairs étoient à peine entamées. On ne tarda pas à nous ſervir dans la cuiſine un frugal repas; nous fûmes conduits enſuite dans une chambre baſſe, où deux mauvais lits venoient d'être préparés: on nous y laiſ-

ſa ſans lumiere & l'on nous y enferma.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit; Titſikan ne m'avoit fait qu'une légere bleſſure, mais celle de mon cœur étoit ſi profonde! au point du jour je m'impatientai dans ma priſon; je voulus ouvrir les volets, ils étoient fermés à clef. Je les ſecoue vigoureuſement, les ſerrures ſautent, je vois un fort beau parc; la fenêtre étoit baſſe, je m'élance, & me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes, j'allai m'aſſeoir ſur un banc de pierre placé au pied d'une tour, dont je conſidérai quelque tems l'architecture antique. Je reſtois là plongé dans mes réflexions, lorſqu'une tuile tomba à mes pieds: je crus qu'elle s'étoit détachée de la couverture de ce vieux bâtiment, & pour éviter un accident pareil, j'allai me placer à l'autre bout du banc. Quel-

ques inſtans après, une ſeconde tuile tomba à côté de moi, le haſard me parut ſurprenant ; je me levai avec inquiétude, j'examinai la tour attentivement. J'apperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur, une étroite ouverture ; je ramaſſai les tuiles qu'on m'avoit jettées ; ſur la premiere je déchiffrai ces mots tracés avec du plâtre : Lovzinski, c'eſt donc vous ! vous vivez ! & ſur la ſeconde, ceux-ci : Délivrez-moi, ſauvez Lodoiska.

Vous ne pouvez, mon cher Faublas, vous figurer combien de ſentimens divers m'agiterent à la fois ; mon étonnement, ma joie, ma douleur, mon embarras, ne ſauroient s'exprimer. J'examinois la priſon de Lodoiska, je cherchois comment je pourrois l'en tirer ; elle m'envoya encore une tuile, je lus : A minuit apportez du papier, de l'encre & des plumes ; demain une

heure après le ſoleil levé, venez chercher une lettre ; éloignez-vous.

Je retournai à ma chambre ; j'appellai Boleſlas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre ; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon ſerviteur fidele la rencontre ineſpérée qui mettoit fin à mes courſes & redoubloit mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour ? Comment nous procurer des armes ? Le moyen de tirer Lodoiska de ſa priſon ? Le moyen de l'enlever ſous les yeux de Dourlinski, au milieu de ſes gens, dans un château fortifié ? Et en ſuppoſant que tant d'obſtacles ne fuſſent pas inſurmontables, pouvois-je tenter une entrepriſe auſſi difficile, dans le court délai que Titſikan m'avoit laiſſé ? Titſikan ne m'avoit-il pas recommandé de reſter chez Dourlinski trois jours, & de n'y pas demeurer plus de huit ? Sortir de ce

château avant le troiſieme jour ou après le huitieme, n'étoit-ce pas nous expoſer aux attaques des Tartares ? Tirer ma chere Lodoiska de ſa priſon pour la livrer à des brigands ? être à jamais ſéparé d'elle par l'eſclavage ou par la mort ? cela étoit horrible à penſer !

Mais pourquoi étoit-elle dans une auſſi affreuſe priſon ? La lettre qu'elle m'avoit promiſe, m'en inſtruiroit ſans doute, il falloit nous procurer du papier ; je chargeai Boleſlas de ce ſoin, & moi je me préparai à ſoutenir devant Dourlinski, le rôle délicat d'un Emiſſaire de Pulauski.

Il étoit grand jour quand on vint nous mettre en liberté, on nous dit que Dourlinski pouvoit & vouloit nous voir. Nous nous préſentâmes avec aſſurance ; nous vîmes un homme de ſoixante ans à-peu-près, dont l'abord étoit bruſque, & les manieres repouſſantes. Il nous

demanda qui nous étions. Mon frere & moi, lui dis-je, appartenons au Seigneur Pulauski; mon Maître m'a chargé pour vous d'une commiſſion ſecrete, mon frere m'a accompagné pour un autre objet; je dois pour m'expliquer, être ſeul, je dois ne parler qu'à vous ſeul. Hé bien, répondit Dourlinski, que ton frere s'en aille, & vous auſſi, allez vous en, dit-il à ſes gens; quant à celui-ci, (il montra celui qui étoit ſon confident) tu trouveras bon qu'il reſte, tu peux tout dire devant lui. Pulauski m'envoie.... — Je le vois bien, qu'il t'envoie! — Pour vous demander.... — Quoi? (je pris courage) pour vous demander des nouvelles de ſa fille. Des nouvelles de ſa fille! Pulauski t'a dit... — Oui, mon Maître m'a dit que Lodoiska étoit ici. Je m'apperçus que Dourlinski pâliſſoit; il regarda ſon confident & me fixa long-tems en ſilence.

Tu m'étonnes, reprit-il enfin ; pour te confier un ſecret de cette importance, il faut que ton Maître ſoit bien imprudent. — Pas plus que vous, Seigneur ; n'avez-vous pas auſſi un confident ! les grands ſeroient bien à plaindre, s'ils ne pouvoient donner leur confiance à perſonne. Pulauski m'a chargé de vous dire, que Lovzinski avoit déjà parcouru une grande partie de la Pologne, & que ſans doute il viſiteroit vos cantons. S'il oſe venir ici, me répondit-il auſſi-tôt, avec la plus grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera long-tems ; le connois-tu ce Lovzinski ? — Je l'ai vu ſouvent chez mon Maître, à Varſovie. — On le dit bel homme ? — Il eſt bien fait, & de ma taille à-peu-près. — Sa figure ? — Eſt prévenante ; c'eſt un.... C'eſt un inſolent, interrompit-il avec colere, ſi jamais il tombe en mes mains ! — Sei-

gneur, on assure qu'il est brave. — Lui! je parie qu'il ne sait que séduire des filles! si jamais il tombe en mes mains! (je me contins; il ajouta d'un ton plus calme,) il y a bien long-tems que Pulauski ne m'a écrit; où est-il à présent? — Seigneur, j'ai des ordres précis de ne pas répondre à cette question là : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a pour cacher sa retraite, & pour n'écrire à personne, de grandes raisons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

Dourlinski parut très-étonné; je crus même remarquer quelques signes de frayeur; il regarda son confident, qui sembloit aussi embarrassé que lui. — Tu dis que Pulauski viendra bientôt.... — Oui, Seigneur, sous quinzaine au plus tard. Il regarda encore son confident, & puis affectant tout-à-coup autant de sang-froid qu'il avoit montré

d'embarras : retourne à ton Maître, je ſuis fâché de n'avoir que de mauvaiſes nouvelles à lui donner ; tu lui diras que Lodoiska n'eſt plus ici. Je fus à mon tour fort ſurpris. Quoi ! Seigneur, Lodoiska... — N'eſt plus ici, te dis-je. Pour obliger Pulauski que j'eſtime, je me ſuis chargé, quoique avec répugnance, du ſoin de garder ſa fille dans mon château ; perſonne que moi & lui, (il me montra ſon confident) ne ſavoit qu'elle y fût. Il y a environ un mois, nous allâmes comme à l'ordinaire, lui porter des vivres pour ſa journée, il n'y avoit plus perſonne dans ſon appartement. J'ignore comment elle a fait ; mais ce que je ſais bien, c'eſt qu'elle s'eſt échappée, je n'ai pas entendu parler d'elle depuis : elle ſera ſans doute allée joindre Lovzinski à Varſovie, ſi pourtant les Tartares ne l'ont pas enlevée ſur la route.

pour y coucher. Je m'aviſai d'un ſtratagême qui me réuſſit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvoient avec mon prétendu frere, ils me propoſerent poliment de les aider auſſi à vuider quelques flacons. J'avalai de bonne grace & coup ſur coup, pluſieurs verres d'un fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarraſſa, je fis à la troupe joyeuſe, cent contes auſſi plaiſans que déraiſonnables ; en un mot, je jouai ſi bien l'ivreſſe, que Boleſlas lui-même, en fut la dupe. Il trembloit que, dans ce moment où je paroiſſois diſpoſé à tout dire, mon ſecret ne m'échappât. Meſſieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frere n'a pas la tête forte aujourd'hui, c'eſt peut-être un effet de ſa bleſſure, ne le faiſons plus ni parler ni boire, je crains que cela ne l'incommode, & même, ſi vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à le

le porter sur son lit. Sur le sien ? non, cela ne se peut pas, répondit l'un deux; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit, on m'entraîna, on me monta dans un grenier, dont un lit, une table & une chaise formoient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis, c'étoit là tout ce que je voulois ; dès que je fus seul, j'écrivis à Lodoiska une lettre de plusieurs pages. Je commençois par me justifier pleinement des crimes que Pulauski m'avoit supposés ; je lui racontois ensuite tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre séparation, jusqu'à celui où j'avois été reçu chez Dourlinski ; je lui détaillois l'entretien que je venois d'avoir avec celui-ci ; je finissois par l'assurer de l'amour le plus tendre & le plus respectueux ; je lui jurois que dès qu'elle m'auroit donné sur son sort les éclaircissemens

néceſſaires, je m'expoſerois à tout, pour finir ſon horrible eſclavage.

Dès que ma lettre fût fermée, je me livrai à des réflexions qui me jetterent dans une étrange perplexité. Etoit-ce bien Lodoiska qui m'avoit jetté ces tuiles dans le jardin? Pulauski auroit-il eu l'injuſtice de punir ſa fille d'un amour que lui-même avoit approuvé? Auroit-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuſe priſon? & quand même la haine qu'il m'avoit jurée, l'auroit aveuglé à ce point, comment Dourlinski avoit-il pu ſe réſoudre à ſervir ainſi ſa vengeance? Mais d'un autre côté, depuis trois mois, je ne portois, pour me déguiſer mieux, que des habits groſſiers; les fatigues d'un long voyage & mes chagrins m'avoient beaucoup changé; quelle autre qu'une amante, avoit pu reconnoître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski?

N'avois-je pas vu d'ailleurs le nom de Lodoiska tracé ſur la tuile? Dourlinski lui-même n'avouoit-il pas que Lodoiska avoit été chez lui priſonniere? Il ajoutoit, il eſt vrai, qu'elle s'étoit échappée; mais cela étoit-il croyable? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avoit vouée à moi, ſans me connoître? Pourquoi cet air d'inquiétude, quand on lui avoit dit que les Emiſſaires de Pulauski occupoient une chambre qui donnoit ſur le jardin? Pourquoi ſur-tout cet air d'effroi, quand je lui avois annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu Maître? Tout cela étoit bien fait pour me donner de terribles inquiétudes; j'entrevoyois des choſes affreuſes, que je ne pouvois expliquer. Depuis deux heures je me faiſois ſans ceſſe de nouvelles queſtions, auxquelles j'étois fort embarraſſé de répondre, lorſqu'enfin Béleſlas vint voir ſi ſon

frere avoit recouvré la raiſon. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivreſſe avoit été feinte ; nous deſcendîmes dans la cuiſine, où nous paſsâmes le reſte de la journée. Quelle ſoirée ! mon cher Faublas, aucune de ma vie ne me parut ſi longue, pas même celles qui la ſuivirent

Enfin l'on nous conduiſit dans notre chambre, où l'on nous enferma comme la veille, ſans nous laiſſer de lumiere, il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit ſonnât. Au premier coup de la cloche, nous ouvrîmes doucement les volets & la fenêtre ; je me préparois à ſauter dans le jardin ; mon embarras fut égal à mon déſeſpoir, quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà, dis-je à Boleſlas, ce que le maudit confident de Dourlinski lui diſoit à l'oreille : voilà ce qu'approuvoit le Maître odieux, quand

il répondit : *à la bonne heure, & qu'on le faſſe à l'inſtant ;* voilà ce qu'ils ont exécuté dans la journée ; c'eſt pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. Seigneur, ils ont travaillé en dehors, me répondit Boleſlas, car ils n'ont pas apperçu que ce volet avoit été forcé. Hé ! qu'ils l'aient vu ou non, m'écriai-je avec violence, que m'importe ? cette grille fatale renverſe toutes mes eſpérances, elle aſſure l'eſclavage de Lodoiska, elle aſſure ma mort.

Oui, ſans doute, elle aſſure ta mort, me cria-t-on, en ouvrant ma porte. Dourlinski précédé de quelques hommes armés, & ſuivi de quelques autres qui portoient des flambeaux, Dourlinski entra le ſabre à la main. Traître ! me dit-il, en me lançant des regards où ſa fureur étoit peinte, j'ai tout entendu, je ſaurai qui tu es, tu me diras ton nom, ton prétendu frere le dira, trem-

ble ! je ſuis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable ! qu'on les fouille ! dit-il à ſes gens : ils ſe précipiterent ſur moi, j'étois ſans armes, je fis une réſiſtance inutile. Ils m'enleverent mes papiers & la lettre que j'avois préparée pour Lodoiska. Dourlinski donna, en la liſant, mille ſignes d'impatience, il y étoit peu ménagé. Lovzinski, me dit-il avec une rage étouffée, je mérite déjà toute ta haine, bientôt je la mériterai davantage ; en attendant, tu reſteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots il ſortit, on ferma la porte à double tour ; il poſa une ſentinelle en dehors, & une autre vis-à-vis les fenêtres dans le jardin.

Vous vous figurez dans quel accablement nous reſtâmes plongés, Boleſlas & moi. Mes malheurs étoient à leur comble ; ceux de Lodoiska m'af-

ſectoient bien plus vivement : l'infortunée ! quelle devoit être ſon inquiétude ! elle attendoit Lovzinski, & Lovzinski l'abandonnoit ! mais non, Lodoiska me connoiſſoit trop bien, elle ne me ſoupçonneroit pas d'une auſſi lâche perfidie. Lodoiska ! elle jugeroit ſon amant d'après elle ! elle ſentiroit que Lovzinski partageoit ſon ſort, puiſqu'il ne la ſecouroit pas.... hélas ! & la certitude de mon malheur augmenteroit encore le ſien !

Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles ; on me laiſſa tout le tems d'en faire beaucoup d'autres non moins triſtes. Le lendemain on nous paſſa par les barreaux de notre fenêtre, les proviſions pour notre journée. A la qualité des alimens qu'on nous fourniſſoit, Boleſlas jugea qu'on ne chercheroit pas à nous rendre notre priſon fort agréable. Boleſlas moins

malheureux que moi, ſupportoit ſon ſort plus courageuſement; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il alloit faire. Je ne voulois point manger; il me preſſoit vainement; l'exiſtence étoit devenue pour moi un inſupportable fardeau. Ah! vivez me dit-il enfin, en verſant un torrent de larmes, vivez! ſi ce n'eſt pas pour Boleſlas, que ce ſoit pour Lodoiska. Ces mots firent ſur moi la plus vive impreſſion, ils ranimerent mon courage; l'eſpérance rentra dans mon cœur, j'embraſſai mon ſerviteur fidele. O! mon ami, m'écriai-je avec tranſport, ô! mon véritable ami! je t'ai perdu, & mes maux me touchent plus que les tiens! donne, Boleſlas, donne, je vivrai pour Lodoiska, je vivrai pour toi: veuille le juſte ciel me rendre bientôt ma fortune & mon rang, tu verras que ton Maître n'eſt pas un ingrat. Nous nous em-

braſſâmes encore. Ah ! mon cher Faublas, ſi vous ſaviez comme le malheur rapproche les hommes ! comme il eſt doux, lorſqu'on ſouffre, d'entendre un autre infortuné, vous adreſſer un mot de conſolation !

Il y avoit douze jours que nous gémiſſions dans cette priſon, lorſqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleſlas voulut me ſuivre, on le repouſſa durement ; cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portois depuis plus de dix ans ; je dis à Boleſlas : cette bague me fut donnée par M. de P***, lorſque nous faiſions enſemble nos exercices à Varſovie ; prends-la, mon ami, conſerve-la à cauſe de moi. Si Dourlinski conſomme aujourd'hui ſa trahiſon en me faiſant aſſaſſiner, s'il te permet enſuite de ſortir de ce château, va trouver ton Roi, mon-

tre-lui ce bijou, rappelle-lui notre ancienne amitié, raconte-lui mes malheurs ; Boleſlas, il te récompenſera, il fera ſecourir Lodoiska. Adieu, mon ami.

On me conduiſit à l'appartement de Dourlinski ; dès que la porte s'entr'ouvrit, j'apperçus dans un fauteuil une femme évanouie : j'approchai, c'étoit Lodoiska. Dieu ! que je la trouvai changée !... mais qu'elle étoit belle encore ! Barbare ! dis-je à Dourlinski. A la voix de ſon amant, Lodoiska reprit ſes ſens. Ah, mon cher Lovzinski, ſais-tu ce que l'infâme me propoſe ? ſais-tu à quel prix il m'offre ta liberté ? Oui, s'écria Dourlinski furieux, oui, je le veux : te voilà bien ſûre qu'il eſt en mon pouvoir ; ſi dans trois jours je n'obtiens rien, dans trois jours il eſt mort. Je voulois me jetter aux genoux de Lodoiska, mes gardes m'en empêchèrent : je vous revois enfin, tous

mes maux ſont oubliés, Lodoiska, la mort n'a plus rien qui m'épouvante... Toi, lâche, ſonge que Pulauski vengera ſa fille, ſonge que le Roi vengera ſon ami. Qu'on l'emmene! s'écria Dourlinski. Ah, me dit Lodoiska, mon amour t'a perdu! Je voulois répondre, on m'entraîna, on me reconduiſit dans ma priſon. Boleſlas me reçut avec des tranſports de joie inexprimables, il m'avoua qu'il m'avoit cru perdu : je lui racontai comment ma mort n'étoit que différée. La ſcene dont je venois d'être témoin, avoit enfin confirmé tous mes ſoupçons; il étoit clair que Pulauski ignoroit les indignes traitemens que ſa fille eſſuyoit; il étoit clair que Dourlinski, amoureux & jaloux, ſatisferoit ſa paſſion, à quelque prix que ce fût.

Cependant des trois jours que Dourlinski avoit laiſſés à Lodoiska pour ſe déterminer, deux déjà s'étoient écou-

lés, nous étions au milieu de la nuit qui précédoit le troiſieme, je ne pouvois dormir, & me promenois dans ma chambre à grands pas. Tout-à-coup j'entends crier, aux armes : des hurlemens affreux s'élevent de toutes parts autour du château, il ſe fait un grand mouvement dans l'intérieur ; la ſentinelle poſée devant nos fenêtres, quitte ſon poſte : Boleſlas & moi nous diſtinguons la voix de Dourlinski, il appelle, il encourage ſes gens ; nous entendons diſtinctement le cliquetis des armes, les plaintes des bleſſés, les gémiſſemens des mourans. Le bruit d'abord très-grand ſemble diminuer, il recommence enſuite, il ſe prolonge, il redouble, on crie victoire ! beaucoup de gens accourent & ferment les portes ſur eux avec force. Tout-à-coup à ce vacarme affreux, ſuccede un ſilence effrayant : bientôt un bruiſſement ſourd frappe nos oreilles,

l'air

l'air ſiffle avec violence, la nuit devient moins ſombre, les arbres du jardin ſe colorent d'une teinte jaune & rougeâtre, nous volons à la fenêtre : les flammes dévoroient le château de Dourlinski, elles gagnoient de tous côtés la chambre où nous étions, & pour comble d'horreur, des cris perçans partoient de la tour où je ſavois que Lodoiska étoit enfermée.

Ici M. Duportail fut interrompu par le marquis de B***, qui n'ayant trouvé aucun laquais dans l'anti-chambre, entra ſans avoir été annoncé : il recula deux pas en me voyant : ah ! ah ! dit-il en ſaluant M. Duportail, c'eſt que vous avez auſſi un fils ? puis s'adreſſant à moi : Monſieur eſt apparemment le frere ?... — De ma ſœur, oui, Monſieur. — Hé bien, vous avez une ſœur fort aimable, charmante, mais charmante ! Vous

êtes auſſi honnête qu'indulgent, interrompit M. Duportail.—Indulgent! oh, je ne le ſuis pas toujours; par exemple, je ſuis venu pour vous faire des reproches à vous, Monſieur. — A moi! aurois-je eu le malheur?... — Oui, vous nous avez joué avant-hier un tour ſanglant.—Comment? Monſieur. — Vous avez chargé ce petit Roſambert de nous enlever Mademoiſelle Duportail; la Marquiſe comptoit bien que ſa chere fille paſſeroit la nuit chez elle. Point du tout. — J'ai craint, Monſieur, que ma fille ne vous cauſât beaucoup d'embarras. — Aucun, aucun; Monſieur; Mademoiſelle Duportail eſt charmante, ma femme raffole d'elle, je vous l'ai déjà dit: en vérité, ajouta-t-il en ricanant, je crois que la Marquiſe aime cette enfant là, plus qu'elle ne m'aime moi-même. Je ſuis pourtant ſon mari!... au moins ſi vous étiez venu

vous-même la chercher! — Pardon, Monſieur, j'étois incommodé, je le ſuis même encore beaucoup... je ſais que je dois à Madame de B*** des remercîmens... — Ce n'eſt pas pour cela! (pendant ce dialogue, on ſent que je n'étois pas tout-à-fait à mon aiſe; le Marquis me conſidéroit avec une attention qui m'inquiétoit.) Savez-vous bien, me dit-il enfin, que vous reſſemblez beaucoup à mademoiſelle votre ſœur? — Monſieur, vous me flattez. — Mais, c'eſt que cela eſt frappant : allez, allez, je m'y connois bien; d'abord tous mes amis conviennent que je ſuis phyſionomiſte, je vous le demande à vous même; je ne vous avois jamais vu, & je vous ai reconnu tout de ſuite!

M. Duportail ne put s'empêcher de rire avec moi, de la bonne foi du Marquis: Monſieur, dit-il à celui-ci, c'eſt que, comme vous l'avez fort bien re-

marqué, mon fils & ma fille ſe reſſemblent un peu; il faut convenir qu'il y a un air de famille. Oui, répondit le Marquis en me regardant toujours, ce jeune homme eſt bien, fort bien; mais ſa ſœur eſt encore mieux, beaucoup mieux (il me prit par le bras.) Elle eſt un peu plus grande, elle a l'air plus raiſonnable, quoiqu'elle ſoit un peu eſpiegle; c'eſt bien là ſa figure, mais il y a dans vos traits quelque choſe de plus hardi. Vous avez moins de graces dans le maintien, & dans toute l'habitude du corps quelque choſe de plus... nerveux, de plus roide. Oh! dame, n'allez pas vous fâcher, tout cela eſt bien naturel; il ne faut pas qu'un garçon ſoit fait comme une fille! (le flegme de M. Duportail ne put tenir contre ſes derniers propos; le Marquis nous vit rire, & ſe mit à rire de tout ſon cœur.) Oh! reprit-il, je vous l'ai dit,

je suis grand physionomiste! moi;... mais n'aurai-je pas le bonheur de voir la chere sœur? Monsieur Duportail se hâta de répondre: Non, Monsieur, elle est allée faire ses adieux. — Ses adieux! — Oui, Monsieur, elle part demain matin pour son couvent. — Pour son couvent! à Paris? — Non.., à... Soissons. — A Soissons! Demain matin? Cette chere enfant nous quitte? — Il le faut bien, Monsieur. — Elle fait actuellement ses visites? — Oui, Monsieur. — Et sans doute elle viendra dire adieu à sa maman? — Assurément, Monsieur, & elle doit même être actuellement chez vous. — Ah! que je suis fâché! ce matin, la Marquise étoit encore malade, elle a voulu sortir ce soir! je lui ai représenté qu'il faisoit froid, qu'elle s'enrhumeroit; mais les femmes veulent ce qu'elles veulent, elle est sortie: hé bien, tant pis pour elle, elle

ne verra pas ſa chere fille, & moi je la verrai ; car elle ne tardera ſûrement pas à revenir : Elle a pluſieurs viſites à faire, dis-je au Marquis. Oui, ajouta M. Duportail, nous ne l'attendons que pour ſouper. — On ſoupe donc, ici ? vous avez raiſon, ils ont tous la manie de ne pas manger le ſoir ; moi, je n'aime pas à mourir de faim, parce que c'eſt la mode. Vous ſoupez, vous ! hé bien, je reſte, je ſoupe avec vous ; vous allez dire que j'en uſe bien librement ; mais je ſuis ainſi fait, je veux qu'on agiſſe de même avec moi ; quand vous me connoîtrez mieux, vous verrez que je ſuis un bon diable.

Il n'y avoit pas moyen de reculer. M. Duportail prit ſon parti ſur-le-champ. Je ſuis fort aiſe, M. le Marquis, que vous veuilliez bien être des nôtres. Vous permettrez ſeulement que mon fils nous quitte pour une heure

ou deux, il a quelques affaires preſſées. — Monſieur, qu'on ne ſe gêne pas pour moi, qu'il nous quitte, mais qu'il revienne, car il eſt fort aimable, Monſieur votre fils. — Vous permettrez auſſi que je vous laiſſe un moment, pour lui dire deux mots? — Faites, Monſieur, comme ſi je n'étois pas là. (je ſaluai le Marquis, il ſe leva précipitamment, me prit par la main, & dit à M. Duportail :) tenez, Monſieur, vous direz tout ce que vous voudrez, ce jeune homme là reſſemble à ſa ſœur comme deux gouttes d'eau! je me connois en figures, je ſoutiendrois cela devant l'abbé Pernetti (1). Oui, Monſieur, répondit M. Duportail, il y a un air de famille.

(1) M. l'Abbé Pernetti a fait ſur la phyſionomie, un Ouvrage en deux volumes, intitulé : *Connoiſſance de l'homme moral, par l'homme phyſique.*

A ces mots, il paſſa avec moi dans un autre appartement. Parbleu ! me dit-il, c'eſt un ſingulier homme, que votre Marquis ! il ne ſe gêne pas avec ceux qu'il aime. — Mon très-cher pere, il eſt bien vrai que le Marquis eſt venu ſans façon s'impatroniſer chez nous ; mais quant à moi, j'aurois tort de m'en plaindre, je me ſuis mis chez lui fort à mon aiſe. — Quant à vous, c'eſt bien dit ; mais laiſſons la plaiſanterie, & voyons comment nous allons ſortir de là. Si je ne conſidérois que lui, cela ſeroit bientôt fini ; mais mon ami, vous avez des ménagemens à garder à cauſe de ſa femme.... écoutez.... retournez chez vous, faites prendre à votre laquais un habit quelconque, & qu'il vienne annoncer ici que Mademoiſelle Duportail ſoupe chez Madame de *** : le premier nom qui vous viendra à l'eſprit. — Hé bien,

après ? le Marquis ſoupera toujours avec vous, & il attendra tranquillement le retour de votre fille ; c'eſt ainſi qu'il eſt fait, il vous l'a dit lui-même. — Comment donc faire ? ... — Comment ? mon très-cher pere, je fais ſi bien la demoiſelle ! je vais m'habiller en femme, & votre fille viendra réellement ſouper avec vous. Ce ſera votre fils, au contraire, qui ſera retenu & qui ne viendra pas. Il eſt ſix heures, je ſerai de retour à dix ; j'ai le tems. — A la bonne heure ; convenez pourtant que Lovzinski joue là un ſingulier rôle ... Vous m'avez embarqué dans une aventure ! ... mais il n'y a plus à s'en dédire : allez vîte & revenez.

Je courus à l'hôtel ; Jaſmin me dit que mon pere étoit ſorti, & qu'une fort jolie Demoiſelle m'attendoit chez moi depuis plus d'une heure. Une jolie Demoiſelle ! Jaſmin ! je m'élançai

comme un trait dans mon appartement. Ah, ah, Juſtine, c'eſt toi ! Jaſmin diſoit bien que c'étoit une jolie Demoiſelle ! & j'embraſſai Juſtine. Gardez cela pour ma Maîtreſſe, me dit-elle d'un petit air boudeur. — Pour ta Maîtreſſe, Juſtine ? Tu la vaux bien ! — Qui vous l'a dit ? — Je le ſoupçonne, il ne tient qu'à toi que j'en ſois certain ; & j'embraſſai Juſtine, & Juſtine me laiſſoit faire, en répétant : gardez cela pour ma Maîtreſſe : mon dieu ! que vous êtes bien avec vos habits ! ajouta-t-elle, eſt-ce que vous les quitterez encore pour vous déguiſer en femme ? — Ce ſoir pour la derniere fois, Juſtine ; après cela je ſerai toujours homme..... à ton ſervice, belle enfant. — A mon ſervice ? Oh que non ; au ſervice de Madame. — Au ſien & au tien en même tems, Juſtine. — Oui dà ! il vous en faut donc deux à la fois ? — Je ſens,

ma chere, que ce n'eſt pas trop ; & j'embraſſai Juſtine, & mes mains ſe promenoient ſur une gorge fort blanche qu'on ne défendoit preſque pas. Mais voyez donc comme il eſt hardi ! diſoit Juſtine ; qu'eſt devenue la modeſtie de Mademoiſelle Duportail ? — Ah, Juſtine, ah, tu ne ſais pas comme une nuit m'a changé ! — Cette nuit-là avoit bien changé ma Maîtreſſe auſſi ! le lendemain elle étoit pâle ! fatiguée !.... mon Dieu ! en la voyant, je n'ai pas eu de peine à deviner que Mademoiſelle Duportail étoit un bien brave jeune homme ! — Quand je te dis, Juſtine, que je n'en aurois pas trop de deux.

Je voulus l'embraſſer ; pour cette fois elle ſe défendit en reculant. Mon lit ſe trouva derriere elle, elle y tomba à la renverſe ; & par un malheur auquel on s'attend peut-être, je perdis l'équilibre au même inſtant.

Quelques minutes après, Juſtine qui ne ſe preſſoit pas de réparer ſon déſordre, me demanda en riant ce que je penſois de la petite eſpiéglerie qu'elle avoit faite au Marquis. — Quoi donc, mon enfant! — L'étiquette au milieu du dos? que dites-vous du tour? — Charmant! délicieux! preſque auſſi bon que celui que nous venons de faire à la Marquiſe. — A propos d'elle, & ma commiſſion donc, ma Maîtreſſe vous attend... — Elle m'attend? j'y cours! — Là! le voilà parti! & où courez-vous? — Je n'en ſais rien. — Voyez donc comme il me plantoit-là — Juſtine, c'eſt que.... tu conçois... — Je conçois que vous êtes un franc libertin. — Tiens, Juſtine faiſons la paix; un louis d'or & un baiſer. — Je prends l'un très-volontiers.... & je vous donne l'autre de bon cœur. Le charmant jeune homme! joli, vif & généreux! Oh! comme

comme vous avancerez dans le monde ! ah ! ça, partons, suivez-moi par derriere, à quelque distance & sans affectation. Vous me verrez entrer dans une boutique ; à côté est une porte cochere, que vous trouverez entr'ouverte ; vous entrerez vite ; un portier vous demandera qui vous êtes ; vous répondrez, *l'Amour* ; vous grimperez au premier étage : sur une petite porte blanche, vous lirez ce mot, *Paphos* : vous ouvrirez avec la clef que voici ; & vous ne resterez pas long-tems seul.

Avant de sortir, j'appellai Jasmin, pour lui ordonner de prendre un autre habit que celui de la maison, & d'aller de la part de M. de Saint-Luc, annoncer à M. Duportail, que son fils ne reviendroit pas souper.

Cependant Justine s'impatientoit, je la suivis ; elle entra chez une marchande de modes ; je me précipitai dans la porte

cochere. *L'Amour !* criai-je au portier, & d'un saut je fus à *Paphos*. J'ouvris ; j'entrai ; le lieu me parut digne du Dieu qu'on y adoroit. Un petit nombre de bougies n'y répandoit qu'un jour doux ; je vis des peintures charmantes, je vis des meubles aussi élégans que commodes, je remarquai sur-tout dans le fond d'une alcove dorée, tapissée de glaces, un lit à reflort, dont les draps de satin noir, devoient relever merveilleusement l'éclat d'une peau fine & blanche. Alors je me ressouvins que j'avois promis à M. Duportail de ne plus revoir la Marquise, & l'on devine que je m'en ressouvins trop tard.

Une porte que je n'avois pas remarquée, s'ouvrit tout-à-coup ; la Marquise entra. Voler dans ses bras, lui donner vingt baisers, l'emporter dans l'alcove, la poser sur le lit mouvant, m'y plonger avec elle dans une douce

extaſe, ce fut l'affaire d'un moment. La Marquiſe reprit ſes ſens en même tems que moi. Je lui demandai comment elle ſe portoit. Que dites-vous donc? répondit-elle d'un air étonné. Je répétai: ma chere petite maman, comment vous portez-vous? Elle partit d'un éclat de rire. Je croyois avoir mal entendu, le *comment vous portez-vous* eſt excellent; mais ſi j'étois incommodée, il ſeroit bien tems de me le demander. Croyez-vous que ce régime-ci, convienne à une perſonne malade? Mon cher Faublas, ajouta-t-elle en m'embraſſant tendrement, vous êtes bien vif. — Ma chere petite maman, c'eſt que je ſais aujourd'hui bien des choſes que j'ignorois il y a trois jours. — Craignez-vous de les oublier, fripon que vous êtes. — Oh, non. — Oh, non, répéta-t-elle en me contrefaiſant, je vous crois bien, Monſieur le libertin. (Elle m'embraſſa

encore.) Promettez de ne vous en souvenir jamais qu'avec moi, de ces choses-là. — Je vous le promets, ma petite maman. — Vous jurez d'être fidele?— Je le jure. — Toujours? — Oui, toujours. — Mais, dites-moi donc, vous avez beaucoup tardé à me venir joindre, petit ingrat. — Je n'étois pas chez moi, j'ai dîné chez M. Duportail. — Chez M. Duportail, il vous a parlé de moi? — Oui. — Vous ne lui avez pas conté les folies?... — Non, maman. — Elle continua d'un ton très-sérieux: vous lui avez bien dit que j'ai été comme le Marquis, trompée par les apparences? — Oui, maman — Et que je le suis encore? Poursuivit-elle d'une voix tremblante, mais en me donnant le baiser le plus tendre. — Oui, maman. — Charmant enfant! s'écria-t-elle, il faudra donc que je t'adore! — Si vous ne voulez pas être une ingrate, il le faudra,

Cette réponſe me valut pluſieurs careſſes ; & puis un reſte d'inquiétude ſe faiſant ſentir encore : ainſi vous avez aſſuré M. Duportail, que je vous crois.... fille, ajouta la Marquiſe, en rougiſſant. — Oui. — Vous ſavez donc mentir. — Eſt-ce que j'ai menti ? — Je penſe que le fripon ſe moque de ſa maman ?

Je feignis de vouloir m'enfuir, elle me retint : demandez pardon, tout-à-l'heure, Monſieur. Je le demandai comme un homme qui étoit bien ſûr de l'obtenir ; le badinage s'échauffa, la paix fut ſignée.

Vous n'êtes plus fâchée ? dis-je à la Marquiſe. Bon ! répondit-elle en riant, eſt-ce que la colere d'une amante tient contre de pareils procédés ? — Petite maman, je paſſe avec vous des momens bien doux ; ſavez-vous à qui j'en ai l'obligation. — Il ſeroit bien ſingulier que vous cruſſiez devoir de la re-

connoiſſance à quelqu'autre qu'à moi. — Cela eſt ſingulier, j'en conviens; mais cela eſt. — Expliquez-vous, mon bon ami. — J'ignorois le bonheur que vous me prépariez, je ſerois encore chez Monſieur Duportail, ſi votre cher mari n'étoit venu faire une viſite..., — A Monſieur Duportail ? — Et à moi, maman. — Il vous à vu chez Monſieur Duportail ?

Ici je racontai à ma belle Maîtreſſe, tout ce qui s'étoit paſſé dans la viſite que le Marquis nous avoit faite. Elle ſe contint beaucoup pour ne pas rire. Ce pauvre Marquis ! me dit-elle, il a la plus maligne étoile ! il ſemble qu'il aille exprès chercher le ridicule ! une femme eſt bien malheureuſe, mon cher Faublas, dès qu'elle aime quelqu'un, ſon mari n'eſt plus qu'un ſot. — Petite maman, vous n'êtes pas tant à plaindre ; il me ſemble que dans ce

eas, le malheur eſt pour le mari. — Ah, c'eſt que, répondit-elle en prenant un air ſérieux, on ſouffre toujours des humiliations qu'un mari reçoit. — On en ſouffre quelquefois ? Je le veux bien ; mais auſſi n'en profite-t-on jamais ? — Faublas, vous vous ferez battre ! ... mais dites-moi, il faut que vous alliez ſouper avec le Marquis, & vous n'avez pas de robe, & puis comptez-vous me quitter ſi tôt ? — Le plus tard qu'il me ſera poſſible, ma belle maman. — Mais vous pouvez vous habiller ici. A ces mots elle ſonna Juſtine ; va, lui dit-elle, chercher une de mes robes, il faut que nous habillions Mademoiſelle. Je fermai la porte ſur Juſtine, qui me donna un petit ſoufflet, la Marquiſe ne s'en apperçut pas ; je retournai près d'elle.

Petite maman, êtes-vous bien ſûre

que votre femme-de-chambre ne jasera pas ? — Oui, mon ami, je lui donnerai pour se taire, beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en donneroit pour parler. Je ne pouvois vous recevoir chez moi ; il falloit renoncer au plaisir de vous voir, ou me décider à faire une imprudence : mon cher Faublas, je n'ai pas balancé.... Charmant enfant ! ce n'est pas la premiere folie que tu me fais faire : elle prit ma main qu'elle baisa, & dont elle se couvrit les yeux. — Petite maman, vous ne me voulez plus voir ? — Ah, toujours & par-tout ! s'écria-t-elle : ou bien il eût fallu ne te voir jamais.

Ma main qui, tout-à-l'heure me cachoit ses yeux, maintenant étoit pressée sur son cœur : son cœur ému palpitoit, ses longues paupieres se rempliſſoient de larmes, & sa bouche charmante, approchée de la mienne, de-

mandoit un baiſer : elle en reçut mille ! un feu dévorant me brûloit, je crus qu'il étoit partagé, je voûlus l'éteindre ; mais mon amante plus heureuſe, plongée dans l'ivreſſe d'un tendre épanchement, goûtoit les inexprimables douceurs des plaiſirs qui viennent de l'ame : elle refuſa des jouiſſances moins raviſſantes, quoique délicieuſes.

Ne plus te voir ? reprit-elle, ce ſeroit ne plus exiſter, & je n'exiſte que depuis quelques jours.... Une imprudence ? ajoûta-t-elle bientôt, en promenant ſur tous les objets qui nous environnoient, ſes regards étonnés : ah, n'en ai-je fait qu'une ? Ah, combien j'en dois riſquer encore, ſi j'en juge par celles qu'en ſi peu de tems tu m'as obligée de commettre ! — Chere maman, je me permets une queſtion peut-être bien indiſcrete ; mais vous excitez ma vive curioſité,

Chez qui ſommes-nous donc ici ? Cette queſtion tira la Marquiſe de l'extaſe où elle étoit : chez qui nous ſommes ? ... chez..... chez une de mes amies. — Cette amie là aime.... — Mme. de B*** tout-à-fait remiſe, ſe hâta de m'interrompre : oui, Faublas, elle aime, vous avez dit le mot, elle aime !... c'eſt l'amour qui a fait ce lieu charmant, c'eſt pour ſon amant... — Et pour le vôtre, ma petite maman. — Oui, mon bon ami, elle a bien voulu me prêter ce boudoir, pour ce ſoir. — Cette porte par laquelle vous êtes entrée ? — Donne dans ſes appartemens. — Maman, encore une queſtion. — Voyons. — Comment vous portez-vous ? (elle me regarda d'un air étonné, & riant.) Oui, coutinuai-je, plaiſanterie à part, vous étiez malade avant-hier... M. de Roſambert.... — Ne me parlez pas de lui. M. de Roſambert eſt un in-

digne homme, capable de me faire à moi mille noirceurs, & à vous mille menſonges. Qu'il vous trouve diſpoſé à le croire, il vous affirmera confidemment qu'il a eu tout l'univers. Encore, s'il n'étoit que fat, on pourroit le lui pardonner; mais ſes odieux procédés pour moi, quand même je les aurois mérités, ſeroient toujours inexcuſables. — Il eſt vrai qu'il nous a bien tourmentés avant-hier. — Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit! laiſſons cela cependant.... Quand je te vois, mon bon ami, je ne ſonge plus à ce que j'ai ſouffert pour toi... Qu'il eſt bien dans ſes habits d'hommes!... qu'il eſt joli!... qu'il eſt charmant! mais, quel dommage, ajouta-t-elle en ſe levant d'un air léger, il faut quitter tout cela. Allons, Monſieur de Faublas, faites place à Mademoiſelle Dupertail. A ces mots, elle défit d'un coup de main, tous les boutons de ma veſte. Je me

vengeai ſur un fichu perfide, que j'avois déjà beaucoup dérangé, & que j'enlevai tout-à-fait. Elle continua l'attaque, je me plaiſois à la vengeance; nous ôtions tout, ſans rien rétablir. Je montrai à la Marquiſe demi-nue, l'alcove fortunée; & cette fois elle s'y laiſſa conduire.

On grattoit doucement à la porte; c'étoit Juſtine. Il faut lui rendre juſtice, pour cette fois elle avoit fait promptement ſa commiſſion. Quoique peu décemment vêtu, j'allois, ſans y ſonger, ouvrir à la femme-de-chambre: la Marquiſe tira un cordon; des rideaux ſe fermerent ſur nous, la porte s'ouvrit. — Madame, voici tout ce qu'il faut; vous aiderai-je à l'habiller? — Non, Juſtine, je m'en charge, mais tu la coëfferas, je te ſonnerai. Juſtine ſortit; nous nous amuſâmes quelque tems encore à contempler

contempler les tableaux rians & multipliés, que nous offroient les glaces dont nous étions environnés. Allons, me dit la Marquiſe, en m'embraſſant, il faut que j'habille ma fille. Je voulus marquer l'inſtant de la retraite, par une derniere victoire. Non, mon bon ami, ajouta-t-elle, il ne faut abuſer de rien.

Ma toilette commença; tandis que la Marquiſe s'en occupoit ſérieuſement, je m'amuſois à toute autre choſe. Voyez s'il finira, diſoit ma belle Maîtreſſe : allons, ſongez qu'il faut être ſage, vous voilà Demoiſelle. J'étois affublée d'un jupon & d'un corſet. Ma petite maman, il faut d'abord que Juſtine me coëffe, enſuite elle finira de m'habiller. (J'allois ſonner.) — Qu'il eſt étourdi! ne voyez-vous pas dans quel état vous m'avez miſe; ne faut-il pas que je m'habille auſſi? J'offris.

mes ſervices à la Marquiſe ; je faiſois tout de travers : petite maman, il faut plus de tems pour réparer, que pour détruire. — Oh, oui, je le vois bien ! quelle femme-de-chambre j'ai là ! elle eſt encore plus curieuſe que mal-adroite.

Enfin nous ſonnâmes Juſtine. Petite, il faut coëffer cette enfant. — Oui, Madame ; mais ne faudra-t-il pas que j'arrange vos cheveux auſſi ? — Pourquoi donc ? ſuis-je décoëffée ? — Madame, il me ſemble que oui. La Marquiſe ouvrit une armoire, on y fourra mes habits d'homme ; demain matin, me dit-on, un commiſſionnaire diſcret vous reportera tout cela chez vous. Dans une autre armoire plus profonde, ſe trouvoit une table de toilette, qu'on roula juſqu'à moi ; & voilà Juſtine exerçant ſes petits doigts légers.

La Marquiſe en ſe plaçant auprès de moi, me dit : Mademoiſelle Duportail, permettez-moi de vous faire ma cour. Oui, oui, interrompit Juſtine, en attendant que M. de Faublas vous faſſe encore la ſienne. Que dit donc cette écervelée ? répondit la Marquiſe. — Elle dit que je vous aime bien. — Dit-elle vrai, Faublas ? — En doutez-vous, maman ? & je lui baiſai la main. Cela déplut à Juſtine, apparemment : diables de cheveux ! dit-elle, en donnant un coup de peigne vigoureux, comme ils ſont mêlés ! — Hai !.. Juſtine, tu me fais mal ! — Ne faites pas attention, Monſieur ; ſongez à votre affaire, Madame vous parle. — Petite, je ne dis mot, je regarde Mademoiſelle Duportail. Tu la fais bien jolie ? — C'eſt pour qu'elle plaiſe davantage à Madame. — Petite, je crois qu'au fond cela t'amuſe, Made-

moiſelle Duportail ne te déplaît pas? — Madame, j'aime encore mieux Monſieur de Faublas. — Elle eſt de bonne foi, au moins. — De très-bonne foi, Madame : demandez lui plutôt à lui-même. — Moi! Juſtine, je n'en ſais rien. — Vous mentez, Monſieur. — Comment! je mens! — Oui, Monſieur, vous ſavez bien que quand il faut faire quelque choſe pour vous, je ſuis toujours prête.... Madame m'envoie chez vous, zeſte, je pars! Oui, interrompit la Marquiſe, mais tu ne reviens pas. — Madame, aujourd'hui ce n'eſt pas ma faute, il m'a fait attendre. (Ici Juſtine me chatouilla doucement le col, en tournant une boucle) — C'eſt qu'il n'eſt pas preſſé, quand il faut venir me voir! — Ah, petite maman, je ne ſuis heureux qu'auprès de vous. J'embraſſai la Marquiſe qui faiſoit mine de s'en défendre. Juſtine trouva le badinage trop

long, elle me pinça rudement : la douleur m'arracha un cri. Prenez donc garde à ce que vous faites, dit la Marquiſe à Juſtine, avec un peu d'humeur. — Mais, Madame, auſſi, il ne peut pas ſe tenir un moment tranquille !

Il y eut quelques inſtans de ſilence. Ma belle Maîtreſſe avoit une de mes mains dans les ſiennes ; l'eſpiégle ſoubrette occupa l'autre, en me faiſant tenir un bout du ruban qui devoit nouer mes cheveux : & ſaiſiſſant le moment, elle m'appliqua un peu de pommade ſur la figure. Juſtine ! lui dis-je. Petite ! dit la Marquiſe. — Madame, je n'emploie qu'une main, que ne ſe défend-il avec l'autre ? & puis feignant que la houpe lui étoit échappée, elle me jetta de la poudre ſur les yeux. — Petite ! vous êtes bien folle ! ... je ne vous enverrai plus chez lui ! — Bon ! Madame, eſt-ce qu'il eſt dangereux ?

je n'ai pas peur de lui. — Mais Juſtine, c'eſt que tu ne ſais pas comment il eſt vif! — Oh que ſi! Madame. — Tu le ſais? petite. — Oui, Madame. — Vous le ſavez, Juſtine? — Oui, Madame, Madame ſe ſouvient du ſoir qu'elle a couché chez nous? cette belle Demoiſelle! — Hé bien? — J'ai offert de la déshabiller, Madame n'a pas voulu. — Sans doute, elle avoit un air ſi modeſte! ſi timide! qui n'en auroit été la dupe? je ne ſais pas comment j'ai pu lui pardonner. — C'eſt que Madame eſt ſi bonne!... Madame, je diſois donc que vous n'aviez pas voulu. Mademoiſelle Duportail ſe déshabilloit derriere les rideaux; je paſſai par haſard près d'elle, au moment où ayant ôté ſon dernier jupon, elle s'élançoit dans le lit. — Enfin? — Enfin, Madame, cette drôle de Demoiſelle fauta ſi vîte, ſi finguliérement, que... Hé bien, acheve donc, dis-je à Juſtine. — Ah

mais je n'oſe. Finis donc, dit la Marquiſe, en ſe cachant le viſage avec ſon éventail. — Elle ſauta ſi ſinguliérement & avec ſi peu de précaution, que je m'apperçus... Quoi! Juſtine, interrompit la Marquiſe d'un ton preſque ſérieux, vous apperçûtes?.. — Que c'étoit un jeune homme, oui, Madame. — Comment! & vous ne m'avez pas avertie! — Bon! Madame, le pouvois-je? vos femmes dans votre appartement! le Marquis prêt d'y entrer! cela auroit fait un beau vacarme!... & puis Madame le ſavoit peut-être. A ces derniers mots la Marquiſe pâlit. Vous me manquez, Mademoiſelle; ſachez que ſi je veux bien m'oublier, je ne veux pas qu'on s'oublie! Le ton dont ces paroles furent prononcées, fit trembler la pauvre Juſtine; elle s'excuſa de ſon mieux. Madame, je plaiſantois. — Je le croia, Mademoiſelle; ſi je pen-

fois que vous eussiez parlé sérieusement, je vous chasserois dès ce soir. Justine, se mit à pleurer. Je tâchai d'appaiser la Marquise. Convenez, me dit celle-ci, qu'elle m'a dit une impertinence !... comment ! oser supposer, oser me dire en face & devant vous, que je savois... (elle rougit beaucoup, me prit la main, & me la serra doucement.) Mon cher Faublas, mon bon ami, vous savez comme tout cela s'est passé, vous savez si ma foiblesse est excusable ! votre déguisement trompe tout le monde, je vois au bal une jeune Demoiselle jolie, pleine d'esprit, pour qui je me sens beaucoup d'inclination ; elle soupe chez moi, elle y couche, tout le monde se retire... L'aimable Demoiselle est dans mon lit, à côté de moi... Il se trouve que c'est un charmant jeune homme !.. jusqu'ici le hasard, ou plutôt l'amour, a tout fait. Après cela

j'ai ſans doute été bien foible ; mais quelle femme à ma place auroit réſiſté ? Le lendemain je m'applaudis du haſard qui a fait mon bonheur & qui l'aſſure. Faublas, vous connoiſſez le Marquis, on m'a marié malgré moi, on m'a ſacrifiée ; quelle femme excuſera-t-on, ſi l'on me juge à la rigueur ? (je vis la Marquiſe prête à pleurer, j'eſſayai de la conſoler par le baiſer le plus tendre ; je voulus parler.) Un moment, me dit-elle, un moment, mon ami ; le lendemain je confie à Mademoiſelle mon étonnante aventure, je lui dis tout, tout ! Faublas... elle a le ſecret de ma vie, mon ſecret le plus cher ! elle paroît me plaindre, m'aimer ; point du tout, elle abuſe de ma confiance, elle ſuppoſe une horreur, elle me dit en face...

Juſtine fondoit en larmes, elle tomba aux genoux de ſa maîtreſſe, elle

lui demande vingt fois pardon. Je joignis mes inſtances aux ſiennes ; car j'étois vivement ému. La Marquiſe fut attendrie : allez, dit-elle, allez, je vous pardonne, Juſtine, oui, je vous pardonne. Juſtine baiſa la main de ſa Maîtreſſe, & s'excuſa de nouveau. C'eſt aſſez, lui répondit-on, c'eſt aſſez, je ſuis calmée, je ſuis contente, relevez-vous, Juſtine, & n'oubliez jamais, que ſi votre Maîtreſſe a des foibleſſes, il ne faut pas lui ſuppoſer des vices ; que loin de chercher à la trouver plus coupable, vous devez l'excuſer ou la plaindre ; & qu'enfin vous ne pouvez ſans vous rendre indigne de ſes bontés lui manquer de fidélité & de reſpect. Allons, petite, ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur, ne pleure plus, releve toi, je te dis que je te pardonne ; finis cette coëffure, & qu'il ne ſoit plus queſtion de cela.

Juſtine reprit ſon ouvrage, en me lorgnant d'un air confus. La Marquiſe me regardoit languiſſamment ; nous gardions tous trois le ſilence : ma toilette n'en alla que plus vîte ; j'eus deux femmes-de-chambre au-lieu d'une. Il étoit neuf heures, il fallut ſe ſéparer, nous nous donnâmes le baiſer d'adieu. Allez, friponne, me dit la Marquiſe, & ménagez mon mari ; demain je vous donnerai de mes nouvelles. Je deſcendis, un fiacre étoit à la porte ; comme j'y montois, deux jeunes gens paſſerent ; ils me regarderent de très-près, & ſe permirent quelques plaiſanteries, plus groſſieres que galantes. J'en fus ſurpris ; la maiſon d'où je ſortois, pouvoit-elle être ſuſpecte ? c'étoit celle d'une amie de la Marquiſe. Ma miſe n'étoit pas non-plus celle d'une fille ! Pourquoi donc ces Meſſieurs s'égayoient-ils ſur mon compte ? c'eſt qu'apparem-

ment il leur avoit paru étrange de voir une femme bien parée & ſans domeſtiques, monter ſeule dans un fiacre, à neuf heures du ſoir.

A meſure que mon phaëton avançoit, mes réflexions prirent un autre cours & changerent d'objet. J'étois ſeul; je penſai à ma Sophie. Je ne lui avois fait dans la matinée qu'une courte viſite; dans la ſoirée, je ne donnois qu'un moment à ſon ſouvenir; mais ſi le Lecteur veut m'excuſer, qu'il ſonge aux deux plaiſirs que vient de m'offrir une femme charmante, voluptueuſe & belle; qu'il ſache que Juſtine a la plus jolie petite figure chiffonnée; qu'il ſe ſouvienne ſur-tout, que Faublas commence ſon noviciat, & n'a gueres que ſeize ans!

J'arrivai chez Monſieur Duportail. Le Marquis, en me faiſant de profondes révérences, commença par me deman-

der

der ſi j'avois vu ſa femme. Répondre non, c'étoit bien mentir, il fallut m'y déterminer pourtant. Non, Monſieur le Marquis. — Je le ſavois bien ! j'en étois ſûr ! M. Duportail l'interrompit : Ma fille, vous vous êtes fait long-tems attendre ; nous allons nous mettre à table. — Sans mon frere ? — Il m'a fait dire qu'il ſoupoit en ville. — Comment ! la veille de mon départ ! — Belle Demoiſelle, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un frere. — Monſieur, je crois l'avoir dit à Madame la Marquiſe. — Elle ne m'en a pas parlé. — Bon ! — Je vous donne ma parole d'honneur, qu'elle ne m'en a pas parlé ! — Monſieur, je vous crois. — Ah, c'eſt que cela tire à conſéquence ! Monſieur votre pere croiroit que je fais le connoiſſeur, & que je ne le ſuis pas. — Comment donc ? — Comment ! Mademoiſelle, vous ne croiriez jamais ce qui m'eſt arrivé !

en entrant ici, j'ai reconnu Monſieur votre frere, que je n'avois jamais vu! — Oh! bah! — Demandez à Monſieur votre pere. — A la bonne heure, Monſieur, vous l'avez reconnu; mais Madame la Marquiſe... — Ne m'en a pas parlé, je vous le jure. — Bon! — Je vous en donne ma parole d'honneur. — C'eſt donc M. de Roſambert? — Il ne m'en a pas parlé non plus! — Je crois pourtant l'avoir entendu vous dire à-peu-près... — Pas un mot qui reſſemble à cela, je vous le proteſte! Et le Marquis ſe fâchoit preſque. — C'eſt donc moi qui me ſuis trompé! En ce cas, Monſieur, il faut que vous ſoyez grand phyſionomiſte. — Oh, çà, c'eſt vrai, répondit-il avec une joie extrême, perſonne ne ſe connoît en phyſionomie comme moi.

Monſieur Duportail s'amuſoit de la converſation, & de peur qu'elle ne finît

trop tôt : il faut convenir auſſi, dit-il au Marquis, qu'il y a un air de famille. J'en conviens, répliqua celui-ci, j'en conviens ; mais c'eſt juſtement cet air de famille qu'il faut ſaiſir, qu'il faut diſtinguer dans les traits ; c'eſt là ce qui conſtitue les vrais connoiſſeurs ! entre pere, mere, freres & ſœurs, il y a toujours un air de famille. Toujours, m'écriai-je, toujours ! vous croyez, Monſieur ? — Si je le crois, mais j'en ſuis ſûr. Quelquefois cet air là eſt enveloppé dans le maintien, dans les manieres, dans les regards... enveloppé, vous dis-je, enveloppé de ſorte qu'il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir. Hé bien, un homme habile le cherche, .. le débrouille ... vous concevez ? — De ſorte que, ſi après m'avoir vue, mais avant d'avoir vu mon pere, mon pere que voici, vous l'aviez par haſard rencontré au milieu de vingt perſonnes ?..

—Lui ! dans mille ! je l'aurois reconnu?

M. Duportail & moi, nous nous mîmes à rire. Le Marquis ſe leva, quitta la table, alla à M. Duportail, lui prit la tête d'une main, & promenant un doigt ſur le viſage de mon prétendu pere : ne riez donc pas, Monſieur, ne riez donc pas. Tenez, Mademoiſelle, voyez-vous ce trait-là, qui prend ici, qui paſſe par-là, qui revient enſuite.., revient-il?... Non, il ne revient pas, il reſte là. Hé bien, tenez : (il venoit à moi.) — Monſieur, je ne veux pas qu'on me touche. (Il s'arrêta, & promena ſon doigt, mais ſans le poſer ſur mon viſage.) — Hé bien, Mademoiſelle, ce même trait, le voilà, là, ici, & encore là... là ; voyez-vous? — Hé ! Monſieur, comment voulez-vous que je voie? — Vous riez !... Il ne faut pas rire, cela eſt ſérieux.... Vous voyez bien, vous, Monſieur? — Très-

bien. — Outre cela, Monſieur, il y a dans l'enſemble.... dans la configuration du corps, certaines nuances... de reſſemblance.... certains rapports ſecrets.... occultes.... Occultes ! répétai-je, occultes ! — Oui, oui, occultes. Vous ne ſavez peut-être pas ce que c'eſt qu'occultes ? Cela n'eſt pas étonnant, une Demoiſelle !... Je diſois donc, Monſieur, qu'il y a des reſſemblances occultes... Non, ce n'eſt pas reſſemblances que j'avois dit, c'eſt un autre mot.... plus.... là..... mieux.... ah ! dame, je ne ſais plus où j'en étois, on m'a interrompu. — Monſieur, vous aviez dit : des rapports occultes. — Ah oui, des rapports ! des rapports ! & je vais vous faire concevoir cela à vous, Monſieur, qui êtes raiſonnable. — Comment ! Monſieur le Marquis, vous m'injuriez, je crois ! — Non, ma belle Demoiſelle, vous ne

m'avoit promis de me venir chercher, arriva. Son étonnement fut extrême, de retrouver chez Monſieur Duportail ſon fils encore traveſti, & le Marquis de B***. Encore! dit-il, en me regardant d'un air ſévere; & vous, Monſieur Duportail, vous avez la bonté... — Hé! bon ſoir, mon ami, ne reconnoiſſez-vous pas M. le Marquis de B***? Il m'a fait l'honneur de venir me demander à ſouper, pour faire ſes adieux à ma fille, qui part demain. Qui part demain? répliqua le Baron, en ſaluant froidement le Marquis. — Oui, mon ami, elle retourne à ſon couvent; ne le ſavez-vous pas? Hé! non, dit le Baron, avec impatience; hé! non, je ne le ſais pas. — Hé bien, mon ami, je vous le dis, elle part. Oui, Monſieur, interrompit le Marquis, en s'adreſſant à mon pere, elle part; j'en ai bien du chagrin, &

ma femme en ſera très-fâchée. Et moi, Monſieur, répondit le Baron, j'en ſuis bien aiſe ; il eſt tems que cela finiſſe, ajouta-t-il, en me regardant. M. Duportail craignit qu'il ne s'emportât, il le tira à part. Qu'eſt-ce donc que cet homme là ? me dit alors le Marquis, ne l'ai-je pas vu ici l'autre jour ? — Juſtement. — Je l'ai reconnu tout d'un coup ; quand une fois j'ai vu une figure, elle eſt là. Mais cet homme là me déplaît, il a toujours l'air fâché. Eſt-ce un de vos parens ? — Point du tout. Oh, je l'aurois gagé qu'il n'étoit point de la famille ! Il n'y a pas entre vos figures la moindre reſſemblance : la vôtre eſt toujours gaie, la ſienne eſt toujours ſombre, à moins qu'un ris platonique... Non ! Sartotonique.... Eſt-ce ſartonique ou fard.. Enfin vous comprenez : Je veux dire, que lorſqu'il ne vous regarde pas de

travers cet homme-là, il vous rit au nez. — Ne faites pas attention à cela, c'eſt un philoſophe. Un philoſophe ! reprit le Marquis d'un air effrayé, je ne m'étonne plus. Un philoſophe ! Ah, je m'en vais. Monſieur Duportail & le Baron s'entretenoient enſemble, & nous tournoient le dos. Le Marquis alla dire adieu à M. Duportail. Ne vous dérangez pas, dit-il au Baron, qui ſe retourna pour le ſaluer ; Monſieur, ne vous dérangez pas, je n'aime pas les philoſophes, moi ! & je ſuis fort aiſe que vous ne ſoyez pas de la famille. Un philoſophe ! un philoſophe, répéta-t-il en s'enfuyant.

Quand il fut parti, mon pere & Monſieur Duportail recommencerent à cauſer tout bas. Je m'endormis au coin du feu ; un ſonge heureux me préſenta l'image de ma Sophie. Faublas, cria le Baron, allons-nous-en

voit ma jolie couſine ? lui dis-je encore tout étourdi. — Sa jolie couſine ! voyez s'il ne dort pas tout debout. M. Duportail rioit, il me dit : allez-vous-en, mon ami, allez dormir chez vous, je crois que vous en avez beſoin ; nous nous reverrons, je vous dois encore des reproches, & le récit de mes malheurs ; nous nous reverrons.

En rentrant je demandai M. Perſon, il venoit de ſe coucher ; j'en fis autant & je fis bien ; jamais on ne dormit plus profondément aux harangues fraternelles de nos Francs-Maçons, aux lectures publiques du Muſée moderne ; aux rares plaidoyers des D***, des D***, des DL***, & de tant d'autres grands Orateurs inſcrits ſur le fameux tableau.

A mon réveil, je ſonnai Jaſmin, pour le prévenir qu'on me rapporteroit dans la matinée mes habits que j'a-

voia laiſſés la veille chez un ami: Enſuite je fis appeller M. Perſon; je lui demandai comment ſe portoient Adelaïde & Mademoiſelle de Pontis. Vous les avez vues hier, me répondit-il. — Et vous auſſi, M. Perſon, vous les avez vues, & même vous leur avez dit que j'avois fait une connoiſſance au bal. — Hé bien, Monſieur, quel mal? — Et quelle néceſſité, Monſieur? Dites à ma ſœur vos ſecrets, à la bonne heure; mais les miens, je vous prie de les reſpecter. — En vérité, Monſieur, vous le prenez ſur un ton.... depuis quelques jours on ne vous reconnoît plus.... Je me plaindrai à Monſieur votre pere. — Et moi! Monſieur, à ma ſœur. (Je le vis pâlir.) Croyez-moi, ſoyons bons amis, mon pere deſire que je ſorte avec vous; hé bien! finiſſez votre toilette, & allons au couvent.

Nous

Nous partions, quand Rosambert arriva ; dès qu'il sut où nous allions, il me pria de lui permettre de nous accompagner. Depuis quatre mois, me dit-il, vous m'avez promis de me faire connoître votre aimable sœur. Rosambert, je vais vous tenir parole, & vous allez voir une Demoiselle que vous serez forcé d'estimer. — Mon ami, distinguons ; je suis très-convaincu que Mademoiselle de Faublas est dans le cas de l'exception ; mais je retorquerai sur vous le terrible argument dont vous vous êtes armé contre moi : une exception ne détruit pas la regle, elle la prouve. — Tout comme il vous plaira ; je vous préviens que vous allez voir une Demoiselle de quatorze ans & demi, innocente, ingénue jusqu'à la simplicité ; cependant elle est aussi grande qu'on peut l'être à son âge, & elle ne manque ni d'esprit, ni d'éducation.

Perſon fut plus heureux que moi ; ma ſœur vint au parloir, ma Sophie n'y vint pas. Après les révérences & les complimens d'uſage, après quelques minutes d'une converſation générale, je ne pus diſſimuler mon inquiétude : Adelaïde, dites-moi donc ce qu'a ma jolie couſine ? Oh, mon frere, il faut que ſon mal ſoit bien amer, car elle le cache, & elle s'en occupe toute la journée. Je ne reconnois plus ma bonne amie ; autrefois elle étoit étourdie, gaie, folle comme moi ; maintenant je la vois triſte, rêveuſe, inquiéte. Nous la trouvons toujours preſque auſſi douce, auſſi careſſante ; mais elle eſt rarement avec nous. Dans nos heures de récréation, elle jouoit, elle couroit au jardin avec nos compagnes ; à préſent, mon frere, elle cherche un petit coin pour s'y promener toute ſeule. Oh, elle eſt malade !

elle eſt vraiment malade ! elle mange peu, elle ne dort pas, elle ne rit plus ; & moi, mon frere, & moi qu'elle aimoit tant, elle a l'air de me craindre ! oui, en vérité, je l'ai remarqué, elle fuit tout le monde ; mais c'eſt moi ſur-tout qu'elle évite ! hier je la vois entrer dans une petite allée couverte au bout du jardin ; j'arrive à pas de loup, je la trouve s'eſſuyant les yeux ; ma bonne amie, dis-moi donc où tu as mal ?... elle me regarde d'un air.... d'un air.... mais c'eſt que je n'ai vu perſonne avoir cet air là... Enfin elle me répond : *Adelaïde, tu ne le devines pas ! Ah, que tu es heureuſe ! mais que je ſuis à plaindre !* & puis elle rougit, elle ſoupire, elle pleure. Je tâche de la conſoler ; plus je lui parle, plus elle ſe chagrine. Je l'embraſſe, elle me fixe long-tems, & paroît tranquille ;

tout d'un coup elle met ſa main ſur mes yeux, & elle me dit : *Adelaïde : cache ton viſage ! Oh, cache-le ! il eſt trop... il me fait mal ! laiſſe-moi, vas-t'en un moment, laiſſe-moi ſeule ;* & elle ſe remet à pleurer. Moi qui vois que ſon mal augmente, je lui dis : Sophie....

A ce nom de Sophie, Roſambert ſe pencha à mon oreille : la jolie couſine, c'eſt Sophie, c'eſt cette Sophie que j'ai blaſphémée ! Ah, pardon. Ma ſœur reprit : ....

Je lui dis, Sophie, attends un moment, je vais chercher ta gouvernante... Alors elle ſe remet, elle s'eſſuie les yeux, elle me prie de ne rien dire : je ſuis obligée de le lui promettre ; mais au fond cela n'eſt pas raiſonnable. Vouloir être malade, & ne pas vouloir que ſa gouvernante le ſache. — Ma chere Adelaïde, pour-

quoi n'eſt-elle pas venue au parloir avec vous aujourd'hui? — C'eſt qu'elle eſt ſi diſtraite ! ſi préoccupée ! elle vous aimoit preſqu'autant que moi, autrefois.... — Et maintenant? — Je crois qu'elle ne vous aime plus. Tout-à-l'heure je lui ai dit que vous étiez-là.... *Le jeune couſin !* s'eſt-elle écriée d'un air content ; elle venoit ; elle s'eſt arrêtée : *Non, je n'irai pas*, m'a-t-elle dit, *je ne veux pas, je ne peux pas... dites-lui de ma part que...* elle paroiſſoit chercher, j'attendois qu'elle s'expliquât : *Mon dieu, ne ſavez-vous pas ce qu'il faut lui dire?* a-t-elle ajouté avec un peu d'humeur.... *Ce qu'on dit en pareil cas ; les complimens d'uſage !* & elle m'a quittée aſſez bruſquement.

Je m'enivrois du plaiſir d'entendre ma ſœur ingénue, me peindre avec l'innocence d'un enfant, les tendres

agitations, les douces peines de Sophie. Rosambert encore plus étonné que je n'étois ravi, prêtoit une oreille attentive; & le petit Monsieur Person nous regardant tous trois, paroissoit en même tems inquiet & charmé.

Adelaïde, vous croyez donc que Sophie ne m'aime plus? — Mon frere, j'en suis presque sûre, tout ce qui se rapporte à vous, lui donne de l'humeur, & moi j'en suis quelquefois la victime. — Comment! — Oui, l'autre jour, Monsieur que voilà, (montrant M. Person) nous apprit que vous aviez passé la nuit toute entiere chez Madame la Marquise de B***; hé bien, quand Monsieur fut parti, dès que nous fûmes seules, Sophie me dit d'un ton très-sérieux : *Votre frere n'a pas couché à l'hôtel! il n'est pas rangé, votre frère! cela n'est pas bien.* ... Votre frere! elle me tutoie ordinairement.

Votre frere!... quand même vous ſeriez dérangé, Faublas, doit-elle ſe fâcher contre moi? votre frere!.... Le jour d'après, je crois, vous avez été au bal maſqué. Monſieur Perſon nous l'eſt venu dire; car il nous dit tout, Monſieur Perſon. Dès que nous avons été ſeules, Sophie m'a dit : *Votre frere s'amuſe au bal, & nous nous ennuyons ici!* Point du tout, lui ai-je répondu, on ne s'ennuie point avec ſa bonne amie.... *Ah, oui*, a-t-elle répliqué, *ah, oui, avec ſa bonne amie, cela eſt vrai.* Cependant, mon frere, voyez cette ſingularité; un moment après elle a répété triſtement : *il s'amuſe au bal, & nous nous ennuyons ici!*.... Nous nous ennuyons! & mais, quand cela ſeroit vrai, cela n'eſt pas poli, elle ne doit pas le dire!.... Oh, ſi elle n'étoit pas malade, je lui en voudrois beaucoup. Je me rappelle en-

core un trait : hier, vous nous avez dit que Madame de B*** étoit jolie. Le ſoir j'ai pourſuivi Sophie, & je l'ai forcée de ſe promener avec moi. *Votre frere*, m'a-t-elle dit, car à préſent c'eſt toujours votre frere.... *il trouve cette Marquiſe jolie, il eſt ſans doute amoureux d'elle ?* J'ai répondu : ma bonne amie, cela ne ſe peut pas, cette Madame de B*** eſt mariée. Elle m'a prit la main, & elle m'a dit : *Adelaïde, ah, que tu es heureuſe !* & il y avoit dans ſon regard, dans ſon ſourire, du dedain, de la pitié. Eſt-ce honnête, cela ?... Ah, que tu es heureuſe !... Hé ! mais ſûrement, je ſuis heureuſe, je me porte bien, moi !

Mais, Adelaïde, tout ce que vous me dites-là, ne prouve pas que ma jolie couſine ne m'aime plus, elle peut être un peu fâchée ; mais tous les jours on boude les gens qu'on aime. — Oh !

ſans doute, s'il n'y avoit que cela ! — Et qu'y a-t-il donc encore ? — Hé bien, autrefois elle m'entretenoit ſans ceſſe de vous, elle étoit joyeuſe de vous voir ; à préſent elle me parle encore de mon frere, mais c'eſt ſi rarement ! & d'un ton toujours ſi ſérieux ! hier ne l'avez vous pas remarqué ? Elle n'a pas dit un mot, pas un ſeul mot, pendant que vous étiez là. Allez, allez, mon frere, quand on aime les gens, on leur parle ! je vous aſſure que ma bonne amie ne vous aime plus.

Ici Roſambert ſe mêla de la converſation, qui changea d'objet. On parla danſe, muſique, hiſtoire & géographie. Ma ſœur, qui venoit de cauſer comme une fille de dix ans, raiſonna alors comme une femme de vingt. Le Comte, à chaque inſtant plus ſurpris, ſembloit ne pas s'apper-

cevoir que les heures s'écouloient, quoique M. Perſon eût pris la peine de l'en avertir pluſieurs fois. Enfin, le ſon d'une cloche qui appelloit les penſionnaires au réfectoire, nous obligea de nous retirer.

Je vous avoue, me dit le Comte, que j'ai peine à croire ce que j'ai vu. Comment peut-on allier l'ignorance & le ſavoir, la modeſtie & la beauté, l'ingénuité de l'enfance & la raiſon de l'âge mûr; enfin, permettez-moi de le dire, une innocence auſſi extrême, avec un phyſique auſſi précoce. Je croyois cette réunion impoſſible, mon ami, votre ſœur eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation. — Roſambert, ce chef-d'œuvre eſt le fruit de quatorze ans de ſoin & de bonheur; il fut produit par le concours le plus rare des circonſtances les plus heureuſes. Le Baron de Faublas a

d'abord reconnu que l'éducation d'une fille étoit, pour un militaire, un fardeau trop peſant ; ma mere, que nos regrets honorent tous les jours, ma vertueuſe mere s'eſt trouvée digne d'en être chargée. Le haſard auſſi l'a bien ſecondé : il s'eſt rencontré pour ſa fille des domeſtiques qui obéiſſoient & ne raiſonnoient pas ; une gouvernante qui ne contoit pas d'hiſtoires galantes, & ne liſoit pas de romans ; des maîtres qui ne s'occupoient avec leur éleve, que de ſa leçon : une ſociété de gens attentifs qui ne ſe permettoient jamais un geſte ſuſpect, un mot équivoque ; & ce qui n'eſt pas le moins eſſentiel & le plus commun, un directeur qui, dans ſon confeſſionnal, écoutoit & ne queſtionnoit pas. Enfin, mon ami, il n'y a pas ſix mois qu'Adelaïde eſt au couvent. — Six mois ! Ah, dans un eſpace de

tems beaucoup plus court, combien de Demoiſelles qu'on dit bien élevées, acquierent là de grandes lumieres & reçoivent même certaines leçons qui avancent beaucoup une jeune fille ! — C'eſt ici, Roſambert, qu'il faut encore admirer le bonheur d'Adelaïde ! vive, folâtre, enjouée avec toutes ſes compagnes, elle n'en a diſtingué qu'une, une auſſi délicate, auſſi honnête, auſſi ſage qu'elle... une ! un peu plus éclairée peut-être, parce que depuis quelque tems l'amour... Je vous entends, c'eſt la jolie couſine, — Oui, mon ami, Sophie, non moins vertueuſe qu'Adelaïde, quoique ſenſible un peu plutôt, Sophie eſt devenue l'unique amie de ma ſœur. Ces deux cœurs ſi purs, ſe ſont pour ainſi dire ſentis attirés, confondus. Adelaïde, privée de ſa mere, n'a plus penſé, n'a plus vécu que par Sophie : leur

leur amitié auſſi délicate que vive, les a ſauvées des dangers dont vous me parlez, & auxquels je conçois que doivent être expoſées dans l'enceinte où elles ſe trouvent raſſemblées, preſſées pour ainſi dire, tant de jeunes filles ardentes, inquietes, curieuſes, que le tems, l'heure, les lieux invitent continuellement à des liaiſons, qui devenant très-intimes, peuvent bien n'être pas toujours déſintéreſſées. Depuis quelque tems, j'ai troublé l'union des deux amies; il m'eſt permis de croire que je ſuis devenu l'heureux objet des plus cheres affections de ma jolie couſine. Adelaïde, à qui l'amour (je regardois M. Perſon) n'a pas encore montré ſon vainqueur, a porté ſur Sophie ſa ſenſibilité toute entiere, & l'amertume de ſes plaintes, nous a prouvé l'excès de ſon amitié..... — Et vous a aſſuré en

même tems de votre bonheur. En vérité, Faublas, je vous félicite si Sophie eſt auſſi aimable, auſſi belle qu'Adelaïde. — Plus belle, mon ami, plus belle encore ! — Cela me paroît difficile. — Oh, plus belle !... vous la verrez ; plus belle ! imaginez.... — Chut ! chut ! doucement, comme il s'échauffe !.... dites-moi donc, l'homme à ſentimens ! puiſque vous aviez une ſi charmante maîtreſſe, pourquoi m'avez-vous ſoufflé la mienne ? puiſque M. de Faublas aimoit tant le parloir, pourquoi Mademoiſelle Duportail a-t-elle couché chez la Marquiſe ? Comment donc arrangez-vous tout cela ? — Mais, Roſambert, cela n'eſt pas difficile.... — Ni déſagréable, je le conçois. — Vous riez ! écoutez donc, mon ami. Vous ſavez comment les choſes ſe ſont paſſées entre la Marquiſe & moi. — Oui, oui,

à peu-près. — Mais, rieur éternel, écoutez-moi. Elevé à-peu-près comme ma ſœur, je n'étois gueres moins ignorant qu'elle, il y a huit jours. Je n'ai pas pris Madame de B***, c'eſt elle qui s'eſt donnée... Je ſuis excuſable. — Allons, paſſe pour le bal paré; mais au moins vous étiez le maître de ne pas retourner chez elle. Le bal maſqué! Hem, qu'en dites-vous? — Je dis qu'on m'y avoit attiré..... Je n'ai gueres que ſeize ans, moi! mes ſens ſont neufs. — Ah, Sophie, pauvre Sophie! — Ne la plaignez pas, je l'adore!.... Mais, Roſambert, je ſais bien qu'il n'y a que des nœuds légitimes qui puiſſent m'aſſurer ſa poſſeſſion. — Cela doit être, au moins. — Hé bien, en attendant que l'hymen nous uniſſe, je reſpecterai toujours ma Sophie... — C'eſt ce que l'on ſaura par la ſuite.

— Cependant mon célibat me paroîtra dur. — Je le crois! — Ma vivacité m'emportera quelquefois. — Sans doute. — Je ferai peut-être quelque infidélité à ma jolie couſine... — Cela eſt plus que probable. — Mais dès qu'un heureux mariage... — Ah, oui! — Alors, ma Sophie, je n'aimerai que toi... — Cela n'eſt pas ſi ſûr. — Je t'aimerai toute ma vie. — Celui-là me paroît fort.

Roſambert me quitta. Jaſmin à qui je demandai en rentrant, ſi l'on avoit rapporté mes habits, me dit qu'il n'avoit vu perſonne; j'attendis juſqu'au ſoir le commiſſionnaire qui ne vint pas. J'étois inquiet, parce que j'avois laiſſé dans mes poches un porte-feuille qui contenoit deux lettres; l'une m'avoit été envoyée de province par un vieux domeſtique de mon pere; le bonhomme me ſouhaitoit une bonne année. J'au-

rois été fâché de perdre l'autre ; c'étoit celle que la Marquise m'avoit écrite quelques jours auparavant ; elle étoit, comme on sait, adressée à Mademoiselle Duportail ; & je voulois la conserver.

Les habits me furent rapportés le lendemain matin ; mais je cherchai vainement dans les poches, le portefeuille ne s'y trouvoit plus. Madame Dutour vint me faire oublier mon inquiétude, en me remettant une lettre de la Marquise. J'ouvris avec empressement, je lus :

» Ce soir, mon bon ami, à sept » heures précises trouvez-vous à la » porte de mon hôtel ; vous pourrez » suivre avec assurance la personne, » qui, après avoir soulevé le chapeau » dont vous vous ferez couvert les » yeux, vous nommera, l'Adonis. Je » ne puis vous en écrire davantage,

» depuis le matin je ſuis obſédée ; on
» me fatigue des détails de la ſcience
» phyſionomique ; ce n'eſt pas celle-
» là que je me ſoucie d'approfondir.
» O mon ami, vous poſſédez ſi bien
» l'art de plaire, que quand on vous
» connoît, on ne ſait plus qu'aimer,
» on ne veut plus ſavoir que cela ».

Cette lettre étoit ſi flatteuſe, l'invitation qu'elle contenoit étoit ſi ſéduiſante que je ne balançai pas. J'aſſurai la Dutour que je ne manquerois pas de me rendre au lieu indiqué. Cependant, quand la meſſagere fut partie, je ſentis quelques irréſolutions. Ne devois-je pas déſormais, uniquement occupé de Sophie, éviter toute occaſion de revoir ſa trop dangereuſe rivale ? ... Mais pourquoi m'impoſerois-je cette loi cruelle, ſans néceſſité ? Avois-je déclaré mon amour à Sophie ? Sophie m'avoit-elle avoué

le ſien ? avoit-elle, acquis le droit d'exiger de moi ce ſacrifice ?... D'ailleurs, à le bien prendre, ce que j'allois faire ne pouvoit pas s'appeller une infidélité ! je ne m'embarquois pas dans une intrigue nouvelle ! puiſque j'avois paſſé la nuit avec la Marquiſe, puiſque je l'avois revue depuis dans ce galant boudoir, quel inconvénient de lui faire encore une viſite ? Cela ne faiſoit jamais que trois rendez-vous au-lieu de deux ; le crime étoit-il dans le nombre ? & puis ma jolie couſine ne ſeroit pas inſtruite de celui-là..... Enfin, ma parole étoit engagée ! le Lecteur voit bien, que je ne pouvois me diſpenſer d'aller à ce rendez-vous.

je ne me fis pas attendre ; Juſtine auſſi ne me laiſſa pas morfondre à la porte, elle ſouleva mon chapeau : Venez bel Adonis. Je la ſuivis à petits

pas. Cependant le Suiſſe, quoiqu'à demi-ivre, entendit quelque bruit, & demanda qui c'étoit. C'eſt moi! c'eſt moi! répondit Juſtine. Oui, reprit l'autre, c'eſt vous! mais ce jeune gaillard? — Hé bien, c'eſt mon couſin. Le Suiſſe étoit en gaîté, il ſe mit à frédonner: Voilà mon couſin l'allure, mon couſin, voilà mon couſin l'allure.

Cependant Juſtine me conduiſoit au fond de la cour; nous enfilâmes un eſcalier dérobé; on conçoit que la jolie ſoubrette fut embraſſée pluſieurs fois, avant que nous fuſſions au premier étage. Alors elle me fit ſigne d'être plus ſage, & m'ouvrit une petite porte; je me trouvai dans le boudoir de la Marquiſe. Entrez, me dit Juſtine, entrez dans la chambre à coucher, vous ſeriez mal ici; elle ſortit, & ferma la porte ſur elle.

J'entrai dans la chambre à coucher, ma belle Maîtreſſe vint à moi. Ah, maman, c'eſt donc ici que pour la ſeconde fois.... Elle m'interompit : mon dieu ! je crois entendre le Marquis ! le voilà revenu pour toute la ſoirée, ſauvez-vous, partez ! D'un ſaut je regagnai le boudoir ; mais je ne ſongeai pas à tirer ſur moi la porte de la chambre à coucher, elle reſta entr'ouverte ; & pour comble de malheur, cette étourdie de Juſtine avoit fermé à double tour l'autre porte, qui conduiſoit à l'eſcalier dérobé. La Marquiſe qui ne pouvoit deviner que la retraite me fût fermée, s'étoit aſſiſe tranquillement. Déjà le Marquis étoit entré dans ſon appartement, & s'y promenoit d'un air effaré. Je tremblois qu'il ne m'apperçût dans le boudoir, il n'y avoit pas moyen d'en ſortir, comment faire ? Je me jet-

tai ſous l'ottomane, & dans une ſituation très-incommode, j'entendis une converſation fort ſinguliere, qui eut un dénouement plus ſingulier encore.

Vous voilà de retour de bonne heure, Monſieur? — Oui, Madame. — Je ne vous attendois pas ſi-tôt. — Cela ſe peut bien, Madame. — Vous paroiſſez agité, Monſieur, qu'avez-vous donc? — Ce que j'ai, Madame, ce que j'ai !... j'ai que.... je ſuis furieux. — Modérez-vous, Monſieur.... peut-on ſavoir?.... — J'ai que.... il n'y a plus de mœurs nulle part.... les femmes !... — Monſieur, la remarque eſt honnête, & l'application heureuſe ! — Madame, c'eſt que je n'aime pas qu'on me joue !... & quand on me joue, je m'en apperçois bien vîte! — Comment ! Monſieur, des reproches ! des injures !... cela s'adreſſeroit-il....

vous vous expliquerez, ſans doute? — Oui, Madame, je m'expliquerai, & vous allez être convaincue! — Convaincue!.... de quoi? Monſieur. — De quoi! de quoi! un moment donc, Madame, vous ne me laiſſez pas le tems de reſpirer!.... Madame, vous avez reçu chez vous, logé chez vous, couché avec vous Mademoiſelle Duportail? (La Marquiſe avec fermeté.) Hé bien, Monſieur? — Hé bien, Madame, ſavez-vous ce que c'eſt que Mademoiſelle Duportail? — Je le ſais..... comme vous, Monſieur. Elle m'a été préſentée par Monſieur de Roſambert; ſon pere eſt un honnête Gentilhomme, chez qui vous avez ſoupé encore avant-hier. — Il ne s'agit pas de cela, Madame? Savez-vous ce que c'eſt que Mademoiſelle Duportail? — Je vous le répete, Monſieur, je

fais comme vous que Mademoiſelle Duportail eſt une fille bien née, bien élevée, fort aimable. — Il ne s'agit pas de cela, Madame. — Hé! Monſieur, de quoi s'agit-il donc? avez-vous juré de pouſſer ma patience à bout? — Un moment donc, Madame; Mademoiſelle Duportail n'eſt point une fille.... (La Marquiſe très-vivement.) N'eſt point une fille! — N'eſt point une fille bien née, Madame, c'eſt une fille d'une eſpece.... de ces filles qui.... là..... vous m'entendez? — Je vous aſſure que non, Monſieur. — Je m'explique pourtant bien; c'eſt une fille qui.... dont.... que.... enfin ſuffit, vous y êtes? — Oh, point du tout, Monſieur, je vous aſſure. — C'eſt que je voudrois vous gazer cela.... Madame, c'eſt une P.... vous comprenez? — Mademoiſelle Duportail! une... pardon, Monſieur, mais

mais je n'y tiens pas, il faut que je rie. (En effet, la Marquise se mit à rire de toutes ses forces.) Riez, riez, Madame.... tenez, connoissez-vous cette lettre-là ? — Oui c'est celle que j'ai écrite à Mademoiselle Duportail, le lendemain du jour qu'elle a couché chez moi. — Justement, Madame. Et celle-ci, la connoissez-vous ? — Non Monsieur. — Regardez-là, Madame, vous voyez bien l'adresse. A Monsieur, Monsieur le Chevalier de Faublas ; & lisez le dedans : « Mon cher Maître, j'ai » l'honneur de prendre la liberté d'oser » vous interrompre, pour vous souhaiter que cette année qui commence, vous soit belle & bonne, » &c. J'ai l'honneur d'être avec un » profond respect, mon cher Maître, » &c. » C'est une lettre de bonne année d'un domestique à son Maître,

qui eſt ce Monſieur de Faublas? Hé bien, Madame, ces deux lettres là étoient dans le porte-feuille que voici. — Enfin, Monſieur? — Madame, & le porte-feuille, vous ne devineriez jamais où je l'ai trouvé! — Dites, dites, Monſieur. — Je l'ai trouvé dans un endroit où..... là.... — Hé! Monſieur, dites tout de ſuite le mot, vous ſeriez toujours obligé d'en venir là, ainſi.... — Hé bien, Madame, je l'ai trouvé dans un mauvais lieu. — Dans un mauvais lieu! — Oui, Madame. — Où vous aviez affaire? Monſieur. — Où la curioſité m'a conduit. Tenez, je vais vous conter cela. Une femme a fait courir depuis quelques jours des billets imprimés, par leſquels elle donne avis aux amateurs, qu'elle peut leur offrir de charmans boudoirs qu'elle louera à tant par heure. moi! j'ai été voir cela par curioſité, uniquement par curioſité,

comme je vous le disois tout-à-l'heure. — Quel jour y avez-vous été? Monsieur. — Hier l'après-dinée, Madame; les boudoirs sont en effet charmans!.... il y en a un sur-tout au premier étage.... il est vraiment joli!.... on y voit des tableaux, des estampes, des glaces, un alcove, un lit.... ah, c'est le lit sur-tout! figurez-vous que ce diable de lit est à ressort!.... ah, c'est très-plaisant! tenez, il faut quelque jour que je vous fasse voir cela. Un mari & sa femme en partie fine! répondit la Marquise, cela seroit beau!

J'entendis quelque bruit; la Marquise se défendoit, le Marquis l'embrassa. Leur conversation qui, dans les commencemens m'avoit inquiété, m'amusoit alors au point, que je sentois moins la gêne de ma situation. Le Marquis reprit ainsi :

Mais, c'eſt que rien n'y manque ! il y a dans ce boudoir, au premier étage, une porte qui communique chez une marchande de modes qui loge à côté....cela eſt fort bien imaginé... vous entendez qu'une femme comme il faut a l'air d'être chez ſa marchande de modes ; point du tout, elle monte l'eſcalier, & puis on vous en plante à un pauvre mari !.... ; mais écoutez-moi, Madame ; dans ce boudoir j'ai ouvert une petite armoire, & dans cette armoire, j'ai trouvé ce porte-feuille. Ainſi il eſt clair que Mademoiſelle Duportail a été là avec ce Monſieur de Faublas ; & cela eſt très-vilain à elle ! & très-malhonnête à Monſieur de Roſambert, qui la connoiſſoit, de nous l'avoir préſentée ! & très-imprudent à ſon pere, de la laiſſer ſortir accompagnée ſeulement d'une femme-de-chambre, & je n'en ai point été la

dupe ! il y a dans ſa figure... vous ſavez comme je ſuis phyſionomiſte !..... elle eſt jolie, ſa figure ! mais il y a quelque choſe dans les traits qui annonce un ſang... cette fille-là a du tempérament, & je l'ai bien vu !.... Vous ſouvenez-vous de ce ſoir, que Roſambert lui dit qu'il y avoit des circonſtances.... hem ! des circonſtances ! vous n'aviez pas remarqué cela, vous ! moi ! je vous ai relevé le mot ! Ah, l'on ne m'attrape pas ! & tenez, le même jour..... venez, venez, Madame...

La Marquiſe qui me croyoit parti, ſe laiſſa conduire à ſon boudoir : le Marquis continua.

Elle étoit ici, dans ce boudoir... là. Vous, vous étiez couchée ſur cette ottomane... je ſuis arrivé... Madame, elle avoit le teint animé, les yeux brillans, un air !... Oh, je vous le dis,

cette fille a un tempérament de feu ! vous savez que je m'y connois, mais laissez-moi faire, j'y mettrai bon ordre. — Comment ! Monsieur, vous y mettrez bon ordre ? — Oui, oui, Madame ; d'abord je dirai à Rosambert ce que je pense de son procédé ; il y a peut-être été avec elle. Rosambert ! ensuite je verrai Monsieur Duportail, & je l'instruirai de la conduite de sa fille. — Quoi ! Monsieur, vous ferez à Monsieur de Rosambert une mauvaise querelle ? — Madame ! Madame ! Rosambert savoit ce qui en étoit, il étoit jaloux de moi comme un tigre. — De vous ? Monsieur. — Oui, Madame, de moi, parce que la petite avoit l'air de me préférer... Elle me faisoit même des avances, & c'est en cela qu'elle m'a joué, elle ! car elle avoit alors ce Monsieur de Faublas. Je saurai ce que c'est que ce Monsieur

de Faublas, & je verrai Monſieur Duportail. — Quoi! Monſieur, vous pourriez aller dire à un pere?... — Oui, Madame, c'eſt un ſervice à lui rendre, je le verrai, je l'inſtruirai de tout. — J'eſpere, Monſieur, que vous n'en ferez rien. — Je le ferai, Madame. — Monſieur, ſi vous avez quelque conſidération pour moi, vous laiſſerez tout cela tomber de ſoi-même. — Point! point! je ſaurai... — Monſieur, je vous le demande en grace. — Non, non, Madame. — Vous m'éclairez, Monſieur, je vois le motif de l'intérêt ſi preſſant que vous prenez à ce qui regarde Mademoiſelle Duportail. Je vous connois trop bien pour être la dupe de cette auſtérité de mœurs, dont vous vous parez aujourd'hui; vous êtes fâché, non pas de ce que Mademoiſelle Duportail a été dans un lieu ſuſpect, mais de ce

qu'elle y a été avec un autre que vous. — Oh, Madame! — Et quand j'accueillois chez moi une Demoiſelle que je croyois honnête, vous aviez des deſſeins ſur elle! — Madame! — Et vous oſez venir vous plaindre à moi-même d'avoir été joué! c'étoit moi, c'étoit moi ſeule qu'on jouoit!

Elle ſe laiſſa tomber ſur l'ottomane; ſon mari jetta un cri, & puis il embraſſa la Marquiſe, en lui diſant: Si vous ſaviez comme je vous aime. — Si vous m'aimiez, Monſieur, vous auriez plus de conſidération pour moi, plus de reſpect pour vous-même, plus de ménagement pour un enfant, peut-être moins à blâmer qu'à plaindre.... Que faites-vous donc? Monſieur, laiſſez-moi; ſi vous m'aimiez, vous n'iriez pas apprendre à un pere malheureux les égaremens de ſa fille; vous n'iriez pas conter cette aventure à

Monſieur de Roſambert qui en rira, qui ſe mocquera de vous, & qui dira par-tout que j'ai reçu chez moi une fille à intrigue !..... mais, Monſieur, finiſſez donc, ce que vous faites là, ne reſſemble à rien. — Madame, je vous aime. — Il ſuffit bien de le dire ! il faut le prouver. — Mais depuis trois ou quatre jours, mon cœur, vous ne voulez jamais que je vous le prouve. — Ce ne ſont pas de ces preuves-là que je vous demande, Monſieur.... mais, Monſieur, finiſſez donc. — Allons ! Madame, allons, mon cœur ! — En vérité, Monſieur, cela eſt d'un ridicule ! — Nous ſommes ſeuls. — Il vaudroit mieux qu'il y eût du monde, cela ſeroit décent ! mais, finiſſez donc, n'avons-nous pas toujours le tems de faire ces choſes là ?... finiſſez donc..., quoi ! des gens mariés !... à votre âge !... dans un bou-

tine se rangea pour me laisser passer. Je descendis l'escalier dérobé, sans lumiere, au risque de me rompre vingt fois le col; je traversai la cour rapidement, & je sortis de l'hôtel en maudissant ses maîtres.

Le lendemain j'étois encore au lit, quand Jasmin m'annonça Justine, & se retira discrétement. Mon enfant, je songeois à toi! — Ah, Monsieur, laissez-moi; cette fois-ci vous ne m'y prendrez pas, je veux commencer par ma commission. Savez-vous que j'ai été encore bien grondée hier? vous nous avez fait une belle peur! vous n'étiez pas encore au bas de l'escalier quand le Marquis est rentré dans le boudoir. Voyez cette sotte, a-t-il dit, qui entre ici comme un coup de pistolet! dès qu'il nous a quittés, Madame désolée de l'aventure, m'a dit qu'elle ne concevoit pas pourquoi vous

vous

vous étiez caché sous l'ottomane. J'ai été forcée de lui avouer que j'avois, sans y songer, fermé la porte à double tour. Elle m'a fait une scene ! & puis ce matin elle m'a remis cette lettre pour vous. — Fort bien, ma petite Justine, voilà ta commission faite, car je n'ouvrirai pas la lettre. — Vous ne l'ouvrirez pas ? Monsieur. — Non, je suis fâché contre ta maîtresse. — Vous avez tort. — Mais je ne suis pas fâché contre toi, Justine. — Et vous avez raison .... Finissez ! ... mais tenez, je le veux bien, à condition que vous lirez la lettre. — Oh, qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi ! hé bien, oui, je lirai.

Justine remplit de si bonne grace, les conditions du traité, qu'il y auroit eu de ma part de la perfidie à ne pas tenir parole : j'ouvris la lettre.

« Que notre aventure d'hier m'a » peinée ! mon bon ami. Cette ſcene » qui n'eût été bizarre, ſi comme je » le croyois, vous n'en aviez pas été » le témoin, eſt devenue par votre » préſence, auſſi déſagréable pour » moi que mortifiante pour vous. » Quels mots vous avez dit en par- » tant ! ingrat ! vous ne ſavez pas le » mal que vous m'avez fait ! revenez » à moi, mon bon ami, revenez à » celle qui vous aime ; trouvez-vous » à midi au lieu qu'on vous déſigne- » ra. Là, je n'aurai pas de peine à » me juſtifier ; là, quand mon amant » ſera bien convaincu de ſon injuſti- » ce, il me trouvera prête à lui » pardonner ſa vivacité ».

Monſieur, reprit Juſtine, dès que j'eus finis ma lecture, Madame vous attendra à midi au boudoir de l'autre jour..... vous ſavez bien?..... où

nous vous avons habillé. — Oui, Juſtine, & où tu as tant pleuré! ſi tu ſavois comme j'ai ſouffert pour toi; mais auſſi, friponne, tu ne te contentes pas de faire des malices, tu en dis! — Ne me parlez pas de cela, j'en ſuis encore toute honteuſe..... finiſſez donc...., donnez-moi votre réponſe pour ma maîtreſſe. — Ma réponſe, Juſtine, eſt que je n'irai pas au rendez-vous. — Vous n'irez pas? — Non, Juſtine. — Quoi? vous donnerez ce chagrin-là à ma Maîtreſſe? — Oui, mon enfant. — Mais vous allez me faire gronder. — Je me charge de te conſoler d'avance. — Vous êtes bien décidé? — Très-décidé, Juſtine. — Hé bien, en ce cas, faites un bout de lettre.... finiſſez donc.... (elle m'embraſſa.) Ecrivez un mot pour ma Maîtreſſe. — Non, mon enfant, je n'écrirai pas. — Laiſſez-moi!...

mais tenez, je le veux bien encore, à condition que vous écrirez — Ah! Juſtine, je le répete : qu'une Maîtreſſe eſt heureuſe d'avoir une fille comme toi! hé bien, oui, j'écrirai.

J'écrivis en effet :

» Je ne ſais, Madame, ſi l'aven-
» ture d'hier vous a beaucoup *peinée*,
» mais à la maniere dont vous avez
» rempli votre emploi ſur l'ottomane,
» j'ai lieu de croire qu'il ne vous
» paroiſſoit pas très-pénible. Quand
» on a un mari aimable, galant &
» tendrement aimé, Madame, on
» doit s'en tenir là. Je ſuis avec le
» plus vif regret, &c. »

Fin du ſecond Volume.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME TROISIEME.

Seconde édition, revue, corrigée & augmentée.

A LONDRES,
Et ſe trouve à PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la barriere des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

OH! ma jolie Couſine, oh, combien en ſongeant à vous, je m'applaudis de l'effort généreux que je venois de faire! Oh, qu'il me fut doux de penſer qu'enfin je vous avois ſacrifié un rendez-vous, & qu'à l'heure même où la Marquiſe avoit cru me revoir chez ſon *Amie*, je jouirois près de vous du bonheur de vous admirer!

Hélas! elle ne vint pas au parloir! — Ah, ma ſœur, pourquoi votre amie

n'eſt-elle pas avec vous? — Je vous diſois bien qu'elle étoit malade! Hier encore elle a pleuré toute la journée; de la nuit elle n'a fermé l'œil : la fievre s'eſt déclarée ce matin. — La fievre! Sophie a la fievre! Sophie eſt en danger! — Ne parlez pas ſi haut, mon frere. Je ne ſais pas s'il y a du danger, mais elle ſouffre. Elle a le teint pâle, les yeux rouges, la tête penchée, la reſpiration lente, la parole breve & entrecoupée; j'ai cru même ſurprendre quelques momens de délire. Ce matin, ſon viſage s'eſt enflammé tout-à-coup, ſes yeux ſont devenus vifs & brillans : elle a prononcé très-vite & très-bas quelques mots que je n'ai pu entendre : mais bientôt elle eſt retombée dans un accablement plus profond : *Non, non*, a-t-elle dit, *cela n'eſt pas poſſible... je ne le puis, je ne le dois pas... jamais il ne le ſaura..* J'ai vu des larmes couler de ſes yeux.

Elle a ajouté d'un ton douloureux : *Comme je me ſuis trompée ! J'en mourrai ! j'en mourrai ! le cruel ! l'ingrat !* J'ai pris ſa main, elle a ſerré la mienne, & puis elle m'a redit ce qu'elle me répéte ſans ceſſe : *Adelaïde ! Adelaïde ! ah, que tu es heureuſe* Sa Gouvernante rentroit : Sophie m'a encore conjuré de ne lui rien dire. Cependant, mon frere, il faudra que j'avertiſſe Madame Munich, (c'étoit le nom de la Gouvernante de Sophie,) parce que je crains pour ma bonne amie : qu'en penſez-vous ? — Adelaïde, lui avez-vous dit que j'étois ici ? — Oui, mais j'avois bien raiſon de vous ſoutenir hier qu'elle ne vous aimoit plus ; elle me l'a dit elle-même. — Sophie vous a dit ? ... — Oui, Monſieur ; elle me l'a dit : & elle m'a chargé de vous le dire. Hier avant ſouper, je lui racontois que vous aviez amené avec vous un jeune

Monſieur fort aimable : elle a demandé ſon nom, j'ai répondu : le Comte de Roſambert. *Roſambert*, a-t-elle répété avec étonnement, *Roſambert ! c'eſt celui qui a mené votre frere chez la Marquiſe de B***. Ce n'eſt pas un jeune homme honnête ! votre frere en fait ſon ami, il gâtera tout-à-fait votre frere !..... Adelaïde, il commence à ſe déranger, votre frere !.....* Ah, ma bonne amie, je lui en ai fait des reproches ; & je lui ai même dit que tu ne l'aimes plus. — *Vous lui avez dit que je ne l'aime plus ?* — Oui, ma bonne amie ; mais il n'a pas voulu me croire, & il s'eſt mis à rire, & M. de Roſambert a ri auſſi... *Ces Meſſieurs ſe ſont mis à rire !* m'a répliqué Sophie d'un ton fâché. *Votre frere a ri, & n'a pas voulu vous croire ! Adelaïde, quand revient-il, votre frere ?* — Demain, ma bonne amie. — *Hé bien, dites-lui qu'il*

eſt vrai que j'ai eu de l'amitié pour lui, mais que je n'en ai plus, plus du tout; & qu'afin de l'en convaincre, je ne le verrai de ma vie. Elle m'a quittée, & puis un moment après elle eſt revenue me dire en riant : *Oui, ma chere Adelaïde, tu as raiſon; je n'aime pas ton frere, je ne l'aime pas. Ne manque pas de le lui dire demain.* Elle rioit; & cependant je vous aſſure, Faublas, que tout de ſuite elle s'eſt miſe à pleurer.

Tandis qu'Adelaïde me parloit, mon cœur étoit pénétré de douleur & de joie.

Il faut, reprit ma ſœur, il faut que je vous faſſe part d'une ſinguliere idée qui m'étoit venue dans l'eſprit, je ne ſais comment, je ne ſais pourquoi. En voyant ma bonne amie rire & pleurer en même tems, je ne puis m'empêcher de craindre qu'elle ne ſoit un peu folle; cependant il y a là-dedans quelque myſtere que je ne pénetre pas. Sûre-

ment quelqu'un lui donne du chagrin.. mon frere, j'ai vraiment eu peur que ce ne fût vous. Pourquoi le hait-elle à préſent? me ſuis-je dit. Pourquoi ne veut-elle plus le voir? Seroit-ce lui qu'elle appelle ingrat & cruel?.. Vous ſentez bien, Faublas, qu'en y réfléchiſſant un peu, je me ſuis convaincue que cette idée n'étoit pas raiſonnable... Mon frere un ingrat! un cruel! cela ne ſe peut pas. Et puis, quel mal a-t-il fait à ma bonne amie? quel mal auroit-il pu lui faire?

Adelaïde! m'écriai-je, ma chere Adelaïde!

Comment! vous pleurez! me dit-elle, ſeriez-vous fâché contre moi? Je vous aſſure que j'ai penſé tout cela malgré moi, & que je ne vous l'ai pas dit pour vous offenſer. — Je le ſais bien, ma chere ſœur, je le ſais bien; c'eſt la maladie de ta bonne amie qui

me fait pleurer. — Mon frere, penſez-vous qu'elle puiſſe devenir ſérieuſe? Penſez-vous que je doive avertir la Gouvernante de Sophie? — Non, Adelaïde, non, ne l'avertis pas. Ta bonne amie a la fievre, comme tu dis bien; & je connois un remede qui la guérira. Adelaïde, je vous apporterai demain matin la recette écrite ſur un morceau de papier ſoigneuſement cacheté; vous ne montrerez ce papier à perſonne : vous le donnerez à Sophie, quand Madame Munich ne ſera pas avec elle; il eſt eſſentiel que Madame Munich ne voie pas ce papier. Vous m'entendez bien? — Oui, oui, ſoyez tranquille. Ah, que je vous aurai d'obligations, ſi vous guériſſez ma bonne amie! — Adelaïde, dites à ma jolie Couſine que je crois connoître ſon mal, que je le partage, & que j'eſpere lui rendre ſa tranquillité. Lui

direz-vous bien cela, ma ſœur? — Ah, mot pour mot! vous connoiſſez ſon mal, vous le partagez, vous le guérirez; mon frere, je lui dirai même que vous avez pleuré. Mais ne manquez pas de venir demain; demain apportez la recette, & en attendant ne négligez rien pour que ſon ſuccès ſoit entier. Gardez-vous de ne vous en rapporter qu'à vous ſeul, vous n'êtes pas Médecin, mon frere; courez aujourd'hui chez les plus célebres d'entre eux, voyez, interrogez, conſultez. La maladie n'eſt pas ordinaire, jamais je n'en ai vu de ſemblable, & je tremble qu'elle ne devienne infiniment dangereuſe: bon Dieu, ſi en voulant détruire le mal, vous alliez le rendre incurable!... Mon frere, il faut que la guériſon ſoit radicale... Et prompte auſſi! bien prompte! Hâtez-vous, hâtez-vous pour Sophie qui ſouffre,

qui dépérit, qui brûle; pour moi qui ſuis ſi malheureuſe de ſa peine; & tenez : pour vous-même, mon frere, car ma bonne amie, dès qu'elle ſe portera bien, vous aimera ſans doute autant qu'elle vous aimoit autrefois.

Revenu chez moi, je ne m'occupai que des diſcours d'Adelaïde, que des peines de Sophie. Malheureuſement mon pere donnoit à dîner ce jour-là. Il fallut d'abord tenir table, & faire enſuite un maudit brelan, qui me retint juſqu'à plus de minuit. Quel tourment, quand on aime bien, quand on ſe croit aimé, quand on veut écrire à ſa maîtreſſe, quel tourment d'être obligé de jouer toute la ſoirée, je ne le ſouhaite pas à mon plus cruel ennemi.

On devine que je dormis peu cette nuit. Le lendemain je paſſai dans un petit cabinet pratiqué au fond de ma

chambre à coucher ; j'avois là quelques livres d'étude, dont mon commode Gouverneur ne m'ennuyoit pas ſouvent. Je me mis à mon ſecrétaire. J'écrivis une premiere lettre que je déchirai ; j'en fis une ſeconde pleine de ratures qu'il falloit bien corriger ; & je prie le Lecteur de ne pas dire que j'aurois dû recommencer encore la troiſieme que voici :

MA JOLIE COUSINE,

» IL eſt enfin venu ce moment tant
» ſouhaité, où je puis librement vous
» ouvrir mon cœur, ſolliciter de vo-
» tre tendreſſe un aveu bien doux,
» & peut-être aſſurer ainſi notre bon-
» heur commun.

» Ah, Sophie, Sophie, ſi vous ſa-
» viez ce que j'éprouvai le premier
» jour que je vous vis ! Comme ma

» vue ſe troubla ! comme mon cœur
» fut agité ! Mon amour n'a fait
» qu'augmenter depuis : un feu dé-
» vorant circule aujourd'hui dans mes
» veines.... Sophie, je n'exiſte plus
» que par toi ! «

J'en étois là, quand Jaſmin entrant bruſquement, m'annonça le Vicomte de Florville. — Le Vicomte de Florville ! je ne le connois pas. Dites que je n'y ſuis pas. — Monſieur, il eſt dans votre chambre à coucher. — Comment ! vous laiſſeriez donc entrer toute la terre ! — Monſieur, il a forcé la porte. — Au diable, le Vicomte de Florville !

Tremblant que cet inconnu ſi peu civil ne vînt juſques dans mon cabinet, & que d'un œil profane il ne parcourût ce papier, dépoſitaire de mes plus ſecrets ſentimens, je me précipitai

dans ma chambre à coucher. Un cri de surprise & de joie m'échappa ; ce prétendu Vicomte, c'étoit la Marquise de B*** ! Mon premier mouvement fut de pousser Jasmin dehors ; le second, de verrouiller la porte ; le troisieme, d'embrasser le charmant cavalier ; le quatrieme ! ... Les esprits pénétrans l'ont déjà deviné.

La Marquise toujours étonnée de ma vivacité, dès qu'elle eut repris ses esprits, me dit : Vous êtes un bien singulier jeune homme ! ne vous lasserez-vous jamais de prendre ainsi le Roman par la queue ? il n'y a que vous dans le monde capable de commencer un raccommodement par où il doit finir ! — Hé bien, Maman, prenez qu'il n'y ait rien de fait, voyons, disputons-nous. — Oui, afin de nous raccommoder encore. N'est-il pas vrai ? petit libertin ! — Ah, ma chere maman, je

je n'ai pas une idée que vous ne compreniez d'abord. — Hier pourtant vous ne m'avez pas compris ; ingrat que vous êtes ! — Hier, je boudois encore. — Et de quoi ? s'il vous plaît. Pouvois-je ſoupçonner que vous fuſſiez ſous cette ottomane ? N'étoit-il pas eſſentiel pour vous & pour moi de retirer ce porte-feuille des mains du Marquis ? — Tout cela eſt vrai, Maman ; mais le dépit ! .... — Le dépit ! vous avez du dépit ! vous, pour qui j'oublie mes devoirs ... toutes les bienſéances ... le ſoin même de ma réputation ; & de quel ton répondez vous à la lettre la plus tendre ? (Elle tira la mienne de ſa poche.) Tenez, ingrat, reliſez-la votre lettre ; reliſez-la de ſang-froid, ſi vous pouvez. Quelle cruelle ironie ! quel perſifflage amer ! Et cependant je vous pardonne ! & cependant je viens vous chercher ! Je

me conduis avec autant de foibleſſe & d'imprudence qu'un enfant de douze ans... Faublas ! Faublas ! il faut que le charme ſoit bien fort... il faut... que vous m'ayez enſorcelée ! — Petite Maman ! — Hé bien ? — Grondez-moi fort, parce que nous nous raccommoderons. — Comment ! fripon, vous n'avouerez ſeulement pas que vous avez eu tort ? Vous ne me demanderez pas pardon ? — Si fait ! .... oh que vous êtes belle ! ... oh, que je vous demande pardon !

Les gens qui ont de l'eſprit, & même ceux qui n'en ont pas, devineront encore qu'ici la Marquiſe & moi, nous nous raccommodâmes.

On croit que nous allons recommencer à nous quereller ; point du tout. Voici l'inſtant des petites careſſes & des complimens tendres.

Mon Dieu ! Florville, que vous êtes

ſéduiſant dans ce joli négligé : Que ce frac Anglois vous va bien ! — Mon ami, je l'ai fait faire hier tout exprès. Il eſt, ſi je ne me ſuis pas trompée, de la même étoffe & de la même couleur que ce charmant habit d'Amazone dans lequel l'Amour, qui vouloit ma défaite, te fit paroître à mes yeux pour la premiere fois. Devenue Chevalier de Mademoiſelle Duportail, j'ai ſenti qu'il me convenoit de prendre ſes couleurs. (Je le ſerrai dans mes bras). — Et moi déſormais l'eſclave du Vicomte de Florville, je me plairai toujours à porter ſes chaînes. Maman, quelle douce réciprocité ! — Mon ami, l'amour eſt un enfant qui s'amuſe de ces métamorphoſes. Il fit de Mademoiſelle Duportail une vierge folle ; il fait de la Marquiſe de B***, un jeune homme imprudent. Ah puiſſe le Vicomte de Florville te paroître auſſi ai-

mable que Mademoiſelle Duportail me ſembla jolie ! — Auſſi aimable ?.... bien davantage ! — Oh non, répondit-elle, en ſe mirant avec complaiſance, en me conſidérant avec tendreſſe : oh non. Vous êtes mieux, mon ami, plus grand, plus dégagé. Il y a dans votre air quelque choſe de hardi, de martial.... — Oui, Maman, & ſi j'en crois un grand phyſionomiſte, quelque choſe de plus nerveux... — Fublas, laiſſez-là M. le Marquis.... N'eſt-ce pas aſſez du mauvais tour que nous lui jouons ?.... Enfin, je ne ſuis pas venue ici pour m'occuper de lui... Oh çà, mon ami ; dis-moi ſans flatterie comment tu me trouves ? — Bien, plus que bien. Je n'aurois pas de peine à vous dire comment vous êtes mieux ; mais puiſqu'abſolument, homme ou femme, il faut qu'on s'habille, ah, je défie que d'une maniere

ou de l'autre perſonne ſoit jamais auſſi jolie, que vous. — Voilà bien le langage d'un amant ! toujours enthouſiaſte, toujours exagéré !... Mon cher Faublas, quelle femme ſera plus heureuſe que moi, ſi tu me vois toujours des mêmes yeux?... — Oh, Maman, toute ma vie !

Je la tenois dans mes bras : elle m'échappa, pour aller prendre une épée qu'elle apperçut ſur un fauteuil. En ajuſtant le ceinturon, elle me dit : J'ai un joli cheval Anglois que je monte quelquefois. Nous touchons au Printems, j'aime beaucoup à me promener à cheval dans les environs de Paris. Voudrez-vous bien m'accompagner quelquefois, Faublas?... Veux-tu, mon ami, t'égarer de tems en tems dans les bois avec le Vicomte de Florville? — Mais on nous verra. — Non, le Marquis eſt ſouvent obligé

d'aller à la Cour. — Hé bien, Maman, quel jour ? — Laiſſez donc paroître la verdure.

En me parlant, elle avoit tiré mon épée, & s'eſcrimant en face de moi : en garde, Chevalier, me dit-elle. — Je ne ſais pas ſi le Vicomte eſt redoutable : mais ce que je ſais bien, c'eſt que ce n'eſt pas là ; ce n'eſt pas ainſi que je dois me battre avec la Marquiſe. Oſe-t-elle accepter une autre eſpece de combat ? (Elle vola dans mes bras.) Ah, Faublas, me dit-elle en riant ; ah, s'il n'y en avoit jamais de plus meurtriers !... — Maman, ce ne ſeroit plus parmi les hommes qu'on chercheroit des héros.

Je venois de mettre la Marquiſe hors d'état de me battre, & bien m'en prit.

Ma belle maîtreſſe me donna encore deux heures, que nous employâmes paſſablement bien. Si je n'écoutois que

mon cœur, me dit-elle enfin, je resterois ici toute la journée ; mais voici l'heure à laquelle je dois rejoindre Justine dans un endroit, & mes gens dans un autre. Nous nous dîmes adieu, je reconduisis poliment le Vicomte de Florville. Déjà sortis de mon appartement, nous allions descendre l'escalier, lorsqu'à travers les rampes je distinguai, dans le vestibule, Rosambert qui se disposoit à monter. J'en avertis la Marquise : rentrons promptement, me dit-elle, je vais me cacher dans quelque coin de votre appartement, vous le renverrez vîte. A ces mots, sans me donner le tems de la réflexion, elle rentra, traversa ma chambre à coucher comme une folle, & se jetta dans mon cabinet.

Rosambert entra : bon jour, mon ami, comment se porte Adelaïde ?

Comment ſe porte la jolie Couſine? — Chut! chut! ne parlez pas de cela, mon pere eſt là. — Où? — Dans ce cabinet. — Dans ce cabinet! votre pere? — Oui. — Et que fait-il là? — Il examine mes livres. — Comment, vos livres?... Mais non, il n'eſt pas dans ce cabinet; car tenez, le voilà qui entre... Il y a de la Marquiſe dans tout ceci!.... Et pourquoi ne pas me dire tout bonnement que vous êtes en affaire. Adieu, Faublas; à demain. Il paſſa devant mon pere, & le ſalua: Monſieur, vous avez quelque choſe à dire à Monſieur votre fils, je vous laiſſe.

Cependant le Baron me regardoit d'un air ſévere, & ſe promenoit à grands pas. Impatient de ſavoir ce que m'annonçoit cet abord ſiniſtre, je lui demandai reſpectueuſement pourquoi il m'avoit fait l'honneur de monter chez moi. — Vous le ſaurez tout-à-l'heure,

Monſieur. Un domeſtique parut : va-t-il venir ? cria le Baron. — Le voilà, Monſieur ; & mon cher Gouverneur entra.

Le Baron lui dit : Monſieur, ne vous ai-je pas chargé de la conduite & de l'éducation de mon fils ? — Oui, ſans doute.... — Hé bien, Monſieur, l'une eſt très-négligée, & l'autre très-mauvaiſe. — Monſieur, ce n'eſt pas ma faute ; M. votre fils n'aime pas l'étude.... C'eſt-là le moindre mal, interrompit le Baron : mais comment ne ſuis-je pas inſtruit de ce qui ſe paſſe chez moi ? Pourquoi ne m'avertiſſez-vous pas des déſordres de mon fils ? — Monſieur, quant à ce qui ſe paſſe chez vous, je ne puis répondre que de ce que je vois ; au-dehors je ne puis répondre de rien. M. votre fils, quand il ſort, ſouffre rarement que je l'accompagne ; &... (un regard que

je jettai ſur M. Perſon, l'avertit qu'il en avoit aſſez dit.) Le Baron reprit : Monſieur, je n'ai qu'un mot, à vous dire ; ſi ce jeune homme ſe conduit toujours auſſi mal, je me verrai forcé de lui choiſir un autre Inſtituteur. Laiſſez-nous, je vous prie.

Lorſque M. Perſon fut ſorti, le Baron prit un fauteuil, & me fit ſigne de m'aſſeoir. — Pardon, mon pere ; mais j'ai affaire. — Je le ſais, Monſieur ; & c'eſt préciſément pour que cette affaire ne s'acheve pas, que je viens vous parler. — Mon pere... encore une fois pardon : mais il faut que je ſorte... — Non, Monſieur ; vous reſterez : aſſeyez-vous. Il fallut bien s'aſſeoir, j'étois ſur les épines ; le Baron commença :

« Se peut-il que Faublas ait de ſang-froid médité des horreurs ? Se peut-il qu'il veuille abuſer la ſimple innocen-

ce, & préparer des piéges à la vertu? — Moi! mon pere! — Oui, vous. Je viens du Couvent, je ſais tout.

Si mon fils, encore trop jeune pour ſentir, que plus un conquête eſt aiſée, moins elle eſt flatteuſe; qu'il faut ſe garder de confondre une intrigue avec une paſſion; que l'amour du plaiſir ne fut jamais de l'amour... — Mon pere, daignez parler moins haut. — Si mon fils, trop énivré de ce qu'on ne peut appeller qu'une bonne fortune... — Plus bas, je vous en ſupplie. — Trop charmé de la découverte d'un ſens nouveau & de la poſſeſſion d'une femme qui n'eſt pas ſans attraits; ſi mon fils dans les bras de la Marquiſe de B***... — C'en eſt trop! de grace, mon pere.... — avoit oublié ſon pere, ſon état, ſes devoirs, je l'aurois plaint: mais je l'aurois excuſé, je lui aurois donné les conſeils d'un

ami, je lui aurois dit : plus la Marquiſe... — Mon pere, ſi vous ſaviez.... — Plus la Marquiſe eſt belle, & plus elle eſt dangereuſe. Examine avec moi la conduite de cette femme dont tu es épris. Au premier coup-d'œil ta figure la décide : elle te prend en une ſoirée... — Je vous conjure de ménager.... — Pour ſatisfaire ſa folle paſſion, elle expoſe ſa vie & la tienne. Qu'elle doit être vive, ardente, emportée celle... — Mon Dieu ! — Celle qui ſacrifie à la ſoif du plaiſir ſon repos, ſon honneur, l'eſtime publique !... — Ah, mon pere ! Ah, Monſieur ! — Je le répéte, mon ami ; plus la Marquiſe eſt belle, plus elle eſt dangereuſe ! Tu croïras dans ſes bras que la nature a des reſſources inépuiſables...

Déſolé de ne pouvoir m'expliquer, bien convaincu que le Baron ne ſe tairoit pas, je me déterminai à attendre patiemment

patiemment la fin de cette remontrance, que dans une autre occaſion, je n'aurois peut-être pas trouvé trop longue. Le coude gauche poſé ſur le bras de mon fauteuil, je mordois ma main de dépit ; & mon pied droit toujours en mouvement battoit la meſure ſur le parquet. Mon pere cependant continuoit :

Tu l'énerveras, la nature, au moment de la puberté, dans cet âge critique, où travaillant au développement des organes, elle a beſoin de toutes ſes forces pour achever ſon ouvrage. Je ſais bien que l'excès des plaiſirs produira la ſatiété : mais le dégoût viendra trop tard peut-être ; mais déjà tu pleureras ta ſanté détruite, ta mémoire perdue, ton imagination flétrie, toutes tes facultés altérées. Infortuné ! tu deviendras à la fleur de ton âge la proie des noirs chagrins, des infirmités

repouſſantes, & dans les horreurs d'une vieilleſſe prématurée, tu gémiras d'être obligé de ſupporter le fardeau de la vie..... O mon ami, redoute ces malheurs plus communs qu'on ne penſe : jouis du préſent, mais ſonge à l'avenir. Uſe de ta jeuneſſe ; mais garde des conſolations pour l'âge mûr.

Cependant, ajouta le Baron, mon fils peu touché de mes repréſentations paternelles, auroit donné en m'écoutant mille ſignes d'impatience, il ſe ſeroit dandiné ſur ſon fauteuil, il m'auroit interrompu cent fois, je n'aurois pas eu l'air de m'en appercevoir. Plus effrayé de ſes dangers, que ſenſible à mes injures, j'aurois continué tranquillement, je lui aurois dit : la Marquiſe de B***...

On conçoit ce que je ſouffrois depuis un quart d'heure. Je ne pus contenir davantage mon impatience long-tems

concentrée : Hé ! mon pere, m'écriai-je, n'auriez-vous pas pu lui dire tout cela un autre jour ? Le Baron étoit naturellement violent, il ſe leva furieux. Craignant l'effet d'un premier tranſport, je me ſauvai dans le cabinet dont je pouſſai la porte ſur moi.

J'y trouvai la Marquiſe dans une ſituation bien pénible. Les bras appuyés ſur le devant de mon ſecrétaire, elle tenoit avec ſes mains ſes oreilles bouchées, & liſoit, en ſanglotant, un papier poſé devant elle. Je m'approchai de ma belle maîtreſſe : Oh, Madame, combien je ſuis déſolé ! ... La Marquiſe me regarda d'un air égaré, Cruel enfant ! quelles fautes tu m'as fait faire ! ... — Parlez donc plus bas. — Mais quel châtiment j'en reçois ! — De grâce, parlez plus bas. — Ton pere ! ... ton indigne pere ! .. il oſe... — Mon amie, vous allez vous per-

dre ! — Mais tu es cent fois plus cruel que lui. Tiens. Regarde cet écrit funeſte.... Vois ces caractères perfides..... Mes pleurs les ont effacés. (Elle me montroit la lettre commencée pour Sophie).

Faublas, cria le Baron, ouvrez cette porte. Vous n'êtes pas ſeul dans ce cabinet? — Pardonnez-moi, mon pere. — J'entends quelqu'un vous parler. Ouvrez cette porte. — Mon pere, je ne le puis. — Je le veux : ne me laiſſez pas appeller mes gens. — La Marquiſe ſe leva bruſquement : Faublas, dites-lui que vous êtes avec un de vos amis qui demande la permiſſion de ſortir. — De ſortir ! Oh oui, reprit-elle avec déſeſpoir, quelque honte qu'il y ait à ſortir, il y en aura moins qu'à reſter. — Mon pere, je ſuis avec un de mes amis qui demande la liberté de ſortir. — Avec un de vos amis ? Oui, mon

pere.—Hé! que ne me diſiez-vous plutôt, qu'il y avoit quelqu'un dans ce cabinet? Ouvrez, ouvrez; ne craignez rien : je ſuis tranquille. Votre ami peut ſortir.

Conduiſez-moi, me dit la Marquiſe. Elle ſe couvrit le viſage avec ſes mains : j'ouvris la porte, nous entrâmes dans la chambre à coucher; nous allions gagner la porte oppoſée qui conduiſoit à l'eſcalier. Mon pere, étonné des précautions que l'inconnu prenoit pour ſe cacher, ſe jetta ſur notre paſſage; il dit à ma malheureuſe amie : Monſieur, je ne vous demande pas qui vous êtes; mais vous permettrez au moins que j'aie l'honneur de vous voir. —Mon pere, je vous conjure pour mon ami de ne pas exiger.... Que ſignifie donc ce myſtere? interrompit le Baron. Quel eſt donc ce jeune homme qui ſe cache chez vous, & qui craint

qu'on ne le voie en face ? Je prétends ſavoir à l'inſtant.... — Mon pere, je vous le dirai ; je vous donne ma parole d'honneur que je vous le dirai. — Non ; non. Monſieur ne ſortira pas que je ne ſache... La Marquiſe ſe jetta dans un fauteuil, le viſage toujours couvert de ſes mains : Monſieur, vous avez des droits ſur un fils ; mais ſur moi ! je ne le croyois pas. Le Baron entendant le ſon clair d'une voix féminine ſoupçonna enfin la vérité : Quoi ! s'écria-t-il, il ſe pourroit !... Oh que je ſuis fâché !... que j'ai de regrets !... Que d'excuſes..... Mon fils, vous devez ſentir que votre pere, jaloux de vous rendre à vos devoirs, s'eſt permis ſur le compte de Madame la Marquiſe de B***, des expreſſions trop fortes que le Baron de Faublas déſavoue... Mon fils, reconduiſez votre ami.

La Marquiſe, dès que nous fûmes

dans l'eſcalier, donna un libre cours à ſes larmes. Que je ſuis cruellement punie de mon imprudence ! diſoit-elle. Je voulus haſarder quelques mots de conſolation. — Laiſſez-moi ! laiſſez-moi ! Votre barbare pere eſt moins barbare que vous !

Nous étions dans le veſtibule. J'ordonnai qu'on allât promptement chercher un fiacre, & en attendant qu'il arrivât, je fis entrer la Marquiſe dans la loge du Suiſſe. Il n'y avoit qu'un inſtant que nous y étions, lorſqu'un homme préſenta ſa figure par le vaſiſlas (1) entr'ouvert, & demanda ſi le Baron étoit chez lui. La Marquiſe ſe cacha le viſage dans ſes mains ; je me jettai devant elle pour la couvrir de

(1) Vagiſlas. C'eſt le nom qu'on donne à la vitre que les portiers ouvrent & ferment à volonté.

mon corps : mais tout cela ne put se faire assez promptement. M. Duportail (car c'étoit lui) eut le tems de jetter un coup-d'œil sur la Marquise. — Monsieur le Baron est chez moi ; si vous voulez prendre la peine d'y monter, je vous rejoins dans un moment. Oui, oui, me répondit M. Duportail, en souriant.

On vint nous dire que la voiture étoit à la porte. La Marquise monta promptement ; je voulus m'y placer un moment auprès d'elle : Non, non, Monsieur, je ne le souffrirai pas. La douleur dont je voyois son cœur serré passa dans le mien. Je laissai tomber quelques larmes sur une de ses mains que j'avois saisie, & qu'elle ne retiroit pas : Ah, vous vous croyez auprès de Sophie ! Je voulus encore entrer dans le carrosse, elle retira sa main, & me repoussa : Monsieur, si, malgré les discours de votre pere, il vous reste en-

core quelque eſtime, quelque conſidération pour moi, je vous prie de deſcendre & de me laiſſer. — Hélas ! ne vous reverrai-je donc plus ? — Elle ne me répondit pas ; mais ſes larmes recommencerent à couler avec plus d'abondance : Ma chere maman, quand pourrai-je vous revoir ? Dans quel lieu me permettrez-vous ?... — Ingrat ! je ſuis trop ſûre que vous ne m'aimez pas ; mais vous devez me plaindre au moins... Laiſſez-moi... Remontez chez vous ; le Baron vous y attend. Elle dit au cocher de la conduire chez Madame ***, Marchande de modes, rue ***. Il fallut bien me décider à la quitter.

Je retrouvai dans l'eſcalier M. Duportail qui m'y attendoit : Mon ami, ſi je ſuis auſſi bon phyſionomiſte que le Marquis de B***, ce ſi joli garçon que vous quittez, c'eſt ſa belle moi-

tié... Mais qu'avez-vous donc : vous pleurez! — Je ne ſais où M. Perſon s'étoit fourré, nous le vîmes tout-à-coup derriere nous; il me dit d'un ton ſuffiſant : Je ſavois bien, Monſieur, que tout cela finiroit mal; vous ne faites aucun cas de mes avis. — Vos avis! Monſieur, faites-m'en grace... En vérité, c'eſt préciſément le Maître d'école de la Fontaine; je me noie, & il me ſermone! Mais qu'eſt-ce donc que tout cela? reprit M. Duportail. — Montez, montez chez moi, vous allez le ſavoir; mon pere m'a fait une ſcene!

En entrant, M. Duportail demanda au Baron ce qu'il y avoit. Ce qu'il y a! répondit mon pere. Je l'interrompis : Ce qu'il y a, M. Duportail, ce qu'il y a!... Tenez, Madame de B*** étoit dans ce cabinet : mon pere entre ici, il s'aſſied là, il me fait des repréſentations.

ſans doute très-juſtes, très-paternelles; mais la Marquiſe entendoit tout, & mon pere la traitoit.... Ah, vous n'en avez pas d'idée! moi, de peur de compromettre une femme... honnête... oui honnête, quoi qu'on en puiſſe dire, je n'oſois m'expliquer : mais mon pere connoît le profond reſpect que je lui porte; jamais je ne m'en ſuis écarté... Hé bien! il eſt témoin que je ſouffre, que je m'impatiente, que je lui manque... Monſieur, il ne ſent pas qu'il y a là-deſſous quelque choſe qui n'eſt pas naturel, il continue toujours. Il ne veut rien deviner. Jeune homme, répliqua le Baron, votre excuſe eſt dans vos pleurs; je vous pardonne les reproches que vous oſez me faire, à cauſe de la douleur dont vous paroiſſez oppreſſé, mais plus vous ſemblez aimer la Marquiſe... — Mon pere... — Monſieur! Madame de B*** n'eſt plus là.

Gouverneur complaiſant, honnête, indulgent ſur-tout.....— Monſieur, je ſavois bien qu'un jour vous me rendriez juſtice.— Un Gouverneur plein de politeſſe & d'aménité.....— Vous me flattez, Monſieur.— Un Gouverneur qui ſent bien qu'un enfant de ſeize ans ne peut être auſſi raiſonnable qu'un homme de trente-cinq.....— Aſſurément. — Un Gouverneur qui connoît le cœur humain.....— Cela eſt vrai.— Et qui excuſe dans ſon éleve un doux penchant que lui-même il éprouve.— Je ne comprends pas trop.....— Aſſeyez-vous, Monſieur Perſon : nous avons à traiter enſemble une matiere fort délicate, qui mérite toute votre attention... Parmi tant de qualités qui brillent en vous, & dont j'aurois pu faire une énumération plus longue, ſi je n'avois craint de bleſſer votre modeſtie ; parmi tant de qualités, il faut vous le dire fran-

chement, Monſieur Perſon, j'ai cru m'appercevoir qu'il vous en manquoit une, qu'on dit fort importante, mais que je regarde comme aſſez inutile, moi, celle de ſavoir enſeigner. — Monſieur, mais..... — Je ne dis pas cela pour vous mortifier. Je ſuis très-perſuadé que ce n'eſt pas l'érudition qui vous manque, mais on voit tous les jours des gens auſſi malheureux qu'habiles, qui enſeignent très-mal ce qu'ils ſavent très-bien. Vous êtes dans ce cas-là, Monſieur Perſon; & à cet égard, pour me ſervir des expreſſions dont uſoit le fameux Cardinal de Retz, en parlant du grand Condé: vous ne rempliſſez pas votre mérite. — Oh, Monſieur, la citation..... — N'eſt pas tout-à-fait juſte; je le ſens bien. Vous n'êtes point conquérant, vous; vous n'avez pas une armée à conduire. Mais auſſi, former le cœur d'un adoleſcent; étudier ſes

goûts, pour les combattre ou les diriger; amortir ou modifier ses passions, quand on n'a pu les prévenir; polir ses manieres gauches, & orner son esprit inculte; croyez-vous que cela soit une chose si facile? — Non sûrement; je sais que ma profession offre de grandes difficultés. — Hé bien, Monsieur, les parens n'entendent pas cela. Ils cherchent un Gouverneur qui ait tous les talens & toutes les vertus. Et ils croient que cela se trouve! C'est un homme qu'ils payent, & c'est un Dieu qu'il leur faudroit. Mais revenons à ce qui nous touche... J'ai encore remarqué, Monsieur Person, que votre attachement singulier pour toutce qui porte le nom de Faublas, vous a mené trop loin. — Comment?.. Oui; cette extrême affection que vous portez à la famille en général, vous ne l'avez pas également reversée sur chacun de ses

membres.—Je n'entends pas.—Tenez, vous avez pour ma sœur des airs de prédilection !..... Le Baron appelleroit cela de l'amour..... La difficulté que vous éprouvez à enseigner, il la nommeroit ineptie. Ce que je vous dis est exact : si j'instruisois le Baron de ces petits détails-là, vous ne resteriez pas vingt-quatre heures dans cet Hôtel. Ce seroit un grand malheur pour moi ; Monsieur Perſon, & un plus grand malheur pour vous. Je sais bien qu'on me chercheroit vîte un autre Instituteur ; mais, comme nous le disions tout-à-l'heure, il n'y a pas d'hommes parfaits sur la terre. En supposant que le nouveau venu se trouvât plus propre que vous à m'instruire, les premiers jours il me donneroit avec distraction, des leçons que je recevrois avec ennui ; & au diable les livres, dès que je l'aurois surpris bâillant avec moi dessus ;

Cependant mon nouveau Mentor participeroit aux foiblesses de l'humanité, il auroit des défauts ou des passions que je connoîtrois vîte, parce que je serois intéressé à les étudier. Animé des mêmes motifs, il pénétreroit mes goûts avec le même discernement. La premiere semaine, nous nous serions observés comme deux ennemis qui se craignent; au bout de huit jours nous nous traiterions comme deux amis, également intéressés à se ménager. Cependant, vous, Monsieur Person, vous ne trouveriez peut-être pas à faire ce que vous appellez une éducation. Je sais que beaucoup de petits Abbés, qui ont moins de mérite que vous, trouvent des éleves & même les conservent; mais tant d'autres aussi végetent sans emploi. Vous seriez peut-être réduit à recommencer le Rudiment & la Grammaire, avec les enfans gâtés d'un Notaire Marguillier, d'un Mar-

chand preſque Echevin, ou de quelque gros Employé; tous gens trop fiers pour envoyer Meſſieurs leurs fils à l'Univerſité. Et prenez-y garde, les gens d'affaires qui ſavent calculer, veulent toujours accorder leur intérêt avec leur vanité : ils vous diront très-bien que Reſtaut tout entier ne vaut pas une page de Barême; & ſi vous n'apprenez à vos petits Bourgeois qu'à parler leur langue, ſi vous ne poſſédez pas à fond la ſcience des chiffres, le maître d'arithmétique ſera beaucoup mieux payé que vous. Je veux vous épargner ces déſagrémens-là, Monſieur. Je ſens qu'il ſeroit dur pour le Gouverneur d'un Noble, de devenir le Précepteur d'un roturier : je ne prétends pas changer votre condition, mais la rendre meilleure; au-lieu de diminuer vos émolumens, je vais les augmenter. — Monſieur, je ſuis très-ſenſible ... J'ai

toujours bien dit que chez vous les qualités du cœur... — Oh les qualités du cœur ! Oui, mon cher Gouverneur, j'ai un cœur extrêmement bon, extrêmement ſenſible.... Vous ſavez que j'adore Sophie ! Mon pere veut m'empêcher de la voir. — Mais au fond, a-t-il tort ? — Comment, Monſieur, s'il a tort ? Vous me demandez s'il a tort ? Mais vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit ? — Pas très-bien. — Je vais m'expliquer clairement. Si vous m'êtes contraire, je déclare au Baron tout ce que je ſais ſur votre compte : on vous congédie, on me donne un autre Gouverneur. Si vous voulez me ſervir.... Monſieur Perſon, vous ſavez quelle ſomme le Baron me donne par an pour mes menus-plaiſirs, je vous en livre la moitié, & voilà un à-compte. (Je lui préſentai ſix louis.) — De l'argent ! Monſieur, fi donc ! Me

prenez-vous pour un valet ? — Ne vous fâchez pas ; je n'ai pas voulu vous offenſer, j'ai cru.... (Je remis les ſix louis dans ma bourſe.) — Monſieur, j'ai beaucoup d'amitié pour vous ; & ce n'eſt pas l'intérêt.... Vous l'aimez donc bien fort, Mademoiſelle de Pontis ? — Plus que je ne ſaurois vous le dire ! — Et que voulez-vous que je faſſe à cela, moi ? — Je vous demande ſeulement de prendre autant de peine pour détourner l'attention du Baron, que vous en auriez pris à me tourmenter. — Monſieur, vous n'avez ſur Mademoiſelle de Pontis que des vues honnêtes... légitimes ? — Je ſerois un monſtre, ſi j'en avois d'autres ! Foi de Gentilhomme, Sophie ſera ma femme. — En ce cas, je ne vois pas d'inconvénient.... — Il n'y en a pas. — Je n'en vois aucun. Monſieur, pour une choſe ſi ſimple vous me propoſez de l'argent. — Rece-

vez mes excuſes. — De l'argent ! fi donc. Quelques préſens : paſſe..... J'ai demeuré deux ans chez M. L*** ; il me faiſoit de tems en tems quelques cadeaux. Ses enfans m'en faiſoient de leur côté, tout cela s'arrangeoit aſſez bien. Un préſent s'accepte. — Ainſi, Monſieur Perſon, voilà qui eſt dit ; je puis compter ſur vous. — Aſſurément. — Ecoutez donc, mon cher Gouverneur ; j'ai une obſervation à vous faire. Si ce que vous ſentez pour Adelaïde eſt en effet de l'amour, ne croyez pas que je l'approuve au moins. Celui dont je brûle pour Sophie, eſt innocent & pur comme elle. Celui que vous éprouveriez pour ma ſœur !... Monſieur Perſon, prenez-y garde !... Je ſuis très-convaincu que la vertu d'Adelaïde la défendroit contre les entrepriſes d'un ſéducteur, mais ces entrepriſes même feroient un affront !..... Un affront

que

dans les larmes. Ma fille, ma chere fille, dont vous connoiſſez l'aïmable candeur, m'apprend que ſa bonne amie eſt malade, & que ſon frere tarde bien à apporter l'infaillible remede qu'il a promis pour Sophie. Je la preſſe de s'expliquer : elle me rend le compte le plus exact des ſymptômes & des effets de cette maladie, que vous devinez, que Monſieur connoît, qu'il a cauſée, qu'il ſe plait à nourrir, qu'il voudroit augmenter. Monſieur abuſe de quelques dons naturels, pour ſéduire une enfant trop ſenſible ; il prend ſur ſon eſprit un empire abſolu, il prépare par degrés ſon déshonneur. — Son déshonneur, le déshonneur de Sophie ? — Oui ! jeune inſenſé ; je connois les paſſions... — Mon pere, ſi vous les connoiſſez, vous ſavez que vous déchirez mon cœur ! — Mon fils, modérez cette impétuoſité qui m'offenſe... Oui, je

connois les passions; oui, cette enfant que vous respectez aujourd'hui, demain peut-être vous la déshonorerez, si elle a la foiblesse d'y consentir.... (il s'adressa à M. Duportail.) La recette que Monsieur destine à *sa jolie Cousine* sera renfermée dans un papier soigneusement cacheté, qu'il ne faut pas que Madame Munich voie..... Vous comprenez, mon ami?... Ainsi tout est prêt: la correspondance va s'entamer: Sophie, la pauvre Sophie, déjà séduite par les yeux, va l'être bientôt par son cœur. Elle fut trompée par une belle figure, signe ordinaire d'une belle ame; elle va l'être par les charmes non moins perfides d'une éloquence apprêtée; on va, dans des lettres étudiées, affecter avec elle le langage du sentiment: Sophie attaquée de tous les côtés à la fois, tombera sans défense dans les piéges qu'on lui aura tendus.... Et cependant

ſon ſéducteur n'a pas dix-ſept ans!... Et dans un âge encore ſi tendre il montre déjà les goûts funeſtes, il déploie les odieux talens de ces hommes auſſi lâches que dépravés, qui ne craignant pas de porter dans les familles la diſcorde & la déſolation, ſe font un barbare plaiſir d'entendre les gémiſſemens de la beauté malheureuſe, contemplent, en s'applaudiſſant, l'opprobre & les anxiétés de l'innocence avilie. Voilà ce qu'auront produit les dons naturels que je me plaiſois à voir en lui, dont j'étois peut-être fier en ſecret; voilà comment ſe réaliſeront les grandes eſpérances que j'avois conçues! — Mon pere, croyez que j'adore Sophie.... (Le Baron, ſans m'écouter, s'adreſſant toujours à M. Duportail.) Et ſavez-vous par quelles mains Monſieur compte faire paſſer ſes lettres corruptrices? Savez-

vous à qui il confie l'honnête emploi de ſervir ſes déteſtables projets?... A la vertu la plus pure & la plus confiante, à l'innocente Adelaïde, à ma chere fille, à ſa ſœur! — Mon pere, ne me condamnez pas ſans m'entendre. Vous doutez de mes ſentimens pour Sophie? Hé bien, daignez nous unir. Donnez-la moi pour épouſe. — Et vous diſpoſez ainſi de Sophie & de vous! Les parens de Mademoiſelle de Pontis vous connoiſſent-ils? ſont-ils connus de vous? Savez-vous ſi cet hymen leur convient? Savez-vous s'il me convient à moi? Croyez-vous que je veuille vous marier, à votre âge? A peine ſorti de l'enfance, vous prétendez à l'honneur d'être pere de famille! — Oui; & je ſens qu'il vous ſeroit auſſi aiſé de conſentir à mon mariage, qu'il m'eſt impoſſible de renoncer à mon amour pour Sophie. —

Monsieur, vous y renoncerez pourtant. Je vous défends d'aller au Couvent sans moi, ou sans mon expresse permission ; & je vous déclare que, si vous ne changez pas de conduite, une maison de force me répondra de vous. — Ah, si au lieu de marier les jeunes gens qui s'aiment, on les renfermoit ; mon pere, je ne serois pas au monde, & vous seriez en prison. »

Le Baron n'entendit pas ma réponse, ou feignit de ne pas l'entendre. Il sortit ; je retins M. Dupottail, qui se disposoit à le suivre. Je le priai de vouloir bien être médiateur entre mon pere & moi, & d'engager sur-tout le Baron à révoquer l'ordre cruel, qui m'interdisoit les visites au Couvent. Il m'observa que les précautions dont mon pere usoit étoient assez raisonnables. — Raisonnables ! voilà comme parlent toujours les gens indifférens ! Leur grand

mot, c'eſt la raiſon! Monſieur, quand vous adoriez Lodoiska, quand l'injuſte Pulauski vous priva du bonheur de la voir, vous ne trouvâtes pas ſes précautions raiſonnables. — Mais, mon jeune ami, remarquez donc la différence.... — Il n'y en a aucune, Monſieur, il n'y en a pas. En France comme en Pologne, un amant digne de ce nom, ne voit, ne connoît, ne reſpire que ce qu'il aime; le plus grand malheur qu'il imagine, c'eſt celui d'être ſéparé de l'objet adoré. Les précautions de mon pere vous paroiſſent raiſonnables; moi je les trouve cruelles; je ferai tout ce que je pourrai pour les rendre inutiles. Sophie apprendra mon amour : elle l'apprendra malgré mon pere; elle en ſera bien aiſe : & malgré lui, malgré vous, malgré toute la terre, nous finirons par nous marier. Monſieur, je vous le déclare, & vous

pouvez le dire au Baron. — Je n'en ferai rien, mon ami; je ne veux pas aigrir votre pere, je ne veux pas vous chagriner. Dans ce moment-ci vous avez la tête un peu exaltée, je vous laisse faire des réflexions sages, & dès demain sans doute vous serez plus raisonnable. — Raisonnable! oui, raisonnable! je m'y attendois bien.

Resté seul, je ne songeai qu'aux moyens d'éluder la défense du Baron, ou de la rendre vaine. Censeur austere, qui me blâmez de mon indocilité, je vous plains. Si de vos maîtresses la premiere, ou la plus chérie, ne vous fit jamais faire de fautes; ah c'est que vous n'avez jamais beaucoup aimé.

En y songeant mûrement, je vis que ma situation, quelque pénible qu'elle dût me paroître, n'étoit pas désespérée. Rosambert, compatissant aux pei-

nes de ſon ami, m'aideroit ſans doute; Jaſmin m'étoit entiérement dévoué : & je croyois connoître aſſez mon petit Gouverneur, pour être ſûr qu'avec de l'or, je ferois de lui tout ce que je voudrois. M. Duportail paroiſſoit vouloir reſter neutre, je n'aurois que mon pere à combattre. Mon pere, occupé de ſon intrigue avec cette belle Demoiſelle de l'Opéra, ſortoit tous les ſoirs; il ne pouvoit donc pas me veiller de très-près. Voilà les *réflexions ſages* que je faiſois; ce n'étoit pas celles que M. Duportail m'avoit conſeillées : mais je ne le trahiſſois pas, je l'avois prévenu.

Cependant, il ne falloit pas dans les premiers jours heurter le Baron de front, je devois prudemment m'interdire, pendant quelque tems, les viſites au Couvent : mais comment faire paſſer une lettre à Sophie? Cette let-

tre étoit ſi preſſée, ſi néceſſaire! Qui la porteroit à ma jolie Couſine? Je ne voyois aucun expédient pour me tirer de cet embarras. Parmi les reſſources que je m'étois ménagées, je n'avois pas calculé celles qui me reſtoient dans l'amitié d'Adelaïde

Une vieille femme m'apporte un Billet, je l'ouvre : il eſt ſigné DE FAUBLAS! Ah, ma chere ſœur! Je baiſe l'écriture, & je lis :

» Je crains bien d'avoir commis tout-
» à-l'heure une indiſcrétion, mon
» frere : j'ai appris à mon pere que
» vous m'aviez promis un remede qui
» guériroit ma bonne amie, il s'eſt
» fâché : il a dit que c'étoit du poiſon
» que vous prépariez pour Sophie.....
» Du poiſon!..... Mon frere, en vé-
» rité, je ne l'ai pas cru, quoique ce
» fût le Baron qui l'aſſûrât.

» J'ai conté tout cela à ma bonne » amie, qui attendoit impatiemment » la recette en queſtion. Adelaïde, » m'a-t-elle dit, vous avez eu tort d'en » parler au Baron.... Ce remede de » votre frere n'eſt peut-être pas bien » bon; mais enfin nous aurions vu » ce que c'eſt. Au reſte, mon frere, » ſoyez tranquille : elle ne croit pas » plus que moi, que vous ayez voulu » l'empoiſonner.

» Comme j'ai vu qu'elle mouroit » d'envie d'avoir la recette, je lui ai » conſeillé de vous l'envoyer deman- » der. Elle m'a encore répété ces mots » qui me chagrinent : Adelaïde! Ade- » laïde! ah, que tu es heureuſe!

» Cependant je ſuis ſûre qu'elle ſe- » roit bien aiſe d'avoir la recette. En- » voyez-la moi tout de ſuite, mon » frere, je la lui remettrai : & je vous » aſſûre que je ne parlerai de rien à » perſonne.

» Donnez trois liv. à la femme por-
» teuſe du billet : elle m'a dit qu'elle
» ne jaſoit jamais, quand on lui don-
» noit un petit écu. Votre ſœur, &c.

ADELAÏDE DE FAUBLAS.

P. S. Tâchez de me venir voir.

Tranſporté de joie, je vais à la vieille : Madame, voilà ſix francs, parce que je vais vous charger d'une réponſe, que je vous prie d'attendre.

Je rentre dans mon cabinet, je me mets à mon ſecrétaire : la Lettre commencée pour Sophie eſt devant moi, je la vois encore mouillée de larmes. Hélas! ces pleurs, c'eſt la Marquiſe qui les a verſés! quels diſcours elle a entendus! Quelle lettre elle a lue!... Pauvre Vicomte de Florville! que de chagrins mon pere & moi nous t'avons donnés!.... En me diſant cela, je baiſe le papier ſur lequel la Marquiſe a tant

gémi : & le ſentiment que j'éprouve alors, s'il eſt moins vif que l'amour, eſt cependant plus tendre que la pitié.

Je reviens à moi, je ſonge à Sophie. Ce papier détrempé en pluſieurs endroits n'eſt pas préſentable, il faut recommencer la lettre trois fois écrite... Hé ! pourquoi donc recommencer ? Au nom, au ſeul nom de ma jolie Couſine, je ſens déjà mes paupieres s'humecter, je vais ſangloter en lui écrivant ! Sophie ſaura-t-elle que deux perſonnes ont pleuré ſur le même papier ? Moi-même pourrai-je, entre ces larmes confondues, diſtinguer celles qui ſeront venues de la Marquiſe de B*** & celles qui m'auront appartenu ?..... Ces réflexions me déterminent ; je ne recommence pas, je continue :

« .... Sophie, je n'exiſte plus que » par toi ! Et cependant tu te plains ! » tu

que tout le ſang du coupable n'expieroit que foiblement! — Monſieur, ſoyez tranquille. — Je le ſuis. — Monſieur, comptez ſur moi. — Mon cher Gouverneur, j'y compte.

Perſon ſortoit, il revint pour me dire que dans l'après-dîner il avoit été au Couvent, de la part du Baron. — Au Couvent! pourquoi faire? — Pour défendre expreſſément à Mademoiſelle Adelaïde de paroître au parloir, quand vous irez ſeul la demander. — Vous l'avez vue, Adelaïde? — Oui, Monſieur. — Elle ne vous a rien dit? — Ah, qu'elle étoit bien fâchée de cette défenſe. — Rien de plus? — Rien du tout. — Et Sophie? Avez-vous demandé comment elle ſe portoit? — Beaucoup mieux depuis midi. — Et à quelle heure avez-vous été au Couvent? — A cinq heures à peu près, il y a environ quatre heures. — Bien, fort bien. (Perſon s'en alla.)

Beaucoup mieux depuis midi! depuis midi! c'eſt l'heure à peu près à laquelle elle a reçu ma lettre. Sophie, ma chere Sophie! ne te hâteras-tu pas de me répondre? Adelaïde, tu dois être bien contente : ta bonne amie eſt déjà guérie! Et dans les tranſports de joie que me cauſoit la nouvelle d'une cure auſſi prompte, je me mis à faire des ſauts, des gambades, au bruit deſquels accourut Jaſmin; j'achevois un ſuperbe entrechat quand il ouvrit la porte : Monſieur, je vous demande excuſe; j'entendois un vacarme! J'étois inquiet.—Jaſmin, allez tout de ſuite chez le comte de Roſambert, & priez-le de paſſer ici demain matin, ſans faute.

Roſambert n'y manqua pas. De tous les événemens de la veille, je ne lui racontai que ceux qui ſe rapportoient à Sophie: il me rappella en riant que

ce n'étoit pas la jolie Couſine qui étoit dans mon Cabinet. Je voulus éluder ; le Comte me preſſa ſi vivement, qu'il fallut tout avouer. C'eſt une femme bien étonnante que la Marquiſe de B***, me dit-il alors. Perſonne ne ſait comme elle commencer agréablement une intrigue, la filer vite, bruſquer le dénouement, le dénouement qui ne lui déplaît pas, & que même on peut croire néceſſaire à ſa conſtitution. Perſonne ne poſſede mieux le grand art de retenir l'amant heureux, de ſupplanter une rivale dangereuſe ; ou, quand la choſe eſt impoſſible, de tenir du moins la balance incertaine. Cette femme-là ſait varier les plaiſirs, de maniere qu'avec elle, & pour elle, un amour de ſix mois eſt un amour nouveau. Un amour de ſix mois à la Cour ! Vous concevez que c'eſt un vieillard décrépit ; hé bien, la Marquiſe rajeunit ce vieillard-là ! car

quoiqu'elle m'ait quitté brusquement, je lui rends justice ; elle n'est pas volage. Je crois même lui avoir surpris quelques éclairs de sensibilité ; au fond il se pourroit qu'elle eût le cœur tendre. Son génie intriguant s'est développé à la Cour, dans tous les genres. Peut-être que si elle fût née simple Bourgeoise, au-lieu d'être femme galante, elle eût été tout bonnement femme sensible. Je vous répete qu'elle n'est pas ce qu'on appelle volage. Je l'avois depuis six semaines, je l'aurois peut-être gardée trois mois encore ; mais votre déguisement a tout dérangé. Un novice à instruire ! Un fat à corriger ! (il se montroit lui-même en riant.) Un mari presque jaloux à duper si plaisamment ! Des obstacles de toute espece à surmonter !... Elle n'a pu résister à ces idées-là. Oui, quoique vous soyez d'une figure charmante, je pa-

rierois que c'eſt ſur-tout la difficulté de l'entrepriſe qui a déterminé Me. de B***. D'abord la Marquiſe a pris à tâche de ne pas ſuivre la route battue. Prendre cette ſemaine, avec diſtraction, un amant qu'on renverra mauſſadement la ſemaine prochaine, rompre & nouer des engagemens uniformes; voilà l'éternelle occupation de nos femmes de qualité! Le perſonnage change; mais jamais la conduite de l'intrigue: on dit, on fait ſans ceſſe la même choſe. C'eſt toujours une déclaration à recevoir, un aveu à faire, quelques billets à écrire, deux ou trois tête-à-têtes à arranger, une rupture à conſommer. Tout cela répété devient d'une monotonie aſſomante. La Marquiſe au contraire n'eſt pas fâchée que le même Cavalier lui reſte, pourvu que le manége varie. Ce n'eſt pas par le nombre de ſes amans qu'elle s'affiche; c'eſt par la ſingula-

rité de ſes aventures. Une ſcene ne lui paroît piquante, que quand elle n'eſt pas ordinaire : elle oſe tout pour la produire ; elle ſe plaît à braver les haſards & à lutter contre les événemens. Auſſi le ſentiment de ſa force l'emporte-t-il quelquefois trop loin ! quelquefois, il arrive que toute ſon adreſſe ne peut lui épargner les déſagrémens d'une démarche trop imprudente. Dans ſon aventure avec nous, par exemple, voilà deux terribles ſcenes qu'elle a eſſuyées. La premiere !... C'eſt moi qui l'en ai tourmentée ; & en conſcience je la lui devois. Hier elle eſt venue très-inconſéquemment chercher ici la ſeconde, & le haſard peut-être lui garde la troiſieme. Mais n'importe ! La Marquiſe, toujours ſupérieure aux petites mortifications, accoutumée à conſidérer froidement, ſous tous les rapports, les événemens les plus fâcheux, la

Marquiſe tirera de ſes malheurs mêmes un avantage contre ſes ennemis, contre ſa rivale & contre vous. — Contre ſa rivale ! ah, Roſambert, Sophie ſera toujours préférée ! ..... Mais que dites-vous de ma jolie Couſine qui ne répond pas ? — Attendez donc qu'elle ait dormi. Ne vous ſouvenez-vous pas qu'il y a huit jours qu'elle n'a fermé l'œil. Votre lettre l'a doucement bercée..... Mais laiſſez-la donc goûter ſon bonheur. Savez-vous de quoi nous devons nous occuper ? — Non. — Il faut aller acheter quelque bijou pour le cher Gouverneur. Il vous a dit qu'un préſent s'acceptoit. — Vraiment oui ; mais ſi je ſors, & qu'il me vienne une lettre de Sophie ? — On fera attendre la vieille meſſagere. — Hé bien, allons donc vite. — Vous oubliez votre chapeau. — Vous avez raiſon, répliquai-je d'un air diſtrait, & j'allai m'aſſeoir.

Roſambert me prit par le bras : où diable êtes-vous ? A quoi rêvez vous ? — Je ſongeois à ce pauvre Vicomte de Florville !... Qu'elle doit être affligée la Marquiſe ; Roſambert, croyez-vous qu'elle m'écrira ! — Nous parlons de la Marquiſe à préſent ? — Oui, mon ami... Mais ne riez donc pas, répondez moi. — Hé bien, mon cher Faublas, je crois qu'elle ne vous écrira pas. — Vous croyez ? — Cela eſt très-vraiſemblable ! La Marquiſe s'eſt déjà conſultée ſur votre ſituation préſente & ſur la ſienne. En femme bien appriſe, elle a ſans doute compris que vous ne pourriez vous diſpenſer de venir à elle ; elle n'ira point à vous. Elle vous attendra, ſoyez ſûr qu'elle vous attendra.

Je ſonnai Jaſmin : Mon ami, tu connois l'hôtel du Marquis de B*** ; tu connois Juſtine : prends un habit bourgeois, va demander Juſtine ; & tu

lui diras que tu viens de ma part, ſavoir comment ſe porte Madame la Marquiſe. Roſambert qui rioit de toutes ſes forces, me dit : Ah, c'eſt que vous croyez qu'il ne ſeroit pas poli de la faire trop attendre ? Mais dites-moi, vous déſiriez une lettre de Sophie ? — Sans doute. Jaſmin, nous allons à deux pas ; tu ne ſortiras que quand nous ſerons rentrés. Jaſmin, de la diſcrétion ! Je compte ſur toi : on nous fait la guerre ; l'ennemi eſt là-bas : en garde, mon ami, en garde ! — Oh, Monſieur, dans toutes mes maiſons, j'ai toujours été du parti des enfans, contre les peres. — Bien, mon ami ; ſois ſûr que je te récompenſerai, quand je ſerai marié avec elle. — Marié avec Madame la Marquiſe ! Monſieur ! Roſambert rioit : venez, venez mon ami, me dit-il ; vous n'y êtes plus.

J'achetai une bague aſſez belle : mais

quand il fut queſtion de nous en aller, je ne pus jamais arracher Roſambert de la boutique ; la bijoutiere étoit jolie.

A mon retour, Jaſmin me remit une lettre. La vieille n'avoit pas voulu ſeulement s'aſſeoir ; parce qu'on lui avoit défendu d'attendre une réponſe.

Qu'on juge de ma douleur, en liſant ce qui ſuit :

» Si je n'avois vu mon nom vingt » fois répété dans votre Lettre, Mon- » ſieur, je n'aurois jamais pu croire » qu'elle me fût adreſſée. Je n'imagi- » nois pas que quelques mots échap- » pés ſans conſéquence, recueillis au » haſard par ma bonne amie, dûſſent » être interprétés par ſon frere, d'une » maniere ſi étonnante ! Je n'imagi- » nois pas que mon jeune Couſin, qui » ſe diſoit mon ami, dût me traiter » jamais d'une façon ſi injurieuſe.

» Qui vous a dit que je vous aimois, » Monſieur? Adelaïde! Elle n'en ſait » rien. Qui vous a dit que ces mots : » *cruel*, *ingrat*, *je ne le reverrai de ma* » *vie*, vous fuſſent adreſſés? Qui vous » a dit que je mourois de chagrin, » parce que vous ne m'aimiez pas? Si » cela étoit, Monſieur, il n'y auroit » que moi qui puſſe le ſavoir; vous » l'ai-je jamais dit? moi! Monſieur.

» Et vous avez l'air d'être ſûr de » votre fait! Vous aimez quelqu'un, » & vous me dites que vous m'aimez, » parce que vous croyez que je vous » aime? Vous penſez donc me faire » une grace, quand vous me deman- » dez mon cœur & ma main? Mon- » ſieur, ſi je ſuis aſſez malheureuſe » pour n'inſpirer jamais que de la » compaſſion, je ſerai du moins aſſez » ſage pour ne pas aimer, ou aſſez » diſcrette pour cacher mon amour;

» & certainement jamais l'amant d'une » autre ne ſera le mien.

» Maintenant c'eſt à vous & pour » vous que je dis ces mots : Je ne » vous reverrai jamais. Ma famille » vaut bien la vôtre, Monſieur ; & » vous devez me ſavoir quelque gré » de ne pas pouſſer plus loin le reſ- » ſentiment de l'outrage que vous n'a- » vez pas craint de me faire.

Cette fatale Lettre n'étoit pas ſignée. Le chagrin dont elle me pénétra eſt plus facile à imaginer qu'à décrire. Sophie ne m'aimoit pas ! Sophie ne vouloit plus me voir ! Je tombai dans un accablement profond, dont je ne ſortis que pour verſer un torrent de larmes : ſi du moins Roſambert étoit là, il m'aideroit de ſes conſeils, il me donneroit quelques conſolations.

Je me levai bruſquement, j'eſſuyai mes

mes yeux, je volai chez la Bijoutiere. Elle n'étoit plus au comptoir! Rosambert n'étoit plus dans la boutique! Je parus si fâché de ce contre-tems, qu'une Demoiselle de magasin eut pitié de moi. Elle me dit, que si je voulois entrer au *Café de la Régence*, qu'elle me montra à dix pas de-là, elle iroit avertir le Comte, qui n'étoit pas loin, & qui ne manqueroit pas de me joindre dans une demi-heure au plus tard.

J'entrai dans ce *Café de la Régence*. Je n'y vis que des gens profondément occupés à préparer un échec & mat. Hélas! ils étoient moins recueillis, moins rêveurs, moins tristes que moi. Je m'assis d'abord près d'une table; mais l'agitation que j'éprouvois ne me permettant pas de rester en place, bientôt je me promenai, à grands pas, dans le Café silencieux. Bientôt aussi l'un des joueurs haussant la voix, levant la

tête, & frottant ſes mains, dit d'un ton fier : au Roi ! Grands Dieux ! s'écria l'autre, la dame forcée ! la partie perdue ! Une partie ſuperbe !.... Oui, oui, Monſieur, frottez vos mains ! Vous vous croyez un Turenne ! Savez-vous à qui vous avez l'obligation de ce beau coup ? (Il ſe tourna de mon côté.) A Monſieur, oui-à Monſieur. Maudits ſoient les amoureux ! Etonné de la maniere vive dont on m'apoſtrophoit, j'obſervai au joueur mécontent que je ne comprenois pas... — Vous ne comprenez pas ! Hé bien ; regardez-y, un échec à la découverte ! — Hé bien, Monſieur, qu'a de commun cet échec... — Comment ! ce qu'il a de commun ! Il y a une heure, Monſieur, que vous tournez autour de moi. Et ma chere Sophie, par-ci ! & ma jolie Couſine par-là !... Moi, j'entends ces fadaiſes, & je fais des fautes d'écolier...

Monſieur, quand on eſt amoureux, on ne vient pas au *Café de la Régence*. (J'allois répliquer; il continua avec violence.) Un échec à la découverte! Il faut couvrir le roi! nul moyen de ſauver!... On profite des diſtractions que ce Monſieur me donne!... Un miſérable coup de mazette! Un homme comme moi! (Il ſe retourna vers moi.) Monſieur, une fois pour toutes, ſachez que toutes les Couſines du monde ne valent pas la dame qu'on me force... elle eſt forcée! Il n'y a pas de reſſource... Au diable ſoient la bégueule & ſon doucereux amant!

De toutes les exclamations du joueur, la derniere fut celle qui me piqua le plus. Emporté par ma vivacité, je m'avançai bruſquement; mais chemin faiſant, je rencontrai ſur la table voiſine un échiquier qui débordoit: mes boutons l'accrocherent, il tomba; les pie-

cent fois cette Lettre-là. — Ah, Rosambert, est-ce donc le moment de plaisanter! — Je ne plaisante pas, mon ami, vous êtes adoré. — Mais vous n'avez donc pas lu? — J'ai lu, & je vous répète que vous êtes adoré. — Rosambert, nous sommes mal ici, revenez chez moi.

En chemin, le Comte me dit: Sophie a cessé ses visites au parloir, à l'époque de votre liaison avec Madame de B**. C'est à cette époque aussi que les insomnies ont commencé: c'est alors qu'elle a eu ce que Mademoiselle votre sœur appelle la fievre. Elle a désiré la recette, elle l'a demandée indirectement. Il y a plus; le remede avoit fait un excellent effet, puisqu'hier à midi, Mademoiselle de Pontis se portoit mieux. Il faut donc conclure de tout cela, que dans l'après-dîner d'hier, il s'est passé quelque chose d'extraordi-

naire au Couvent. N'en doutez pas, mon ami, cette Lettre eſt l'effet d'une ruſe du Baron, ou d'une naïveté d'Adelaïde, ou d'une indiſcrétion de M. Perſon. Au reſte, le ton de cette épître prouve que vous êtes aimé. Un aveu tacite eſt même échappé à la jeune perſonne. Elle vous fait de terribles reproches! Vous avez cru qu'elle vous aimoit! Elle ne peut ſupporter cette idée; mais elle ne dit nulle part, qu'elle ne vous aime pas.

Tout ce que Roſambert me diſoit me paroiſſoit fort raiſonnable; cependant mon cœur étoit oppreſſé. Les amans eſperent follement, ils s'allarment de même.

Savez-vous bien, reprit le Comte, qu'elle eſt aſſez bien tournée ſa douce épître? Oh, la jolie Couſine ne vous aura pas écrit dix fois, que vous trouverez ſon ſtyle tout-à-fait formé!

— Roſambert, que vous êtes cruel, avec votre gaieté !

Jaſmin rentroit chez moi en même tems que nous. Il me dit qu'il venoit de chez Madame la Marquiſe. — Hé ! bien ? — Monſieur, j'ai parlé à Mademoiſelle Juſtine ; elle m'a fait attendre aſſez long-tems, & elle eſt enfin revenue me dire que Madame étoit très-ſenſible à votre attention ; que Madame s'étoit ſentie fort incommodée hier en rentrant ; que le Docteur lui avoit trouvé un peu de fièvre ce matin. — Voyez, Roſambert, voyez comme je ſuis malheureux ! Elles ont toutes deux la fièvre en même tems ! Celle que j'adore ne veut plus me voir ! . . . . Et je ne verrai pas aujourd'hui celle qui m'amuſe, ajouta le Comte, en me contrefaiſant. Pauvre jeune homme ! que je le plains ! . . . Mon cher Faublas, conſolez-vous. Pour guérir les maux

que vous avez cauſés, vous ſerez tout ſeul plus Docteur, que tous les Docteurs de la Faculté. Mais quoique la maladie de ma jolie Couſine ſoit à-peu-près celle de l'aimable Marquiſe, je prévois cependant qu'il y aura quelque différence dans le traitement. On cherchera, dans les yeux de la jolie Demoiſelle, s'il n'y a pas quelque reſte d'émotion, on prendra ſa main pour tâter le pouls qui pourroit être un peu élevé; peut-être même qu'il faudra voir ſi ſa bouche n'a rien perdu de ſa fraîcheur..... Mais pour la belle Dame, oh l'examen ſera plus long, plus ſérieux! Vous ſerez obligé de la conſidérer de plus près, & plus généralement.... de la tête aux pieds! mon ami?.... Je crois même que la méthode de M. Meſmer.... Oui, Chevalier, oui; un peu de Magnétiſme! —De grace! trêve de plaiſanterie!

Roſambert, occupez-vous avec moi de Sophie... Tâchons d'abord de découvrir ce que m'a valu cette cruelle lettre ; voyons enſuite par quels moyens je pourrois avoir une entrevue, une explication avec ma jolie Couſine. — Très-volontiers, mon cher Faublas, commençons par appeller M. Perſon.

Mon pere entra comme Roſambert ſonnoit. Il répondit froidement aux politeſſes du Comte, & m'annonça d'un ton aſſez bruſque, que j'allois ſortir avec lui. Les chevaux ſont mis, ajouta-t-il ; & ſe tournant du côté de Roſambert : pardon, Monſieur, mais l'heure me preſſe. Demain matin, de bonne heure, me dit le Comte, en nous quittant. Je ſuivis le Baron avec inquiétude.

Il me conduiſit chez M. Duportail. Lovzinki m'attendoit pour achever de m'apprendre les aventures de ſa vie les plus ſecretes ; & de peur que le Mar-

quis de B***, ou quelqu'autre importun ne vînt encore nous interrompre, il ordonna qu'on refusât la porte à tout le monde. Dès que nous eûmes dîné, il continua ainsi le récit de ses infortunes.

Vous devez être, mon cher Faublas, pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu, devenu plus violent, s'alloit communiquer à la chambre où nous étions enfermés; & déjà les flammes battoient au pied de la tour de Lodoiska. Lodoiska poussoit de longs gémissemens, auxquels je répondois par des cris de fureur. Boleslas parcouroit notre prison comme un insensé : il poussoit d'affreux hurlemens, il essayoit de briser la porte avec ses pieds & ses mains; & moi, pendu à la fenêtre, je secouois avec rage les barreaux que je ne pouvois ébranler.

Tout-à-coup ceux qui étoient montés redeſcendent avec précipitation ; nous entendons ouvrir les portes, Dourlinski lui-même demande quartier ; les vainqueurs ſe précipitent dans le bâtiment enflammé : attirés par nos cris, ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur coſtume, à leurs armes, je reconnois des Tartares ; leur chef arrive, je vois Titſikan. Ah, ah dit-il, c'eſt mon brave homme ! je me jette à ſes genoux : Titſikan !.... Lodoiska ! .... Une femme !.... la plus belle des femmes ! dans cette tour !... Elle y va brûler vive. Le Tartare dit un mot à ſes ſoldats, ils volent à la tour, j'y vole avec eux ; Boleſlas les ſuit. On enfonce les portes ; près d'un vieux pilier, nous découvrons un eſcalier tournant, rempli d'une épaiſſe fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent, je veux monter : hélas ! qu'allez-vous

vous faire ? me dit Boleſlas; vivre ou mourir avec Lodoiska ! m'écriai-je; vivre ou mourir avec mon maître ! répond mon généreux ſerviteur. Je m'élance : il s'élance après moi ! Au riſque d'être ſuffoqués, nous montons à-peu-près quarante degrés; à la lueur des flammes, nous découvrons Lodoiska dans un coin de ſa priſon; elle traînoit foiblement ſa voix mourante : qui vient à moi ? dit-elle. C'eſt Lovzinski : c'eſt ton amant ! Sa joie lui rend des forces; elle ſe releve, & vole dans mes bras : nous l'emportons, nous deſcendons quelques degrés; mais une vapeur plus épaiſſe ſe répand dans l'eſcalier, & nous force de remonter précipitamment; à l'inſtant même une partie de la tour s'écroule. Boleſlas jette un cri terrible, Lodoiska s'évanouit.... Faublas, ce qui devoit nous perdre nous ſauva. Le feu, aupara-

vant étouffé ſe fait jour, il s'étend plus rapidement; mais la fumée ſe diſſipe. Chargés de notre précieux fardeau, Boleſlas & moi nous deſcendons promptement... Mon ami, je n'exagere pas; chaque marche tremboit ſous nos pieds! Les murs étoient brûlans! Enfin nous arrivons à la porte de la tour; Titſikan, tremblant pour nous, y étoit accouru: braves gens, dit-il, en nous voyant paroître! Je poſe Lodoiska à ſes pieds, & je tombe ſans connoiſſance auprès d'elle.

Je reſtai près d'une heure dans cet état. On craignoit pour ma vie, Boleſlas pleuroit. Je repris enfin mes eſprits à la voix de Lodoiska, qui, revenue à elle, me nommoit ſon libérateur. Tout étoit changé dans le château, la tour étoit entiérement tombée. Les Tartares avoient arrêté les progrès de l'incendie: ils avoient abattu

une partie du bâtiment, pour ſauver l'autre ; enſuite on nous avoit tranſportés dans un vaſte ſallon, où Titſikan étoit lui-même avec quelques-uns de ſes ſoldats. Les autres, occupés à piller, apportoient à leur chef, l'or, l'argent, les pierreries, la vaiſſelle, tous les effets précieux que les flammes avoient épargnés. Tout près de-là, Dourlinski chargé de fers, regardoit en gémiſſant ce monceau de richeſſes, dont on alloit le dépouiller. La rage, la terreur, le déſeſpoir, tout ce qui déchire le cœur d'un ſcélérat puni, ſe liſoit dans ſes yeux égarés. Il frappoit la terre avec fureur, portoit à ſon front ſes poingts fermés ; & vomiſſant d'horribles blaſphêmes, il reprochoit au ciel ſa juſte vengeance.

Cependant mon amante preſſoit ma main dans les ſiennes : hélas ! me dit-elle, en ſanglottant, tu m'as ſauvé la

vie, & la tienne eſt encore en danger! Et ſi nous échappons à la mort, l'eſclavage nous attend, — Non, non, Lodoiska, raſſure-toi. Titſikan n'eſt point mon ennemi, Titſikan finira nos malheurs. Sans doute, ſi je le puis, interrompit le Tartare; tu parles bien, brave homme! Oh, je vois que tu n'es pas mort, & j'en ſuis fort aiſe; tu dis & tu fais toujours de bonnes choſes, toi! Et as là, ajouta-t-il, en montrant Boleſlas, un ami qui te ſeconde bien. J'embraſſai Boleſlas: oui, Titſikan, oui; j'ai un ami: ce nom lui reſtera toujours! Le Tartare m'interrompit encore: ha çà, dis-moi; vous étiez tous deux dans une chambre baſſe: elle étoit dans une tour, elle; pourquoi cela? Je parie, Meſſieurs les drôles, que vous avez voulu ſouffler cette enfant à ce butor-là (en montrant Dourlinski); & vous aviez raiſon: il

eſt vilain, & elle eſt jolie! Voyons, conte-moi cela. J'inſtruiſis Titſikan de mon nom, de celui du pere de Lodoiska, de tout ce qui m'étoit arrivé juſqu'alors. C'eſt à Lodoiska, lui dis-je enſuite, à nous apprendre ce que l'infâme Dourlinski lui a fait ſouffrir, depuis qu'elle eſt dans ſon château.

Vous ſavez, dit auſſi-tôt Lodoiska, que mon pere me fit quitter Varſovie, le jour même que la Diete fut ouverte. Il me conduiſit d'abord dans les terres du Palatin de***, à vingt lieues ſeulement de la Capitale, où il retourna pour aſſiſter aux Etats. Le jour que M. de P*** fut proclamé Roi, Pulauski vint me prendre chez le Palatin, & m'amena ici, croyant que j'y ſerois plus à l'abri de toutes les recherches. Il chargea Dourlinski de me garder avec ſoin, & d'empêcher ſur-tout que Lovzinski ne pût découvrir le lieu

de ma retraite. Il me quitta pour aller, disoit-il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays, & punir des traîtres. Hélas! ces soins importans lui ont fait oublier sa fille. Je ne l'ai pas revu depuis.

Quelques jours après son départ, je commençai à m'appercevoir que les visites de Dourlinski devenoient plus fréquentes & plus longues; bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avoit donné pour prison. Il m'ôta, je ne sais sous quel prétexte, l'unique femme que mon pere m'avoit laissée pour me servir; & pour que personne, disoit-il, ne sût que j'étois chez lui, il m'apportoit lui-même ce qui étoit nécessaire à ma subsistance, & passoit ainsi les journées entieres près de moi.

Vous ne savez pas, mon cher Lovzinski, combien je souffrois de la présence continuelle d'un homme qui

m'étoit odieux, & dont je ſoupçonnois les infâmes deſſeins; il oſa me les expliquer un jour; je l'aſſurai que ma haine ſeroit toujours le prix de ſa tendreſſe, & que ſon indigne conduite lui avoit attiré mes profonds mépris. Il me répondit froidement qu'avec le tems je m'accoutumerois à le voir, à ſouffrir ſes aſſiduités, & même à les deſirer. Il ne changea rien à ſa conduite ordinaire; il entroit chez moi le matin, & n'en ſortoit que le ſoir. Séparée de tout ce que j'aimois, toujours gênée par mon tyran, je n'avois pas même la foible conſolation de pouvoir me livrer tranquillement au ſouvenir de mon bonheur paſſé. Témoin de mes inquiétudes, Dourlinski ſe plaiſoit à les augmenter. Pulauski, me diſoit-il, commandoit un corps de Polonnois; Lovzinski, trahiſſant ſa patrie qu'il n'aimoit pas, & une femme dont il ſe

ſoucioit peu, ſervoit dans l'armée Ruſſe, on ne doutoit pas qu'il n'y eût bientôt un combat ſanglant; au reſte, il étoit bien certain, que déſormais rien ne pourroit réconcilier mon pere avec Lovzinski. Quelques jours après il vint m'annoncer, que Pulauski avoit attaqué pendant la nuit les Ruſſes dans leur camp, & que dans la mêlée, mon amant étoit tombé ſous les coups de mon pere. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une eſpece de Papier public, que ſans doute il avoit fait imprimer exprès; d'ailleurs, à la barbare joie qu'il affectoit, je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable! m'écriai-je, tu jouis de mes pleurs, de mon déſeſpoir; mais ceſſe de me perſécuter, ou tu verras bientôt que la fille de Pulauski peut bien elle-même venger ſes injures.

Un ſoir qu'il m'avoit quittée plutôt

qu'à l'ordinaire, j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe, que je laiſſois toujours allumée, je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avoit pas de crime, dont je ne le jugeaſſe capable, j'avois prévu celui-là, & je m'étois bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avois eu la précaution de cacher ſous mon oreiller; j'accablai le ſcélérat des reproches qu'il méritoit; je lui jurai, que s'il oſoit s'approcher, je le poignarderois de mes mains. Il recula de ſurpriſe & d'effroi : je ſuis las de n'eſſuyer que des mépris, me dit-il, en ſortant; ſi je ne craignois d'être entendu, tu verrois ce que peut contre moi le bras d'une femme? mais je ſais un moyen ſûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuſe de pouvoir acheter ta grace par les plus humi-

bles ſoumiſſions. Il ſortit : quelques momens après, ſon confident entra, le piſtolet à la main ; je dois lui rendre juſtice, il pleuroit en m'annonçant les ordres de ſon maître : habillez-vous, Madame, il faut me ſuivre ; c'eſt tout ce qu'il put me dire. Il me conduiſit dans cette tour, où ſans vous j'allois périr aujourd'hui ; il m'enferma dans cette horrible priſon ; c'eſt là que j'ai langui pendant plus d'un mois, ſans feu, ſans lumiere, preſque ſans habits ; du pain & de l'eau pour ma nourriture ; pour mon lit une ſimple paillaſſe ; voilà l'état auquel fut réduite la fille unique d'un Grand de Pologne ! Vous frémiſſez, brave étranger ; & bien, croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une choſe du moins me rendoit ma miſere moins inſupportable ; je ne voyois plus mon tyran : tandis qu'il attendoit tran-

quillement que je ſollicitaſſe mon pardon, je paſſois les journées & les nuits entieres à appeller mon pere, à pleurer mon amant..... Lovzinski, de quel étonnement je fus ſaiſie, de quelle joie mon ame fut pénétrée, le jour que je te reconnus, dans les jardins de Dourlinski !...

Titſikan écoutoit avec attention l'hiſtoire de nos malheurs, dont il paroiſſoit vivement touché, lorſque ſa garde avancée donna l'allarme. Il nous quitta bruſquement pour courir au pont-levis. Nous entendions un grand tumulte : Lovzinski, Lodoiska, couple lâche & perfide, s'écria Dourlinski, qui ne pouvoit contenir ſa joie, vous avez cru pouvoir m'échapper. Tremblez ! vous allez retomber en mon pouvoir ; au bruit de mon malheur les Gentilshommes voiſins ſe ſont ſans doute raſſemblés, ils viennent me ſecourir....

Ils ne pourront que te venger, scélérat ! interrompit Boleslas, en saisissant une barre de fer dont il alloit l'assommer ; je le retins. Titsikan rentra aussi-tôt : ce n'étoit qu'une fausse allarme ! nous dit-il, c'est une petite troupe que j'ai détachée hier, pour aller battre la campagne : elle avoit ordre de me rejoindre ici, elle me ramene quelques prisonniers ; tout est d'ailleurs tranquille, rien ne paroit encore dans les environs.

Tandis que Titsikan me parloit, on amenoit devant lui les malheureux que leur mauvais sort avoit livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paroître cinq : ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine ; c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garotté, nous dit Titsikan, en nous montrant le sixieme. Dieux ! c'est mon pere ! s'écria Lodoiska, en courant à lui. Je me jettai aux genoux de Pulauski. Tu es Pulauski,

lauski, toi ? continua le Tartare ; hé bien, la rencontre n'eſt pas malheureuſe. Tiens, mon ami, il n'y a pas plus d'un quart d'heure que je te connois ; je ſais que tu es fier & entêté ; mais n'importe, je t'eſtime ; tu as du cœur & de la tête, ta fille eſt belle & ne manque pas d'eſprit, Lovzinski eſt brave !..... plus brave que moi, je crois. Tiens..... Pulauski immobile d'étonnement écoutoit à peine le Tartare, & frappé de l'étrange ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux, il concevoit d'horribles ſoupçons ; il me repouſſa avec horreur : Malheureux ! tu as trahi ta patrie, une femme qui t'aimoit, un homme qui ſe plaiſoit à te nommer ſon gendre ; il ne te manquoit plus que de te lier avec des brigands... Titſikan l'interrompit : Avec des brigands, ſi tu veux. Mais des brigands ſont quelquefois bons à quelque choſe ; ſans moi,

dès demain peut-être, ta fille n'auroit plus été fille. N'ayez pas peur, ajouta-t-il, en se tournant vers moi, je sais qu'il est fier, je ne me fâcherai pas.

Nous avions porté Pulauski dans un fauteuil : sa fille & moi nous baignions de nos larmes ses mains enchaînées, il me repoussoit toujours, en m'accablant de reproches. Mais, que diable est-ce que tu lui contes donc, reprit Titsikan ; je te dis moi, que Lovzinski est un brave homme, que je veux marier ; & ton Dourlinski, un coquin que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois ; mais écoute-moi, & finissons, car il faut que je m'en aille. Tu m'appartiens par le droit le plus incontestable, celui de l'épée. Hé bien, si tu me donnes ta parole de te réconcilier sincérement avec Lovzinski, & de lui donner ta fille, je te rends la

liberté. — Qui ſait braver la mort, peut ſupporter l'eſclavage ; ma fille ne ſera jamais la femme d'un traître. — Aimes-tu mieux qu'elle ſoit la maîtreſſe d'un Tartare ? Si tu ne me promets pas de la marier ſous huit jours à ce brave homme, je l'épouſe ce ſoir, moi ! Quand je ſerai las de toi & d'elle, je vous vendrai aux Turcs ; ta fille eſt aſſez belle pour entrer au ſérail d'un Bacha : toi tu feras la cuiſine de quelque Janiſſaire. — Ma vie eſt dans tes mains, fais-en ce qu'il te plaira. Si Pulauski tombe ſous les coups d'un Tartare, on le plaindra, on ſe dira qu'il méritoit une autre fin ; mais ſi je pouvois conſentir..... Non, j'aime mieux mourir. — Hé, je ne veux pas que tu meures, moi ! Je veux que Lovzinski épouſe Lodoiska. Hé ! nom d'un ſabre ! eſt-ce à mon priſonnier à me faire la loi ! Quel chien d'hom-

me ! S'il n'étoit qu'entêté ; mais c'eſt qu'il raiſonne mal !

Je voyois la colere briller dans les yeux du Tartare ; je le fis ſouvenir qu'il m'avoit promis de ne pas s'emporter : ſans doute ! mais cet homme-là laſſeroit la patience d'un favori du Prophete ! Je ne ſuis qu'un voleur, moi ! Pulauski, je te le répéte ; je veux que Lovzinski épouſe ta fille. Nom d'un ſabre ! Il l'a bien gagnée ; ſans lui elle étoit brûlée ce ſoir. — Comment ? — Hé ! oui ; regarde ces décombres : il y avoit là une tour, cette tour étoit en feu, perſonne n'oſoit y monter ; il y a été avec Boleſlas, lui ! Ils ont ſauvé ta fille. — Ma fille étoit dans cette tour ? — Oui, elle y étoit ; ce coquin l'y avoit miſe, ce coquin vouloit la violer..... Allons, vous autres, contez-lui tout cela, & dépêchez-vous, qu'il ſe décide ; j'ai

affaire ailleurs, je ne veux pas que vos Quartuaires (1) me surprennent ici; en plaine, c'est autre chose, je me moque d'eux.

Tandis que Titsikan faisoit charger sur de petits chariots couverts le butin considérable qu'il avoit fait, Lodoiska instruisoit son pere des forfaits de Dourlinski, & mêloit si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs, que la nature & la reconnoissance se firent entendre en même tems au cœur de Pulauski. Vivement touché des infortunes de sa fille, sensible au service important que je venois de lui rendre, il embrassoit Lodoiska; & me regardant sans colere, il sem-

(1) Quartuaires. C'est le nom qu'on donne à des Cavaliers établis pour veiller à la sûreté des frontieres de la Podolie & de la Volhinie, contre les Tartares.

bloit attendre impatiemment que j'achevaſſe de le déterminer. O ! Pulauski, lui dis-je, ô toi, que le Ciel m'avoit laiſſé, pour me conſoler de la perte du meilleur des peres ; ô toi, pour qui j'avois autant d'amitié que de reſpect, pourquoi as-tu condamné tes enfans ſans les entendre ? Pourquoi as-tu ſoupçonné de la plus horrible trahiſon un homme qui adoroit ta fille ? Quand mes vœux portoient ſur le trône celui qui l'occupe maintenant ; Pulauski, je le jure par celle que j'aime, je croyois faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeuneſſe ne voyoit pas, ton expérience les a prévus ; mais parce que j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuſer de perfidie ? Peux-tu me reprocher d'avoir eſtimé mon ami ? Peux-tu me faire un crime de l'eſtimer encore ? depuis trois mois j'ai vu comme toi les maux de ma Patrie ; comme

toi j'en ai gémi : mais je ſuis ſûr que le Roi les ignore, j'irai l'en inſtruire à Varſovie..... Pulauski m'interrompit ; ce n'eſt pas là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P*** n'eſt pas inſtruit des malheurs de ſon pays, je le veux croire : mais qu'il les ſache ou qu'il les ignore, peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers inſolens, cantonnés dans nos Provinces, s'efforceront de s'y maintenir, même contre le Roi qu'ils ont élu. Ce n'eſt pas un Monarque impuiſſant ou mal intentionné qui chaſſera les Ruſſes de mon pays. Lovzinski, n'eſpérons plus qu'en nous-mêmes ; vengeons la Patrie, ou mourons pour elle. J'ai raſſemblé dans le Palatinat de Lublin 4000 Gentilshommes, qui n'attendent que le retour de leur Général pour marcher contre les Ruſſes ; ſuis-moi, viens dans mon camp... A cette condition, je ſuis libre ; & ma

fille eſt à toi.—Pulauski, je ſuis prêt ; je jure de ſuivre ta fortune & de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoiska ſeule m'arrache ces ſermens ! Je chéris ma Patrie autant que j'adore ta fille ; je jure par elle, & devant toi, que les ennemis de l'Etat ont toujours été, & ne ceſſeront jamais d'être les miens : je jure que je verſerai juſqu'à la derniere goutte de mon ſang pour chaſſer de la Pologne, des étrangers qui y regnent ſous le nom de ſon Roi ! — Embraſſe-moi, Lovzinski, je te reconnois, je reconnois mon gendre. Allons, mes enfans, tous nos malheurs ſont finis.

Pulauski me diſoit d'unir mes mains à celle de Lodoiska ; nous embraſſions notre pere, quand Titſikan rentra. Bon ! bon ! s'écria-t-il, c'eſt cela : voilà ce que je voulois ; j'aime les mariages, moi ! allons, Papa, je vais te faire dé-

lier. Nom d'un ſabre ! pourſuivit le Tartare, tandis que ſes ſoldats coupoient les cordes dont Pulauski étoit garotté, je fais là une belle action, quand j'y penſe ! mais auſſi elle me coûte bien de l'argent. Deux grands de Pologne ! une belle fille ! Cela m'auroit payé une groſſe rançon ! Titſikan, qu'à cela ne tienne, interrompit Pulauski. Hé, non, non, répliqua le Tartare ; c'eſt une ſimple réflexion, une de ces idées dont un voleur n'eſt pas le maître.... Mes braves gens, je ne veux rien de vous... il y a plus : vous ne vous en irez pas à pied, j'ai de bons chevaux à votre ſervice. Et pour cette enfant, ſi vous le voulez, je vous donnerai un brancard ſur lequel on m'a promené pendant dix à douze jours. Ce garçon-là m'avoit ſi bien étrillé, que je ne pouvois plus me tenir à cheval..... Il eſt mauvais le bran-

card, grossièrement fait avec des branches d'arbres; mais je n'ai que cela, ou un petit chariot couvert à vous offrir; vous choisirez.

Cependant Dourlinski n'avoit pas encore osé dire un seul mot, & baissoit les yeux d'un air consterné : Indigne ami, lui dit Pulauski, tu as pu abuser à ce point de ma confiance! Tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment! Quel démon t'aveugloit? L'amour, répondit Dourlinski, un amour forcené. Tu ne sais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent & jaloux; que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante, aussi belle que la tienne, est un trésor, dont on ne doit confier la garde à personne. Pulauski, j'ai mérité ta haine; & pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable; mais tu me

vois cruellement puni. Je perds en un ſeul jour mon rang, mes richeſſes, mon honneur, ma liberté; je perds plus que tout cela, je perds ta fille! O vous, Lodoiska! vous que j'ai tant outragée, daignerez-vous oublier mes perſécutions, vos dangers, vos douleurs? Daignerez-vous m'accorder un généreux pardon? Ah, s'il n'eſt pas de forfaits qu'un vrai répentir ne puiſſe expier, Lodoiska, je ne ſuis plus criminel; je voudrois pouvoir, au prix de tout mon ſang, racheter les pleurs que vous avez verſés. Dourlinski, dans l'horrible eſclavage auquel il va être réduit, n'emportera-t-il pas le ſouvenir conſolant de vous avoir entendu lui dire, qu'il ne vous eſt pas odieux? Fille trop aimable, & juſqu'à préſent trop malheureuſe, quelque grands que ſoient mes torts envers vous, je puis encore les réparer d'un ſeul mot. Ve-

nez, approchez-vous, j'ai un ſecret important à vous révéler.

Lodoiska s'approcha ſans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dourlinski. Je me précipitai ſur lui.... Il étoit trop tard, je ne pus parer que le ſecond coup; déjà mon amante, frappée au deſſous de la mammelle gauche, étoit tombée aux pieds de Titſikan. Pulauski furieux vouloit venger ſa fille; non, non, s'écria le Tartare, tu donnerois à ce ſcélérat une mort trop douce. — Hé bien, me dit l'infâme aſſaſſin, en contemplant ſa victime avec une cruelle joie: Lovzinski, tu paroiſſois ſi preſſé de t'unir à Lodoiska! Que ne la ſuis-tu? Va, mon heureux rival; va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon ſupplice, il me paroîtra doux: je te laiſſe livré à des tourmens non moins cruels & plus long que les miens.

miens. Dourlinski ne put en dire davantage : les Tartares l'entraînerent, ils le précipiterent dans les décombres enflammés.

Quelle nuit ! mon cher Faublas, que de soins différens, que de sentimens contraires m'agitèrent dans son cours ! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte & l'espérance, la douleur & la joie ! Après tant d'inquiétudes & de dangers, Lodoiska m'étoit remise par son pere, je m'enivrois du doux espoir de la posséder ; un barbare l'assassinoit à mes yeux !... Ce moment fut le plus cruel de ma vie !... Mais rassurez-vous, mon ami ; mon bonheur si rapidement éclipsé ne tardera pas à renaître. Parmi les soldats de Titsikan il s'en trouvoit un qui se mêloit de Chirurgie ; nous l'appellâmes, il visita la blessure, il assura qu'elle étoit très-légere ; l'infâme Dourlinski, gêné par

ſes chaînes, aveuglé par ſon déſeſpoir, n'avoit porté qu'un coup mal aſſuré.

Dès que Titſikan fut sûr qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour les jours de Lodoiska, il nous fit ſes adieux. Je vous laiſſe, nous dit-il, les cinq domeſtiques que Pulauski avoit amenés, des proviſions pour pluſieurs jours, des armes, ſix bons chevaux, deux chariots couverts, & tous les gens de Dourlinski bien enchaînés. Leur vilain maître eſt mort. Je pars, le jour commence à paroître, ne ſortez d'ici que demain, demain j'irai viſiter d'autres cantons. Adieu braves gens; vous direz à vos Polonois, que Titſikan n'eſt pas toujours un méchant diable, & qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots, il donna le ſignal du départ; les Tartares paſſerent le pont-levis, & s'éloignerent au grand galop.

Il n'y avoit pas deux heures qu'ils étoient partis, lorsque plusieurs Gentilshommes voisins, soutenus de quelques Quartuaires, vinrent investir le château de Dourlinski. Pulauski lui-même alla les recevoir : il leur rendit compte de tout ce qui s'étoit passé ; & quelques-uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminerent à nous suivre dans le Palatinat de Lublin. Ils ne nous demanderent que deux jours pour préparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent en effet nous rejoindre le surlendemain, au nombre de soixante ; & Lodoiska nous ayant assuré qu'elle se sentoit en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture commode, que nous avions eu le tems de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous leur abandonnâmes les deux chariots couverts,

dans lesquels Titsikan avoit eu la singuliere générosité de laisser une partie du butin, qu'ils partagerent entre eux.

Nous arrivâmes sans accident dans le Palatinat de Lublin, à Polowisk, où Pulauski avoit marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue, une foule de mécontens vint dans l'espace d'un mois grossir notre petite armée, qui se trouva forte d'environ dix mille hommes. Lodoiska entiérement guérie de sa blessure, parfaitement remise de ses fatigues, avoit repris son embonpoint, sa fraicheur, tout l'éclat de sa beauté. Pulauski m'appella dans sa tente, il me dit : trois mille Russes ont paru sur les hauteurs, à trois quarts de lieue d'ici; prend ce soir quatre mille hommes d'élite, va chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent : songe que du succès d'un premier combat dépend

preſque toujours le ſuccès d'une campagne, ſonge qu'il faut venger ta Patrie ; mon ami, que demain j'apprenne ta victoire, demain tu épouſes Lodoiska.

Je me mis en marche ſur les dix heures du ſoir. A minuit nous ſurprîmes les ennemis dans leur camp, jamais déroute ne fut plus complette : nous leur tuâmes ſept cents hommes, nous fîmes neuf cens priſonniers, nous prîmes tout leur canon, la caiſſe militaire & les équipages.

A la pointe du jour Pulauski vint me joindre avec le reſte des troupes, il amenoit Lodoiska : on nous maria dans la tente de Pulauski. Tout le camp retentit de chants d'allégreſſe ; la valeur & la beauté furent célébrées dans des vers joyeux ; c'étoit la fête de l'Amour & de Mars : on eût dit que chaque ſoldat avoit mon ame, & partageoit mon bonheur.

Lorſque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union ſi chere, je ſongeai à récompenſer l'héroïque fidélité de Boleſlas. Mon beau-pere lui fit la donation d'un de ſes châteaux ſitué à quelques lieues de la Capitale. Lodoiska & moi nous y joignîmes une ſomme d'argent aſſez conſidérable, pour lui aſſurer un ſort indépendant & tranquille. Il ne vouloit pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre poſſeſſion de ſon château, & de vivre paiſiblement dans l'honorable retraite que ſes ſervices lui avoient méritée. Le jour qu'il partit, je le pris à l'écart : Tu iras de ma part, lui dis-je, trouver notre Monarque à Varſovie, tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fille de Pulauski ; tu lui diras que je me ſuis armé pour chaſſer de ſon royaume des étrangers qui le dévaſtent ; tu lui diras ſur-tout que Lovzinski

eſt l'ennemi des Ruſſes, & n'eſt pas l'ennemi de ſon Roi.

Je ne vous fatiguerai pas, mon cher Faublas, du récit de nos opérations, pendant huit années conſécutives d'une guerre ſanglante. Quelquefois vaincu, plus ſouvent vainqueur; auſſi grand dans ſes défaites, que redoutable après ſes victoires; toujours ſupérieur aux événemens, Pulauski fixa ſur lui l'attention de l'Europe, & l'étonna par ſa longue réſiſtance. Forcé d'abandonner une Province, il alloit livrer de nouveaux combats dans une autre; & c'eſt ainſi que parcourant ſucceſſivement tous les Palatinats, il ſignala dans chacun d'eux, par quelques exploits glorieux, la haine qu'il avoit jurée aux ennemis de la Pologne.

Femme d'un guerrier, fille d'un héros, accoutumée au tumulte des camps, Lodoiska nous ſuivoit par-tout. De

moi, ce n'eſt pas ma vie qui m'inquiéte; mais ſi nous périſſons, l'Etat n'a plus de défenſeurs. Réveille-toi, Lovzinski! Tu partageas ſi noblement mes travaux! N'en reſte pas aujourd'hui l'inutile témoin. Nous nous ſommes baignés dans le ſang des Ruſſes; nos concitoyens ſont vengés; mais ils ne ſont pas ſauvés; mais bientôt peut-être nous ne pourrions plus les défendre. — Tu m'étonnes, Pulauski! d'où te viennent ces preſſentimens ſiniſtres! — Je ne m'allarme pas ſans raiſon; conſidere notre poſition actuelle: je me ſuis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la Patrie; je n'ai trouvé preſque par-tout que des hommes aviliſ, nés pour l'eſclavage, ou des hommes foibles, qui pénétrés de leurs malheurs ſe ſont bornés cependant à de ſtériles regrets. Quelques vrais citoyens en petit nombre ſe ſont rangés ſous

mes étendars ; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affoiblis par mes victoires, nos ennemis paroissent plus nombreux après leurs défaites. — Je te le répete, Pulauski, tu m'étonnes ! Dans des circonstances non moins pressantes je t'ai vu soutenu de ton courage....

Crois-tu qu'il m'abandonne : la valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'appercevant. Nos ennemis préparent ma défaite ; cependant, si tu le veux, Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe, sera peut-être celui de leur perte & du salut de nos concitoyens. — Si je le veux ! en doutes-tu ? Parle, que veux-tu dire ? que faut-il faire ? — Frapper le coup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czenstachow chez Kaluvski, dont on connoît

la bravoure ; il leur faut un chef adroit, ferme, intrépide ; c'eſt toi que j'ai choiſi. Pulauski, je ſuis prêt... — Je ne te diſſimulerai pas le danger de l'entrepriſe, le ſuccès en eſt douteux ; & ſi tu ne réuſſis pas, ta perte eſt infaillible. — Je te dis que je ſuis prêt, explique-toi. — Tu n'ignores pas qu'il me reſte à peine quatre mille hommes, je puis ſans doute encore beaucoup tourmenter nos ennemis ; mais avec de ſi foibles moyens je ne dois pas eſpérer de les forcer jamais à quitter nos provinces... Tous nos Gentilhommes accourroient ſous mes drapeaux, ſi le Roi étoit dans mon camp. — Que dis-tu ? Pulauski, eſperes-tu que le Roi conſente à venir ici ? — Non ; mais il faut l'y forcer. — L'y forcer ? — Oui ? je ſais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P*** ; mais depuis que tu ſoutiens avec Pulauski la cauſe de la liberté,

liberté, tu ſais auſſi qu'on doit tout ſacrifier au bien de ſa patrie, qu'un intérêt auſſi ſacré... — Je connois mes devoirs, & je les remplirai; mais que me propoſes-tu? Le Roi ne ſort jamais de Varſovie. — Hé bien, c'eſt à Varſovie qu'il faut l'aller chercher, c'eſt du ſein de ſa Capitale qu'il le faut arracher. — Qu'as-tu préparé pour cette grande entrepriſe? — Tu vois cette armée Ruſſe trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi; ſon Général, maintenant tranquille dans ſes retranchemens, attend que forcé par la famine, je me rende à diſcrétion. Derriere mon camp ſont des marais qu'on croit impraticables; dès qu'il ſera nuit, nous les traverſerons. J'ai tout diſpoſé de maniere que mes ennemis trompés s'apperceyront trop tard de ma retraite, j'eſpere leur dérober plus d'une marche; ſi la

fortune me ſeconde, je puis gagner une journée ſur eux. Je m'avancerai tout droit ſur Varſovie par la grande route qui mene à cette Capitale : & à travers les petits corps de Ruſſes qui rodent toujours dans ſes environs. Je compte les battre ſéparément, ou, s'ils ſe peuvent réunir pour m'arrêter, je les occuperai du moins aſſez pour qu'ils ne puiſſent t'inquiéter. Toi, cependant, Lovzinski, tu m'auras dévancé. Tes quarante hommes déguiſés, armés ſeulement de ſabres, de poignards & de piſtolets, cachés ſous leurs habits, ſe ſeront rendus à Varſovie par différentes routes. Vous attendrez que le Roi ſorte de ſon palais ; vous l'enlèverez, vous l'amenerez dans mon camp. L'entrepriſe eſt téméraire, inouïe, ſi tu veux : l'abord eſt difficile, le ſéjour dangereux, le retour d'un péril extrême. Si tu ſuccombes, ſi l'on t'arrête,

tu périras, Lovzinski; mais tu périras martyr de la liberté; mais Pulauski, jaloux d'un trépas si glorieux, gémira d'être obligé de te survivre, & quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si au contraire le Dieu tout puissant, protecteur de la Pologne, m'inspira ce hardi projet pour terminer ses maux, si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage, vois quelle prospérité sera le fruit de ta noble témérité! M. de P***, ne verra dans mon camp que des soldats citoyens, ennemis des étrangers, fideles à leur Roi; sous mes tentes patriotiques il respirera, pour ainsi dire, l'air de la liberté, l'amour de son pays; les ennemis de l'Etat deviendront les siens; notre brave Noblesse, revenue de son assoupissement, combattra sous les drapeaux de son Roi pour la cause commune; les Russes seront taillés en pieces, ou re-

paſſeront leurs frontieres... Mon ami, tu auras ſauvé ton pays.

Pulauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue, il fit heureuſement ſa retraite; les marais furent traverſés en ſilence. Mon ami, me dit alors mon beau-pere, il eſt tems que tu nous quittes: je ſais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme, mais elle eſt épouſe tendre & mere malheureuſe. Ses pleurs t'attendriroient, tu perdrois dans ſes embraſſemens cette force d'eſprit, cette fierté d'ame qui te devient aujourd'hui plus néceſſaire que jamais; je te conſeille de partir ſans lui dire adieu. Pulauski m'en preſſoit vainement, je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoiska ſut que je partois ſeul, & nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allois, elle verſa des torrens de larmes, elle s'efforça de me retenir. Je commençois à balancer:

Allons, s'écria mon beau-pere, partez, Lovzinski, partez; pere, épouſe, enfans; il faut tout ſacrifier, quand il s'agit de la patrie!

Je m'éloignai, je fis une ſi grande diligence, que j'arrivai vers le milieu du jour ſuivant à Czenſtochow. J'y trouvai quarante Gentilshommes déterminés à tout. Meſſieurs, leur dis-je, il s'agit d'enlever un Roi dans ſa Capitale. Les hommes capables de tenter une entrepriſe auſſi hardie, ſont ſeuls capables de l'achever. Le ſuccès ou la mort nous attend. Après cette courte harangue, nous nous préparons à partir. Kaluvski prévenu tenoit prêtes douze charettes chargées de paille & de foin, attelées chacune de quatre bons chevaux. Nous nous déguiſons tous en payſans, nous cachons nos habits, nos ſabres, nos piſtolets, les ſelles de nos chevaux dans le foin dont nos charettes ſont rem-

plies ; nous convenons de pluſieurs ſignes & d'un mot de ralliement. Douze des conjurés, commandés par Kaluvski, feront entrer dans Varſovie les douze charettes, qu'ils conduiront eux-mêmes. Je diviſe le reſte de ma petite troupe en pluſieurs brigades ; pour éviter tout ſoupçon, chacune doit marcher à quelque diſtance, & entrer dans la Capitale par différentes portes. Nous partons ; le ſamedi 2 Novembre 1771 nous arrivons à Varſovie ; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

Le lendemain Dimanche, jour à jamais mémorable dans l'Hiſtoire de la Pologne, Stravinski, couvert de haillons, ſe place près de la Collégiale, & va demander l'aumône juſqu'aux portes du *Palais Royal ;* il obſerve tout ce qui s'y paſſe. Pluſieurs de nos conjurés parcourent dans la ville même les ſix rues étroites, qui toutes aboutiſſent à

la grande place, où je me promene avec Kaluvski. Nous reſtons en embuſcade pendant la matinée entiere, & une partie de l'après-dinée. A ſix heures du ſoir, le Roi ſort de ſon palais : on le ſuit, on le voit entrer dans le palais de ſon oncle P***, grand-Chancelier de Lithuanie.

Tous nos conjurés ſont avertis ; ils ſe dépouillent de leurs mauvais habits, ils ſellent leurs chevaux, ils préparent leurs armes. Dans la vaſte maiſon des Dominicains nos mouvemens ne ſont pas apperçus. Nous ſortons tous les uns après les autres, à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varſovie pour haſarder d'y paroître ſans traveſtiſſement, je gardai mes habits de payſan ; je monte un cheval excellent mais couvert d'une houſſe commune & groſſiérement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le fauxbourg les

différens poſtes que je leur ai déſignés avant de quitter le Couvent ; ils ſont diſpoſés de maniere que toutes les avenues du palais du grand-Chancelier ſont gardées.

Entre neuf & dix heures du ſoir le Roi ſort, nous remarquons que ſa ſuite eſt peu nombreuſe. Le carroſſe étoit précédé de deux hommes qui portoient des flambeaux ; ſuivoient quelques Officiers d'Ordonnance, deux Gentilshommes & un ſous-Ecuyer. Je ne ſais quel Seigneur étoit dans la voiture auprès du Roi ; il y avoit deux Pages aux portieres, deux heyduques & deux valets de pied derriere. Le Roi s'éloigne lentement ; nos conjurés ſe raſſemblent à quelque diſtance, douze des plus déterminés ſe détachent, je me mets à leur tête, nous avançons au petit pas. Comme il y avoit garniſon Ruſſe à Varſovie, nous affections de

parler la langue de ces étrangers, afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles. Nous joignons le carrosse à cent cinquante pas à-peu-près du palais du grand-Chancelier, entre ceux de l'Evêque de Cracovie & du feu grand-Général de la Pologne. Tout-à-coup nous passons à la tête des premiers chevaux, nous coupons brusquement le cortege, ceux qui précédoient la voiture, se trouvent séparés de ceux qui l'environnoient.

Je donne le signal. Kaluvski accourt avec le reste des conjurés; je présente un pistolet au postillon qui arrête: on tire sur le cocher, on se précipite aux portieres. Des deux heyduques qui veulent les défendre, l'un tombe percé de deux balles, l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête; le cheval du sous-Ecuyer s'abat blessé, un des Pages est démonté, & son cheval pris;

les balles ſiffient de tous côtés. . . . L'attaque fut ſi chaude, le feu ſi violent, que je tremblai pour la vie du Roi. Celui-ci, conſervant dans le péril une tête froide, étoit deſcendu de ſa voiture, & cherchoit à regagner le palais de ſon oncle. Kaluvski l'arrête, le ſaiſit aux cheveux : ſept à huit conjurés l'environnent, le déſarment, le ſaiſiſſent de droite & de gauche, le preſſent entre leurs chevaux, qu'ils pouſſent à toute bride juſqu'au bout de la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Pulauski m'avoit indignement trompé, que la mort du Monarque étoit réſolue, qu'il y avoit un deſſein formé de l'aſſaſſiner. Tout-à-coup, je prends mon parti, je pars ventre à terre; je joins ceux qui m'avoient devancé, je leur crie d'arrêter, je menace de tuer celui qui n'obéira pas. Le Dieu protecteur des Rois, veilloit au ſalut de

M. de P***, Kaluvski & ſes gens s'arrêterent à ma voix qu'ils reconnurent. Nous mîmes le Roi ſur un cheval ; nous reprîmes notre courſe au grand galop, juſqu'aux foſſés qui entourent la ville, & que le Monarque fut contraint de franchir avec nous.

Alors une terreur panique ſe répandit dans ma troupe. A cinquante pas au-delà des foſſés, nous n'étions plus que ſept auprès du Roi. La nuit étoit pluvieuſe & ſombre ; il falloit à chaque inſtant deſcendre de cheval pour ſonder le terrain, dans des marais bourbeux. Le cheval du Monarque s'abattit deux fois, & ſe caſſa la jambe à ſa ſeconde chûte ; dans ces mouvemens violens, le Roi perdit ſa peliſſe ſa botte & ſon ſoulier gauche : *Si vous voulez que je vous ſuive*, nous dit-il, *donnez-moi un cheval & une botte.* Nous le remontâmes ; & afin de ga-

gner la route par laquelle Lupatiski m'avoit promis de s'avancer, nous prîmes le chemin d'un village nommé Burakow. Le Roi nous dit tranquillement : *N'allez pas de ce côté, il y a des Russes.*

Je le crus, je changeai de route. A mesure que nous avançions dans le bois de Beliany, notre nombre diminuoit. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kaluvski & Stravinski ; bientôt aussi nous entendîmes l'appel d'une vedette Russe, nous nous arrêtâmes allarmés : Tuons-le, me dit Kaluvski ; je lui témoignai sans ménagement l'horreur que m'inspiroit une pareille proposition : Hé bien, chargez-vous donc de le conduire, s'écria cet homme féroce ; il s'enfonça dans le bois, Stravinski le suivit : je restai seul auprès du Roi.

Lovzinski, me dit-il alors, c'est vous, je n'en puis plus douter ; c'est

vous,

vous, j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot; il reprit avec douceur : C'eſt vous! qui l'eût dit il y a dix ans ? Nous nous trouvions alors près du Couvent de Beliany, diſtant de Varſovie d'une lieue à-peu-près. Lovzinski, pourſuivit le Roi, laiſſez-moi entrer dans ce Couvent, & ſauvez-vous. Il faut me ſuivre, fut toute ma réponſe. C'eſt en vain, me dit le Monarque, que vous vous êtes travesti; c'eſt en vain que vous voulez à préſent déguiſer votre voix : je vous ai reconnu; je ſuis ſûr que vous êtes Lovzinski : Ah, qui l'eût dit, il y a dix ans ? Il y a dix ans, vous auriez donné vos jours pour conſerver ceux de votre ami.

Il ſe tut. Nous avançâmes quelque tems, en gardant le ſilence; il le rompit encore : Je ſuis accablé de fatigue; *Si vous voulez me mener vivant*,

souffrez que je me repose un instant. Je l'aidai à descendre de cheval : il s'assit sur l'herbe ; & me faisant asseoir auprès de lui, il prit une de mes mains dans les siennes : Lovzinski, vous que j'ai tant aimé, vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions, comment se peut-il que vous vous soyez armé contre moi ? Ingrat ! ne devois-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis ? ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler ? Alors il me retraça de la maniere la plus touchante les plaisirs de notre adolescence, nos liaisons plus intimes dans notre jeunesse, la tendre amitié que nous nous étions jurée, la confiance dont il m'avoit toujours honoré depuis ; il me parla des honneurs dont il m'auroit comblé pendant son regne, si j'avois voulu les mériter : il me reprocha sur-tout l'indigne entreprise dont je

paroiſſois être le chef, mais dont il ſavoit bien, ajouta-t-il, que, j'étois ſeulement le premier inſtrument. Il en rejetta toute l'horreur ſur Pulauski, en me repréſentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'étoit pas ſeul coupable; que je n'avois pu ſans crime me charger de ſon exécution, & que cette horrible complaiſance, déjà ſi puniſſable dans un ſujet, étoit dans un ami plus inexcuſable encore. Il finit par me preſſer de lui laiſſer ſa liberté: *Fuyez*, me dit-il, *& ſoyez ſûr que, ſi l'on vient à moi, j'indiquerai une route oppoſée à celle que vous aurez priſe.*

Le Roi me preſſoit vivement: ſon éloquence naturelle augmentée par le péril, portoit la perſuaſion dans mon cœur; elle y réveilloit des ſentimens bien doux. Je fus ébranlé, je balançai d'abord; mais Pulauski triompha. Je crus entendre le fier Républicain me

reprocher ma foibleſſe ; mon cher Faublas, l'amour de la Patrie a peut-être ſon fanatiſme & ſes ſuperſtitions ; mais ſi je fus coupable, je le ſuis encore : vous me voyez plus que jamais perſuadé qu'en forçant le Monarque de remonter à cheval, je fis une action courageuſe & bonne. Ainſi, s'écria-t-il douloureuſement, vous rejettez la priere qu'un ami vous adreſſe ? Vous refuſez le pardon que votre Roi vous offre ! Hé bien, partons ; je me livre à mon mauvais deſtin, ou je vous abandonne au vôtre.

Nous recommençâmes à marcher : mais les reproches du Monarque, ſes inſtances, ſes menaces même, les combats que j'avois ſoutenus intérieurement, m'avoient tellement troublé, que je ne voyois plus mon chemin. Errant dans la campagne, je ne tenois aucune route certaine : après une demi-heure de marche, nous nous trou-

vâmes à Marimont (1), je m'étois égaré, nous étions revenus ſur nos pas.

A un quart de lieue de-là nous tombâmes dans un parti Ruſſe. Le Roi ſe fit reconnoître à celui qui le commandoit, enſuite il ajouta : Ce ſoir je me ſuis égaré à la chaſſe ; ce bon payſan que vous voyez, vouloit, avant de me remettre dans mon chemin, me donner dans ſa chaumiere un frugal repas ; mais comme je crois avoir vu des ſoldats de Pulauski roder dans les environs, je voudrois rentrer promptement dans Varſovie, & vous me feriez plaiſir de m'accompagner juſques-là. Quant à toi, mon ami, me dit-il, je ne ſuis pas fâché que tu

(1) Marimont. C'eſt une maiſon de campagne appartenant à la Cour de Saxe ; elle eſt plus près de Varſovie d'une demi-lieue, que Belisny.

aies pris une peine inutile; car j'aime autant retourner dans ma Capitale, accompagné de ces Meſſieurs, que d'aller plus loin avec toi. Cependant il ſeroit ſingulier que je te laiſſaſſe ſans récompenſe; que veux-tu? Parles, je t'accorderai la grace que tu me demanderas.

Faublas, vous concevez combien je fus troublé; je doutois encore des intentions du Roi. Je cherchois à démêler le véritable ſens d'un diſcours équivoque, plein d'une ironie bien amere, ou d'une adreſſe bien magnanime. M. de P***. me laiſſa quelque tems ma pénible incertitude: je te vois bien embarraſſé, reprit-il enfin avec un air de bonté qui me pénétra; tu ne ſais que choiſir! Allons, mon ami, embraſſe-moi; il y a plus d'honneur que de profit à embraſſer un Roi, ajouta-t-il, en riant: cependant il faut con-

venir qu'à ma place, bien des Monarques ne feroient pas aujourd'hui ſi généreux que moi. Il partit à ces mots, & me laiſſa confondu de tant de grandeur d'ame.

Cependant le péril auquel le Roi venoit de me dérober ſi généreuſement, alloit renaître à chaque inſtant pour moi. Il étoit plus que probable qu'un grand nombre de courriers, expédiés de Varſovie, répandoient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlevement du Monarque. Déjà ſans doute on pourſuivoit chaudement les raviſſeurs; mon équipage remarquable pouvoit me trahir dans ma fuite; & ſi je retombois entre les mains des Ruſſes mieux inſtruits, tous les efforts du Roi ne pourroient me ſauver. En ſuppoſant que Pulauski eût obtenu tout le ſuccès qu'il ſe promettoit, il devoit être encore éloigné, dix lieues au moins me

reſtoient à faire, & mon cheval étoit rendu : j'eſſayai de le pouſſer : il n'eut pas couru cinq cens pas, qu'il crêva ſous moi. Un Cavalier bien monté paſſoit dans ce moment ſur la route, il vit tomber l'animal, & croyant pouvoir s'amuſer aux dépens d'un pauvre payſan, il me dit : Mon ami, je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie, je réſolus auſſi-tôt de punir le railleur : & d'aſſurer ma fuite en même tems. Je lui préſentai bruſquement un de mes piſtolets, je le forçai de me livrer ſa monture ; & je vous avouerai même, que preſſé par la circonſtance, je le dépouillai d'un bon manteau, auſſi ample que léger, ſous lequel je cachai mes habits groſſiers qui m'auroient pu faire reconnoître. Je jettai ma bourſe pleine d'or aux pieds du voyageur démonté, & je m'éloignai de toute

la vîteſſe de mon nouveau cheval.

Il étoit frais & vigoureux ; je fis douze lieues d'une traite : enfin je crus entendre le bruit du canon ; je conjecturai que mon beau-pere n'étoit pas loin & combattoit les Ruſſes. Je ne m'étois pas trompé ; j'arrivai ſur le champ de bataille, au moment où l'un de nos Régimens lâchoit pied. Je me fis reconnoître des fuyards ; & les ayant ralliés derriere une colline prochaine, je vins prendre en flanc les ennemis, auxquels Pulauski faiſoit face avec le reſte des troupes. Nous chargeâmes ſi à-propos & avec tant de vigueur, que les Ruſſes furent enfoncés après un grand carnage des leurs. Pulauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite : Ah, me dit-il en m'embraſſant, après avoir entendu les détails de mon expédition, ſi tes quarante hommes t'avoient égalé en courage, le Roi ſeroit

à préſent dans mon camp : mais le ciel ne l'a pas voulu. Je lui rends graces de ce qu'au moins il t'a conſervé pour nous ; je te rends graces du ſervice important que tu m'as rendu, ſans toi Kaluvski aſſaſſinoit le Monarque ; & mon nom étoit couvert d'un opprobre éternel. J'aurois pu, ajouta-t-il, m'avancer encore l'eſpace de deux milles : mais j'ai mieux aimé aſſeoir mon camp dans cette poſition reſpectable. Hier ſur ma route j'ai ſurpris & taillé en pieces un parti Ruſſe ; j'ai battu ce matin deux de leurs détachemens : un autre corps conſidérable ayant recueilli les débris de ceux-là, a profité des ténebres pour m'attaquer. Mes ſoldats fatigués d'une longue marche, & de trois combats conſécutifs commençoient à plier ; la victoire eſt rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici : attendons-y l'armée Ruſſe ; &

combattons jusqu'au dernier soupir.

Cependant le camp retentissoit de cris d'allégresse ; nos soldats victorieux mêloient mes louanges à celles de Pulauski. Au bruit de mon nom que mille voix répétoient, Lodoiska accourut à la tente de son pere. Elle me prouva l'excès de sa tendresse par l'excès de sa joie ; il fallut recommencer le récit des dangers que j'avois courus. Elle ne put, sans répandre des larmes, apprendre la rare générosité du Monarque : qu'il est grand ! s'écria-t-elle avec transport, qu'il est digne d'être Roi, celui qui t'a pardonné ! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissois, à l'amante que tu ne craignois pas de sacrifier ! Cruel ! n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour... Pulauski interrompit durement sa fille : Femme indiscrete & foible ! est-ce devant moi qu'on ose tenir de pareils

discours ? Hélas ! répondit-elle, faudra-t-il que je tremble sans cesse pour les jours d'un pere & d'un époux ? Lodoiska m'adressoit ainsi ses plaintes touchantes, & soupiroit après un avenir meilleur, tandis que la fortune nous préparoit les plus affreux revers.

Nos Cosaques venoient de tous côtés nous avertir que l'armée Russe approchoit. Pulauski comptoit qu'il seroit attaqué au point du jour, il ne le fut pas ; mais au milieu de la nuit suivante on vint m'annoncer que les Russes se préparoient à forcer nos retranchemens. Pulauski toujours prêt les défendoit déjà : il fit dans cette funeste nuit tout ce qu'on pouvoit attendre de son expérience & de sa valeur. Nous repoussâmes les assaillans cinq fois, mais ils revenoient sans cesse à la charge avec des troupes fraîches ; & leur derniere attaque fut si bien concertée, qu'ils pénétrerent

pénétrerent dans le camp, par trois endroits en même tems. Zaremba fut tué à mes côtés; une foule de Nobleſſe périt dans cette action ſanglante: les ennemis ne faiſoient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulois me jetter dans les bataillons Ruſſes: Inſenſé! me dit Pulauski, quelle aveugle fureur t'égare! Mon armée eſt entiérement détruite: mais mon courage me reſte. Pourquoi mourir inutilement ici? Viens: je veux te conduire dans des climats, où nous pourrons ſuſciter aux Ruſſes de nouveaux ennemis. Vivons, puiſque nous pouvons encore ſervir notre pays; ſauvons-nous, ſauvons Lodoiska. — Lodoiska! j'allois l'abandonner! Nous courûmes à ſa tente, il étoit encore tems: nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voiſins, & une

partie de la matinée, nous nous hasardâmes d'en sortir, & de nous présenter à la porte d'un Château que nous crûmes reconnoître. C'étoit en effet celui d'un Gentilhomme nommé *Micislas*, qui avoit servi quelque tems dans notre armée. Micislas nous reconnut, & nous offrit un asyle, qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'étoit répandue la veille, & paroissoit se confirmer ; qu'on avoit osé enlever le Roi dans Varsovie même ; que les Russes avoient poursuivi les Ravisseurs, & ramené le Monarque dans sa Capitale ; & qu'enfin, il étoit question de mettre à prix la tête de Pulauski, soupçonné d'être l'auteur de la conjuration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayez, ou non, trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes, qui vous trahi-

roient, je vais vous faire donner des habits moins remarquables ; & quant à Lodoiska je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

Lodoiska interrompit Micislas : le lieu de ma retraite, ce sera celui de leur fuite, je les accompagnerai partout. Pulauski représenta à sa fille qu'elle ne pourroit soutenir les fatigues d'une longue route, & que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissans. Plus le péril est grand, lui répliqua-t-elle, plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Pulauski ne devoit pas être une femme ordinaire ; depuis huit ans, je n'ai vécu qu'au milieu des allarmes, je n'ai vu que des scenes de carnage & d'horreur. La mort m'environnoit de toutes parts, elle me menaçoit à chaque instant,

vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés ; mais la vie de Lodoiska ne tenoit-elle pas à celle de ſon pere ? Lovzinski ! le coup qui t'auroit frappé, n'auroit-il pas entraîné ton Amante au tombeau ? & depuis quand ne ſuis-je plus digne ? . . . . J'interrompit Lodoiska, je me joignis à ſon pere, pour lui détailler les raiſons qui nous déterminoient à la laiſſer en Pologne ; elle m'écoutoit avec impatience : ingrat ! s'écria-t-elle, vous partiriez ſans moi ! Oui, répliqua Pulauski, vous reſterez avec les ſœurs de Lovzinki, & je lui défends... Sa fille, hors d'elle-même, ne le laiſſa pas achever : mon pere, je connois vos droits, je les reſpecte, ils me ſeront toujours ſacrés ; mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à ſon époux... Ah ! pardon ! je vous offenſe, je m'égare ; mais plaignez ma douleur... excuſez

mon déſeſpoir.... Mon pere ! Lovzinski ! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner par-tout... Partout, oui, je vous ſuivrai, cruels, je vous ſuivrai malgré vous ! Lovzinski, ſi ton épouſe a perdu tous les droits qu'elle eut ſur ton cœur, reſſouviens-toi du moins de ton Amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allois périr dans les flâmmes, ce moment terrible où tu montas dans la tour embraſée, en criant : vivre ou mourir avec Lodoiska ! Hé bien bien, ce que tu ſentois alors je l'éprouve aujourd'hui ! Je ne connois pas de plus grand malheur, que celui d'être ſéparée de vous, je dis à mon tour : vivre ou mourir avec mon pere & mon époux ! Malheureuſe ! Que deviendrai-je ſi vous me quittez ? réduite à vous pleurer tous deux, où trouverai-je des adouciſſemens à ma peine ? Mes enfans me con-

ſoleront-ils ? Hélas ! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre, les Ruſſes auſſi impitoyables qu'elle, m'ont arraché le dernier ! Je n'ai plus que vous dans le monde, & vous voulez m'abandonner ! ô mon pere ! ô mon époux ! Que deux noms ſi chers ne vous trouvent pas inſenſibles ! Ayez pitié de Lodoiska !

Ses ſanglots lui couperent la parole. Miciſlas pleuroit ; mon ame étoit déchirée : tu le veux, ma fille, hé bien, j'y conſens, dit Pulauski ; mais veuille le Ciel, ne pas me punir de ma complaiſance ! Lodoiska nous embraſſa tous deux, avec autant de joie, que ſi nos malheurs avoient été finis. Je laiſſai à Miciſlas deux lettres, qu'il ſe chargea de remettre. L'une étoit adreſſée à mes ſœurs, & l'autre à Boleſlas. Je leur diſois adieu, je leur recommandois de ne rien négliger pour re-

trouver ma chere Dorliska. Il fallut déguiſer ma femme : elle prit des habits d'homme ; nous échangeâmes les nôtres, nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainſi traveſtis, armés de nos ſabres & de nos piſtolets, chargés d'une ſomme aſſez conſidérable en or, de quelques bijoux, & de tous les diamans de Lodoiska, nous prîmes congé de Miciſlas, & nous nous hatâmes de regagner les bois.

Pulauski nous communiqua le deſſein qu'il avoit formé de ſe réfugier en Turquie. Il eſpéroit obtenir du ſervice dans les armées du Grand-Seigneur, qui depuis deux ans, ſoutenoit contre la Ruſſie une guerre malheureuſe. Lodoiska ne parut point effrayée du long trajet que nous avions à faire ; comme elle ne pouvoit être ni reconnue, ni recherchée, elle ſe chargea du

ſoin d'aller à la découverte, & de nous apporter nos proviſions. Dès que le jour paroiſſoit, nous nous retirions dans les bois; cachés dans des troncs d'arbres, ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit, pour continuer notre marche. C'eſt ainſi que pendant pluſieurs jours, nous échappâmes aux recherches des Ruſſes, qui nous pourſuivoient vivement.

Un ſoir que Lodoiska, toujours déguiſée en payſan, revenoit d'un Hameau voiſin, où elle avoit été acheter des vivres qu'elle nous apportoit, deux Maraudeurs Ruſſes l'attaquerent à l'entrée de la Forêt, dans laquelle nous nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils ſe préparerent à la dépouiller. Aux cris qu'elle pouſſa, nous ſortîmes de notre retraite; les deux brigands ſe ſauverent dès qu'ils nous virent; mais nous craignîmes qu'ils ne racontaſſent

leur aventure au Corps dont ils faiſoient partie, & que cette rencontre ſinguliere ayant excité les ſoupçons, on ne vînt nous arracher de nos aſyles. Nous réſolumes de changer de route, & pour qu'on ne pût ſoupçonner celle que nous avions priſe, il fut décidé, qu'au-lieu de nous avancer directement ſur les frontieres de la Turquie, nous gagnerions par un long détour la Poléſie, enſuite la Crimée, d'où nous paſſerions à Conſtantinople.

Après les marches les plus pénibles, nous entrâmes dans la Poléſie. Pulauski pleura en quittant ſon pays. Au moins, s'écria-t-il douloureuſement; je l'ai ſervi de tout mon pouvoir, & je ne le quitte que pour le ſervir encore!

Tant de fatigues avoient épuiſé les forces de Lodoiska. Arrivés à Novogorod, nous nous y arrêtâmes à cauſe d'elle. Notre deſſein étoit de l'y laiſſer

repoſer quelques jours; mais les gens du pays que nous queſtionnâmes ſans affectation, nous dirent que des troupes parcouroient les environs, pour arrêter un certain Pulauski, qui avoit fait enlever le Roi de Pologne. Juſtement allarmés, nous ne reſtâmes que quelques heures dans cette ville, où nous achetâmes des chevaux. Nous paſſâmes la Deſna au-deſſus de Czernicove; & ſuivant les bords de la Sula, nous la traverſâmes à Perevoloczna, où nous apprîmes que Pulauski, reconnu à Novogorod, n'avoit été manqué que de quelques heures à Nézin; & qu'il étoit ſuivi de près. Il fallut fuir, & changer encore de route: nous nous enfonçâmes dans les immenſes forêts, qui couvrent le pays entre la Sula & la Sem.

Nous vîmes une caverne, dans laquelle nous voulûmes nous établir. Un

Ours nous disputa l'entrée de cet asyle, aussi affreux que solitaire : nous le tuâmes ! nous mangeâmes ses petits. Pulauski étoit blessé ; Lodoiska épuisée, se soutenoit à peine ; le froid étoit déjà rigoureux. Poursuivis par les Russes dans les endroits habités ; menacés par les animaux féroces, dans ce vaste désert ; sans autres armes que nos épées ; bientôt réduits à manger nos chevaux, qu'allions nous devenir ? Le danger de mon beau-pere & de ma femme étoit si pressant, qu'aucun autre ne m'effraya plus. Je résolus de leur procurer, à quelque prix que ce fût, les secours qu'exigeoit leur situation, plus déplorable encore que la mienne ; & les quittant tous deux, en leur promettant de venir bientôt les rejoindre, j'emportai une partie des diamans de Lodoiska, & je suivis les bords du Varsklo. Vous remarquerez,

mon cher Faublas, qu'un voyageur égaré dans ces vaſtes contrées, réduit à y errer ſans bouſſole & ſans guide, eſt obligé de ſuivre les rivieres, parce que c'eſt ſur leurs bords que ſe rencontrent plus communément les habitations. Il m'importoit de gagner le plutôt poſſible une ville marchande; je ſuivis donc les bords du Warsklo, & marchant jour & nuit, je me trouvai à Pultava, à la fin de la quatrieme journée. Je me fis paſſer dans cette ville pour un Marchand de Bielgorod: je ſus qu'on y cherchoit Pulauski, que l'Impératrice de Ruſſie avoit envoyé ſon ſignalement de tous les côtés, avec ordre de le ſaiſir mort ou vif partout où on le trouveroit. Je me hâtai de vendre mes diamans, d'acheter de la poudre, des armes, des proviſions de toute eſpece, différens outils, des meubles groſſiers, mais néceſſaires, tout ce

que

que je jugeai le plus propre à adoucir notre misere ; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux, dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut aussi difficile que fatiguant ; huit jours entiers se passerent avant que j'arrivasse à la forêt.

C'étoit là que se terminoit mon voyage pénible & dangereux, j'allois secourir mon beau-pere & ma femme, j'allois revoir ce que j'avois de plus cher au monde ; & cependant, mon cher Faublas, je ne pus me livrer à la joie. Vos Philosophes ne croient point aux pressentimens... Mon ami, je vous assure que j'éprouvois une inquiétude involontaire ; mon ame étoit consternée, je ne sais quoi semblait m'avertir que je touchois au moment le plus douloureux de ma vie.

J'avois en partant placé par inter-

valle des cailloux pour reconnoître ma route, je ne les trouvai plus; j'avois enlevé avec mon ſabre quelques parties de l'écorce de pluſieurs arbres, que je ne pus reconnoître ; j'entrai dans la forêt, je criai de toutes mes forces, je tirai de tems en tems des coups de fuſil, perſonne ne me répondit. Je n'oſois m'engager trop avant, de peur de me perdre ; je n'oſois m'éloigner beaucoup de mon chariot, ſi néceſſaire à Pulauski, à ſa fille, à moi-même.

La nuit qui ſurvint m'obligea de ceſſer mes recherches, je paſſai celle-là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau, je me couchai ſous ma charette, que j'eus ſoin d'entourer de mes gros meubles, dont je me faiſois ainſi un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir : le froid ſe faiſoit vivement ſentir, la neige

tomboit en abondance ; au point du jour la terre en étoit couverte. Je reſſentis alors un mortel découragement ; mes cailloux, qui auroient pu m'indiquer ma route, étoient tous enterrés ; il paroiſſoit impoſſible que je retrouvaſſe mon beau-pere & ma femme.

Le cheval qui leur reſtoit à mon départ les avoit-il nourris juſqu'alors ? La faim, l'horrible faim ne les avoit-elle pas forcés à ſortir de leur retraite ? Etoient-ils encore dans ces affreux déſerts ? S'ils n'y étoient plus, où pourrois-je les retrouver ? Où traînerois-je ſans eux ma miſérable vie ?.... Mais pouvois-je croire que Pulauski eût abandonné ſon gendre, que Lodoiska eût conſenti à ſe ſéparer de ſon époux ? Non, ſans doute. Ils étoient donc dans cette affreuſe ſolitude ; & ſi je les abandonnois, ils

alloient y mourir de faim & de froid ! cette réflexion déſeſpérante me détermina ; je n'examinai plus ſi en m'éloignant beaucoup de mon chariot, je ne courois pas le danger de ne pouvoir plus le retrouver. Porter quelques ſecours à mon beau-pere & à ma femme, voilà ce qui preſſoit le plus !

Je pris mon fuſil & de la poudre, je chargeai des proviſions ſur un de mes chevaux ; je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille ; je criai de toutes mes forces, je fis avec mon fuſil de fréquentes décharges.... Le plus morne ſilence régnoit autour de moi !

Je me trouvois dans un endroit de la forêt très-épais, il n'y avoit plus de paſſage pour mon cheval, je l'attachai à un arbre, & mon déſeſpoir l'emportant ſur toute autre conſidération, je

m'avançai toujours avec mon fuſil & une partie de mes proviſions. J'errai plus de deux heures encore, & mon inquiétude ne faiſoit que redoubler, lorſqu'enfin j'apperçus des pas humains empreints ſur la neige.

L'eſpérance me rendit des forces, je ſuivis les traces toutes fraîches : bientôt je vis Pulauski à-peu-près nud, exténué par la faim, preſque méconnoiſſable à mes propres yeux. Il faiſoit des efforts pour ſe traîner vers moi & pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint, il ſe jetta avec avidité ſur les alimens que je lui offris, & les dévora. Je lui demandai où étoit Lodoiska. Hélas ! me dit-il, tu vas la voir ! Le ton dont il prononça ces paroles me fit trembler. J'arrivai à la caverne, trop préparé au funeſte ſpectacle qui m'y attendoit. Lodoiska renveloppée de ſes habits,

couverte de ceux de ſon pere, étoit étendue ſur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle ſouleva avec effort ſa tête appeſantie; & refuſant les alimens que je lui offrois : Je n'ai pas faim, me dit-elle; la mort de mes enfans, la perte de Dorliska, nos marches ſi longues, ſi pénibles, vos dangers toujours renaiſſans; voilà ce qui m'a tuée. Je n'ai pu réſiſter à la fatigue & au chagrin... Mon ami, je ſuis mourante..., J'ai entendu ta voix, mon ame s'eſt arrêtée.... Je te revois ! Lodoiska devoit mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore!..... Secoure mon pere.... qu'il vive !..... Vivez tous deux, conſolez-vous, oubliez-moi... Cherchez par-tout ma chere... Elle ne put prononcer le nom de ſa fille, elle expira. Son pere lui creuſa un tombeau à quelques pas de la caverne; je vis la terre engloutir tout ce que j'aimois !....

Quel moment ! .... Pulauski veilla ſur mon déſeſpoir : il me força de ſurvivre à Lodoiska.

Lovzinski voulut continuer ; ſes ſanglots l'interrompirent. Il me demanda un moment, paſſa dans un cabinet voiſin, & ne tarda pas à rentrer, une miniature à la main. Voilà, me dit-il, le portrait de ma petite Dorliska ; voyez comme elle étoit déjà belle ! Dans ſes traits à peine développés je reconnois tous les traits de ſa mere... Ah ſi du moins ! ... J'interrompis Lovzinski : la charmante figure ! m'écriai-je ; elle reſſemble à ma jolie Couſine ! Voilà bien le propos d'un amant, répondit-il, l'objet qu'il adore, il le voit par-tout ! .... Ah, mon ami, ſi du moins Dorliska m'étoit rendue ! Mais depuis douze ans qu'on la cherche inutilement, je ne dois plus l'eſpérer.

Ses yeux ſe rempliſſoient encore de larmes qu'il s'efforça de retenir, il reprit d'un ton pénétré l'hiſtoire de ſes malheurs.

Pulauski, que ſon courage n'abandonnoit jamais, & dont les forces s'étoient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du ſoin de notre ſubſiſtance. En ſuivant ſur la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avois laiſſé mon chariot, que nous déchargeâmes auſſitôt, & que nous brûlâmes enſuite, pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A l'aide de nos chevaux, pour leſquels nous trouvâmes un paſſage, en faiſant pluſieurs détours, nous parvinmes à tranſporter dans notre caverne nos meubles & nos proviſions qu'il falloit ménager, ſi nous voulions reſter long-tems dans cette ſolitude. Nous tuâmes nos che-

vaux, que nous ne pouvions nourrir. Nous vécûmes de leur chair, que la rigueur de la saison conserva pendant quelques jours : elle se corrompit enfin ; & notre chasse ne nous procurant que des secours insuffisans, il fallut entamer nos provisions, qui se trouvèrent au bout de trois mois entiérement consumées.

Quelques pieces d'or, & la plus grande partie des diamans de Lodoiska nous restoient encore. Ferois-je un second voyage à Pultava ? ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite ? Nous avions déjà si cruellement souffert dans cette solitude, que nous prîmes le dernier parti.

Nous sortîmes de la forêt, nous passâmes la Sem près de Rylks, nous achetâmes un bateau ; & déguisés en pêcheurs, nous descendîmes la Sem,

nous entrâmes dans la Desna. Notre bateau fut visité à Czernicove : la misere avoit tellement défiguré Pulauski, qu'il étoit impossible de le reconnoître. Nous entrâmes dans le Dnieper, nous traversâmes Kiove à Krylow. Là nous fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, & de passer à l'autre bord, des soldats Russes qui alloient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes à Zaporiskaia la prise de Bender & d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite & la mort du Vizir Oglou. Pulauski désespéré vouloit traverser les vastes contrées qui le séparoient de Pugatchew, & se joindre à cet ennemi des Russes ; mais nos fatigues nous forcerent de rester à Zaporiskaia. La paix qui fut conclue bientôt après entre la Porte & la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

Nous traversâmes à pied, & toujours déguisés, le Boudziac, une partie de la Moldavie, de la Valaquie ; & après des fatigues inouies, nous arrivâmes à Andrinople. On nous arrêta : on nous accusa devant le Cadi d'avoir voulu vendre sur notre route des diamans, que nous avions apparemment volés ; les mauvais habits dont nous étions couverts avoient donné lieu à ce soupçon. Pulauski se découvrit au Cadi, qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

Nous fûmes admis à l'Audience du Grand-Seigneur. Il nous fit donner un logement, & nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs & à Boleslas : nous apprîmes par leurs réponses, que les biens de Pulauski étoient saisis, qu'il étoit dégradé, & condamné à perdre la tête. Mon beau pere fut consterné : il s'in-

digna qu'on l'eût accusé d'un régicide, il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avoit juré à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes en Turquie, d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774 il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion (1), qui enlevoit à la République le tiers de ses possessions. Ce fut au Printems de 1776, que les Insurgens se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés : mon pays a perdu sa liberté, me dit Pulauski ; ah, du moins combattons pour celle d'un peuple nouveau !

(1) Démembrement de la Pologne fait par l'Impératrice de Russie, l'Empereur & le Roi de Prusse.

Nous

Nous passâmes en Espagne, nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisoit voile pour la Havane, d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le Congrès nous employa dans l'armée du Général Washington. Pulauski, consumé d'un noir chagrin, exposoit sa vie, comme un homme à qui elle étoit devenue insupportable; on le trouvoit toujours aux postes les plus dangereux : vers la fin de la quatrième campagne il fut blessé à mes côtés. On l'emportoit dans sa tente : Je sens que ma fin s'approche, me dit-il; il est donc vrai que je ne reverrai pas mon pays! Cruelle bizarrerie de la destinée! Pulauski tombé martyr de la liberté Américaine, & les Polonois sont esclaves! .... Mon ami, ma mort seroit affreuse, s'il ne me restoit un rayon d'espérance. Ah, puissé-je ne pas m'abuser.... Non, je

ne m'abuſe point, pourſuivit-il d'une voix plus forte. Un Dieu conſolateur offre à mes derniers regards, l'avenir, l'heureux avenir qui s'approche : je vois l'une des premieres nations du monde, ſortir d'un long ſommeil & redemander à ſes oppreſſeurs ſon honneur & ſes droits antiques : ſes droits ſacrés, impreſcriptibles, ceux de l'humanité. Je vois dans une immenſe capitale, long-tems déshonorée par toutes les eſpeces de ſervitudes, une foule de ſoldats ſe montrer citoyens, & des milliers de citoyens devenir ſoldats. Sous leurs coups redoublés la Baſtille s'écroule ; le ſignal eſt donné d'une extrémité de l'empire à l'autre : le regne des tyrans eſt fini. Un peuple voiſin, quelquefois ennemi, mais toujours généreux, mais toujours digne juge des grandes actions, vient d'applaudir à ces efforts inattendus,

couronnés d'un ſi prompt ſuccès! ah, puiſſe une eſtime réciproque commencer & affermir entre les deux peuples une inaltérable amitié! Puiſſe cette horrible ſcience de fourberies & de trahiſons que les cours ont appellé *Politique*, ne pas apporter d'obſtacle à cette fraternelle réunion! Nobles rivaux de talens & de philoſophie, François, Anglois, laiſſez enfin & laiſſez pour jamais ces diſcordes ſanglantes dont la fureur s'eſt trop ſouvent étendue ſur les deux mondes; ne vous partagez plus l'empire de l'univers, que par la force de vos exemples & l'aſcendant de votre génie. Au-lieu du cruel avantage d'épouvanter les nations & de les ſoumettre, diſputez-vous la gloire plus ſolide d'éclairer leur ignorance & de briſer leurs fers.

Approche, ajouta Pulauski, regarde

à quelques pas de nous, au milieu du carnage, parmi tant de guerriers fameux, un guerrier célebre entre tous, par son mâle courage, ses vertus vraiment républicaines & ses talens prématurés. C'est l'héritier d'un nom depuis long-tems illustre, mais qui n'avoit pas besoin de la gloire de ses aïeux pour illustrer son nom. C'est ce jeune la Fayette, déjà l'honneur de la France & l'effroi des tyrans : cependant il commence à peine ses immortels travaux. Envie son sort, Lovzinski, tâche d'imiter ses vertus, marche le plus près que tu pourras, sur les pas d'un grand homme. Celui-ci, digne éleve de Washington, sera bientôt le Washington de son pays. C'est à-peu-près dans le même tems, mon ami, c'est à cette mémorable époque de la régénération des peuples, que la justice

éternelle doit ramener auſſi pour nos Concitoyens les jours de la vengeance & de la liberté. Alors Lovzinski, en quelque lieu que tu ſois, que ta haine ſe réveille ! Tu combatris ſi glorieuſement pour la Pologne ! Que le ſouvenir de nos injures & de nos exploits échauffe ton courage ! Que ton épée, tant de fois rougie du ſang ennemi, ſe tourne encore contre les oppreſſeurs ! Qu'ils frémiſſent en te reconnoiſſant ! Qu'ils tremblent en ſe rappellant Pulauski ! ..... Ils nous ont ravi nos biens, ils ont aſſaſſiné ta femme, ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom ! .... Les barbares ! ils ſe ſont partagé nos Provinces ! Lovzinki, voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. Quand nos perſécuteurs ont été ceux de la Patrie, la vengeance devient indiſpenſable & ſacrée. Tu dois aux Ruſſes une haine éternelle, tu dois

à ton pays la dernière goutte de ton sang.

Il dit, il expira (1). La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

Mon ami, j'ai combattu pour les Etats-Unis, jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'assurer leur indépendance. M. de C***., qui a long-tems servi en Amérique, dans le corps que commandoit le Marquis de la Fayette, M. de C***. m'a donné une lettre de recommandation pour le Baron de Faublas. Celui-ci a pris à mon sort un intérêt si vif, que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté sa Province que pour venir m'établir à Paris, où je savois qu'il ne tarderoit pas à me

(1) Pulauski fut tué au siége de Savannah, en 1779.

ſuivre. Cependant mes ſœurs ont raſſemblé quelques foibles débris de ma fortune jadis immenſe. Mes ſœurs, inſtruites de mon arrivée ici, & du nom que j'y ai pris, m'écrivent que dans quelques mois elles viendront conſoler par leur préſence l'infortuné Duportail.

Fin du Tome III.

870130

J.G. Aspin
22.9.87
[ZAH.]